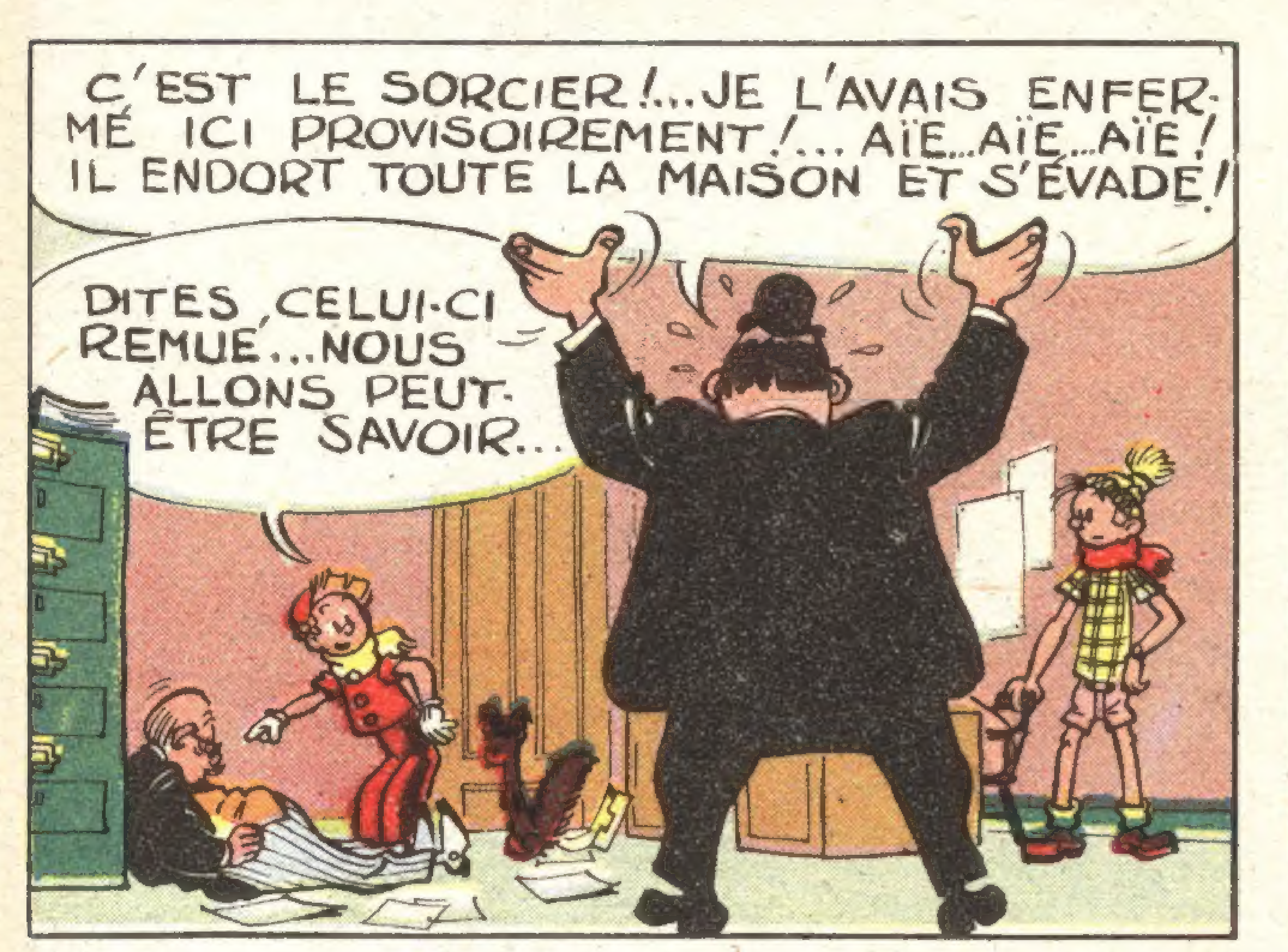
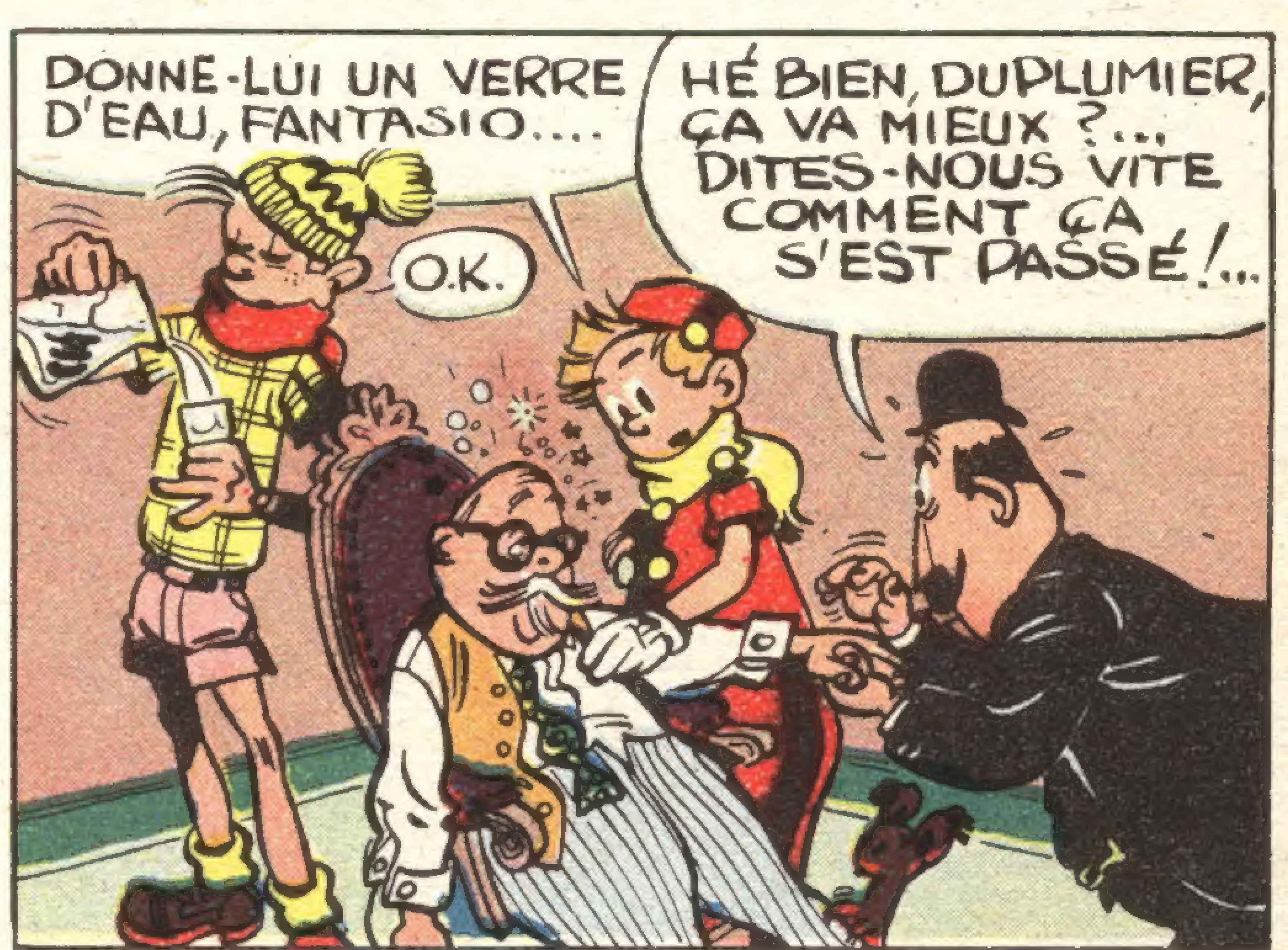


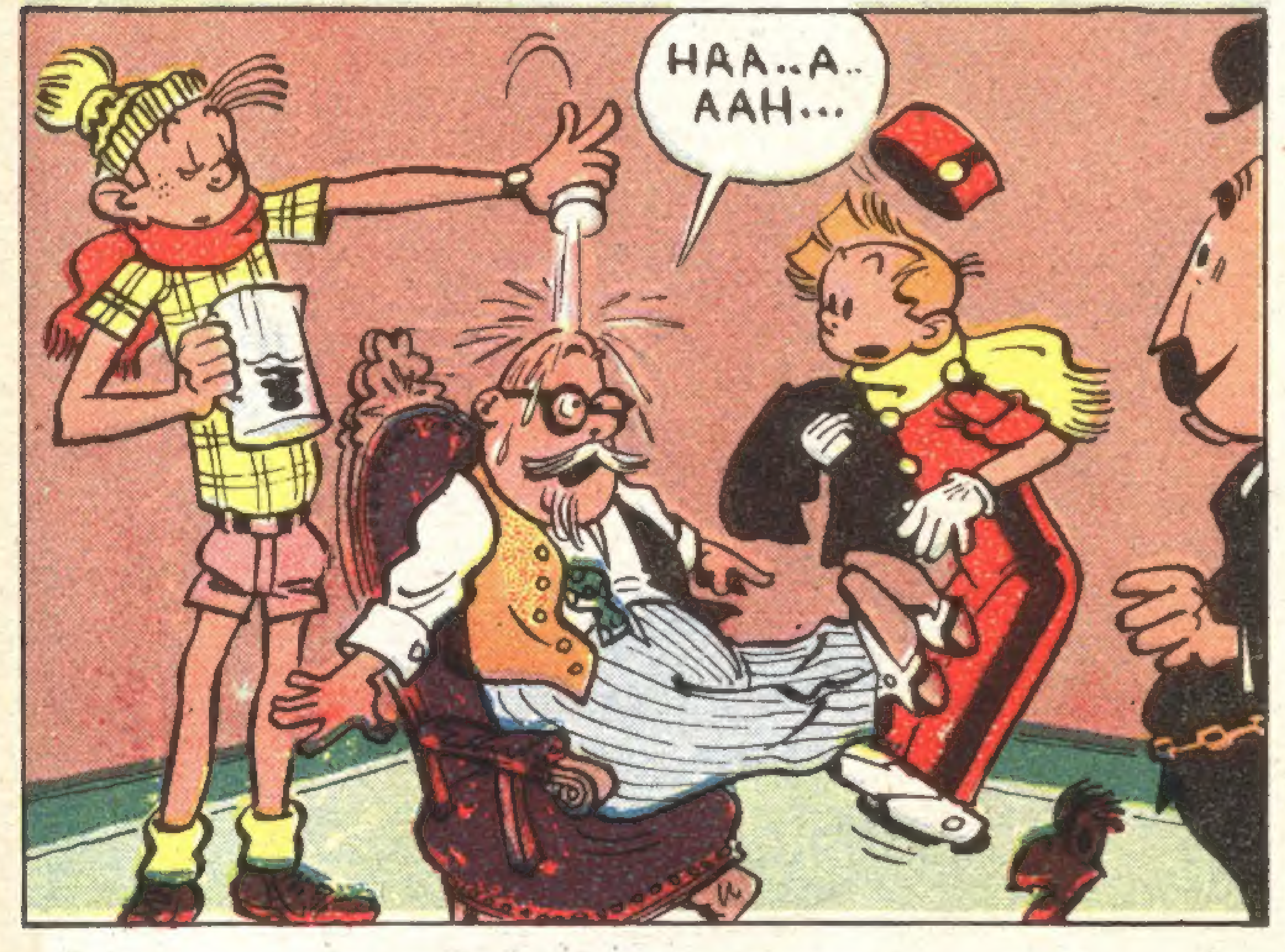
SPIROU

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

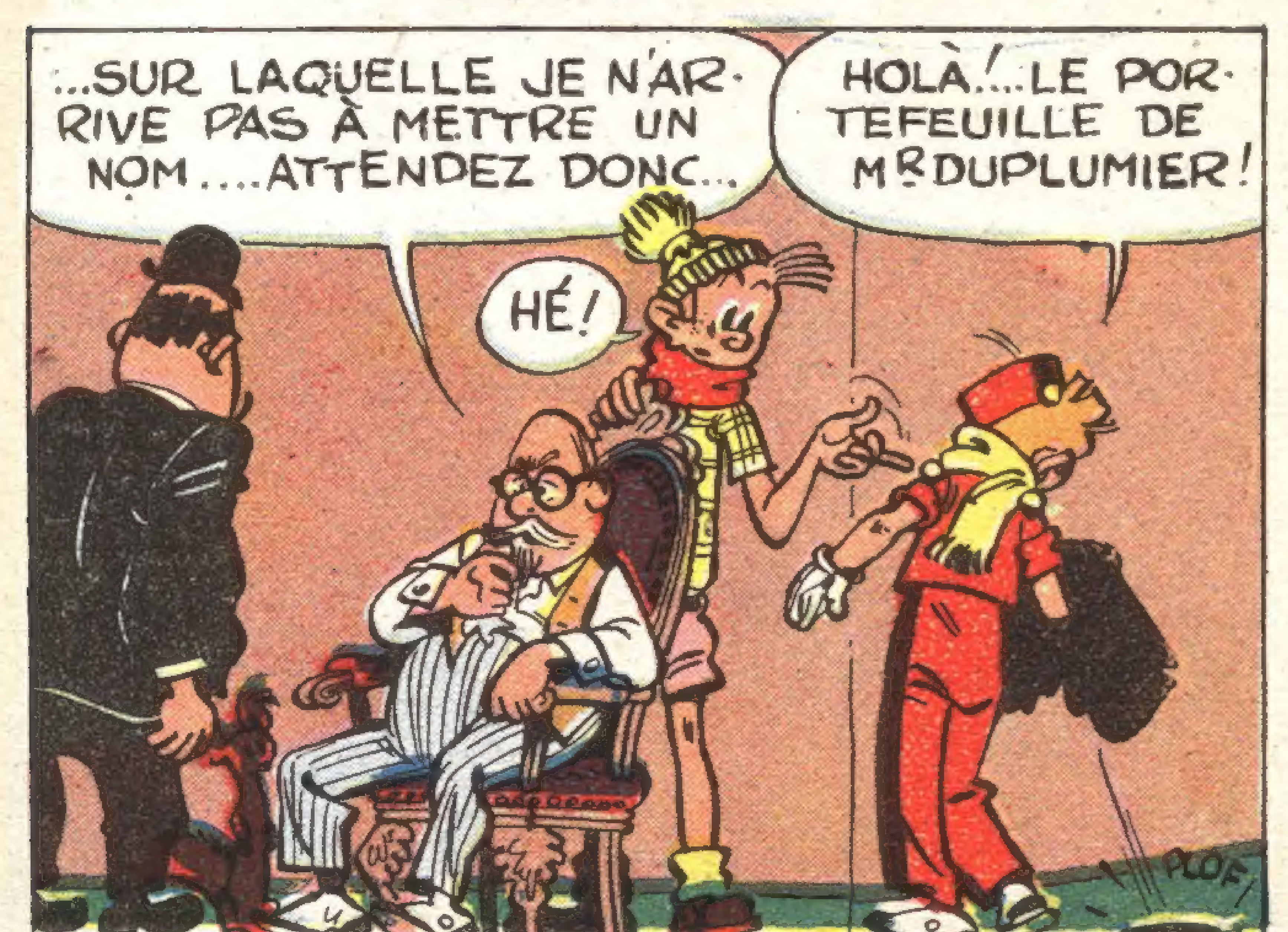
13e ANNEE. — N° 660. — 7 DECEMBRE 1950. — 24 PAGES.

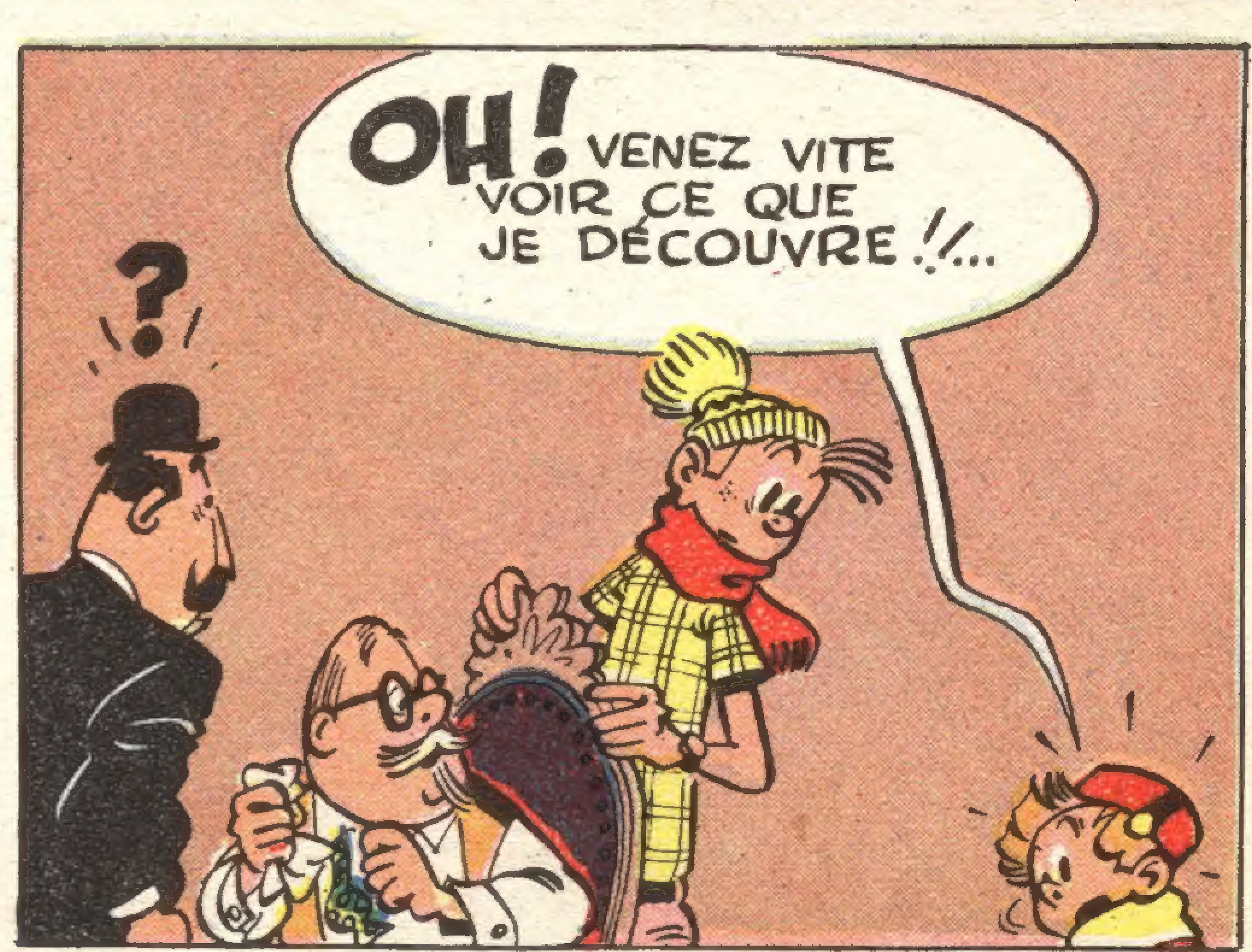








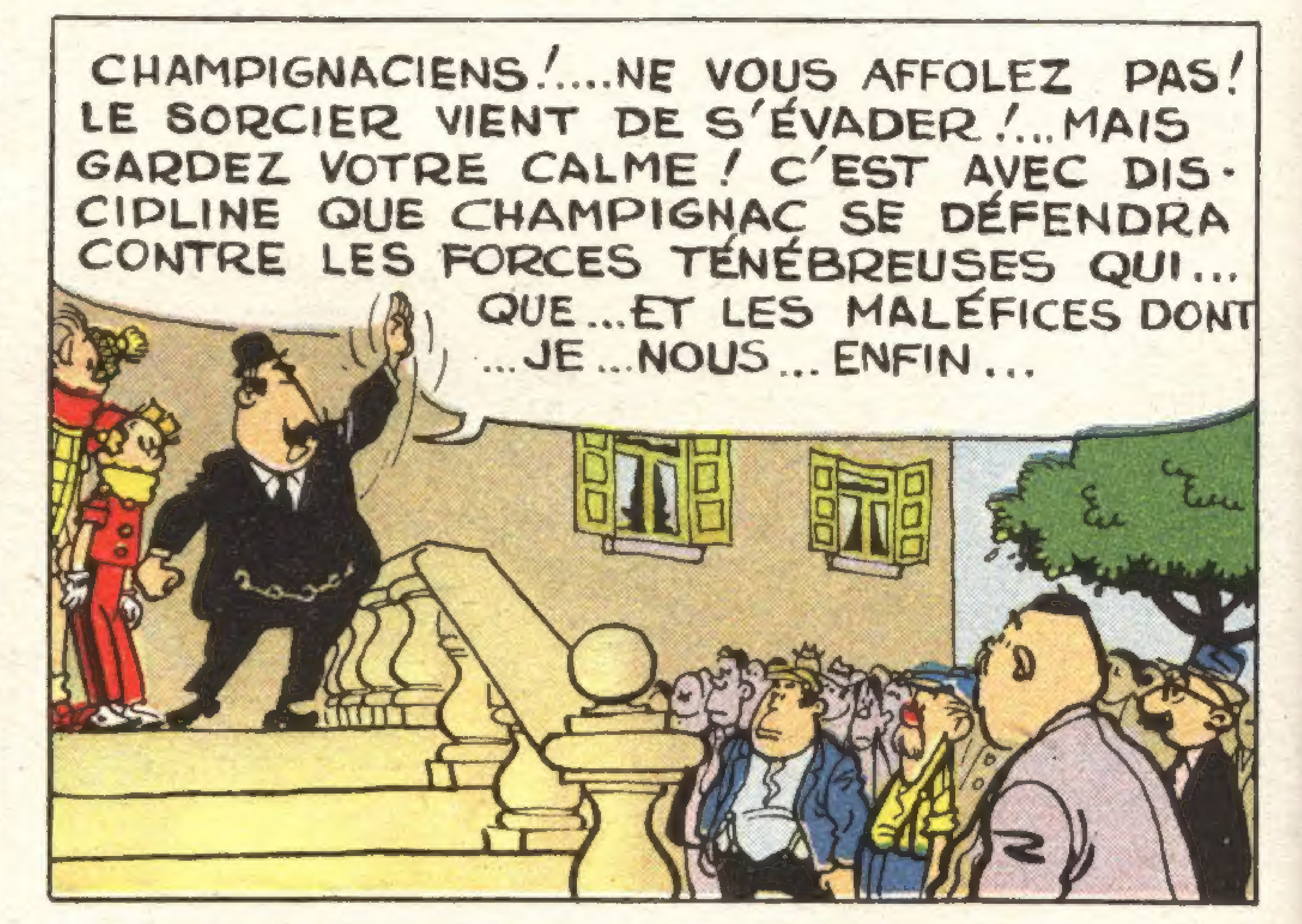





REGARDEZ ! DES CHAMPIGNONS....LÀ... ET LÀ !....PARTOUT !!


MAIS !...C'EST ÇA ! C'EST CE QUE JE CHERCHAIS !... UNE ODEUR DE CHAMPIGNON !... UNE PUISSANTE ODEUR DE CHAMPIGNON !...


TIENS, TIENS !...APRÈS CHAQUE PHÉNOMÈNE, IL POUSSE DES CHAM PIGNONS !....
LE MAIRE !
LE MAIRE !
NOUS VOULONS SAVOIR


CHAMPIGNACIENS !....NE VOUS AFFOLEZ PAS ! LE SORCIER VIENT DE S'ÉVADER !...MAIS GARDEZ VOTRE CALME ! C'EST AVEC DIS-CIPLINE QUE CHAMPIGNAC SE DÉFENDRA CONTRE LES FORCES TÉNÉBREUSES QUI... QUE...ET LES MALÉFICES DONT ...JE...NOUS...ENFIN...


DÈS QUE NOTRE VAILLANT GENDARME AURA ÉTÉ RANI-MÉ, JE PRENDRAI DE VAS-TES MESURES DE POLICE !.. ET DEMAIN, L'AUBE SE LÈ-VERA SUR UN CHAMPIGNAC HEUREUX, PAISIBLE ET PROSPÈRE !...
ATCHi !

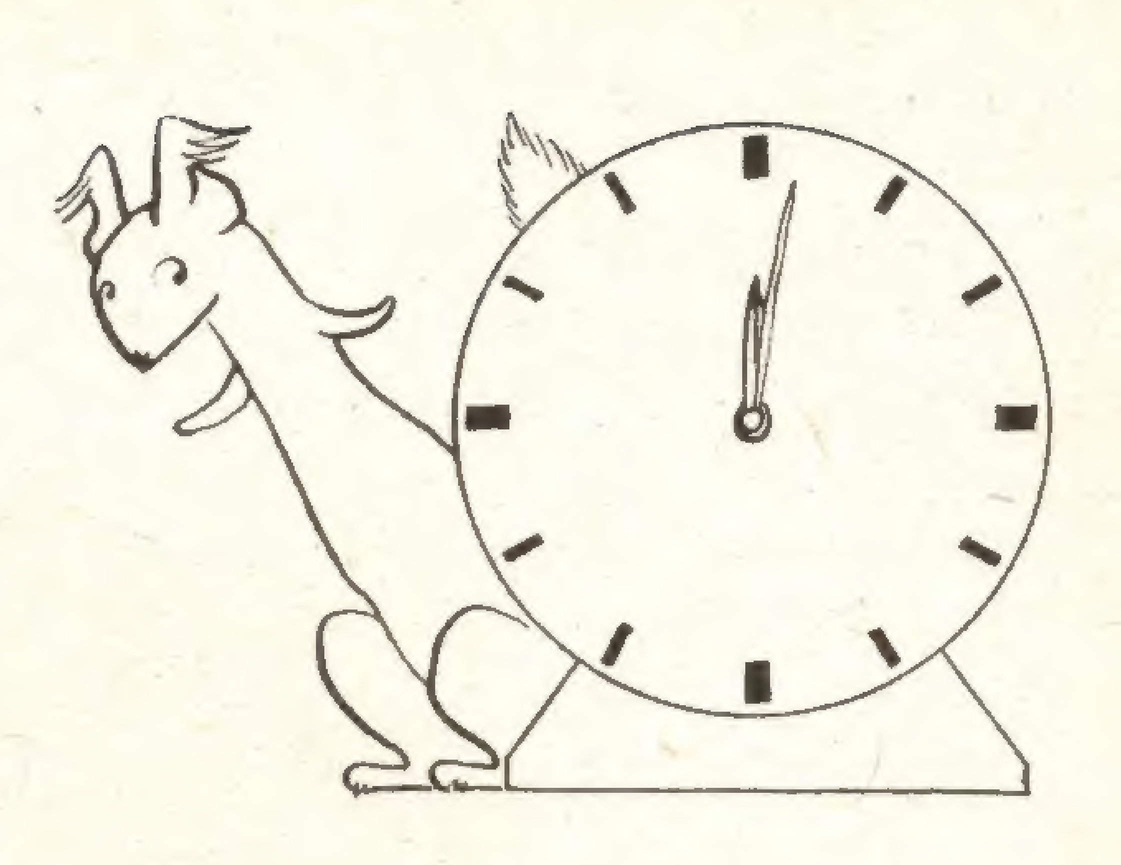

UN PEU PLUS TARD...
OUI ! AGISSONS NOUS-MÊMES ! ARMONS-NOUS ! FOUILLONS LES ENVIRONS ! NOUS FERONS PASSER UN MAUVAIS QUART D'HEURE À CE SORCIER !
OH LÀ-LÀ ! ÇA PROMET DU VILAIN !

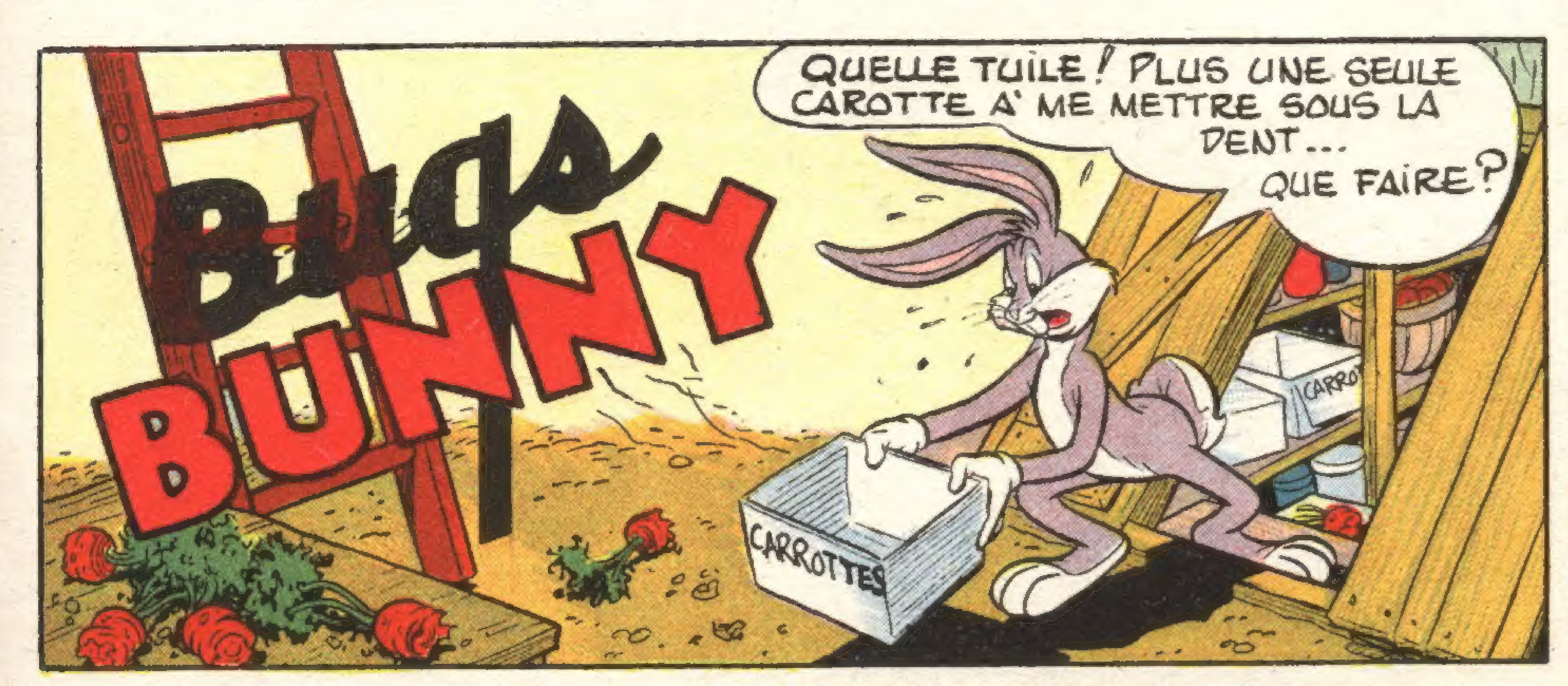

TOUS À SES TROUSSES !
NOUS EN AVONS ASSEZ DU SOR-CIER !
NOUS L'AURONS ! MORT OU VIF !

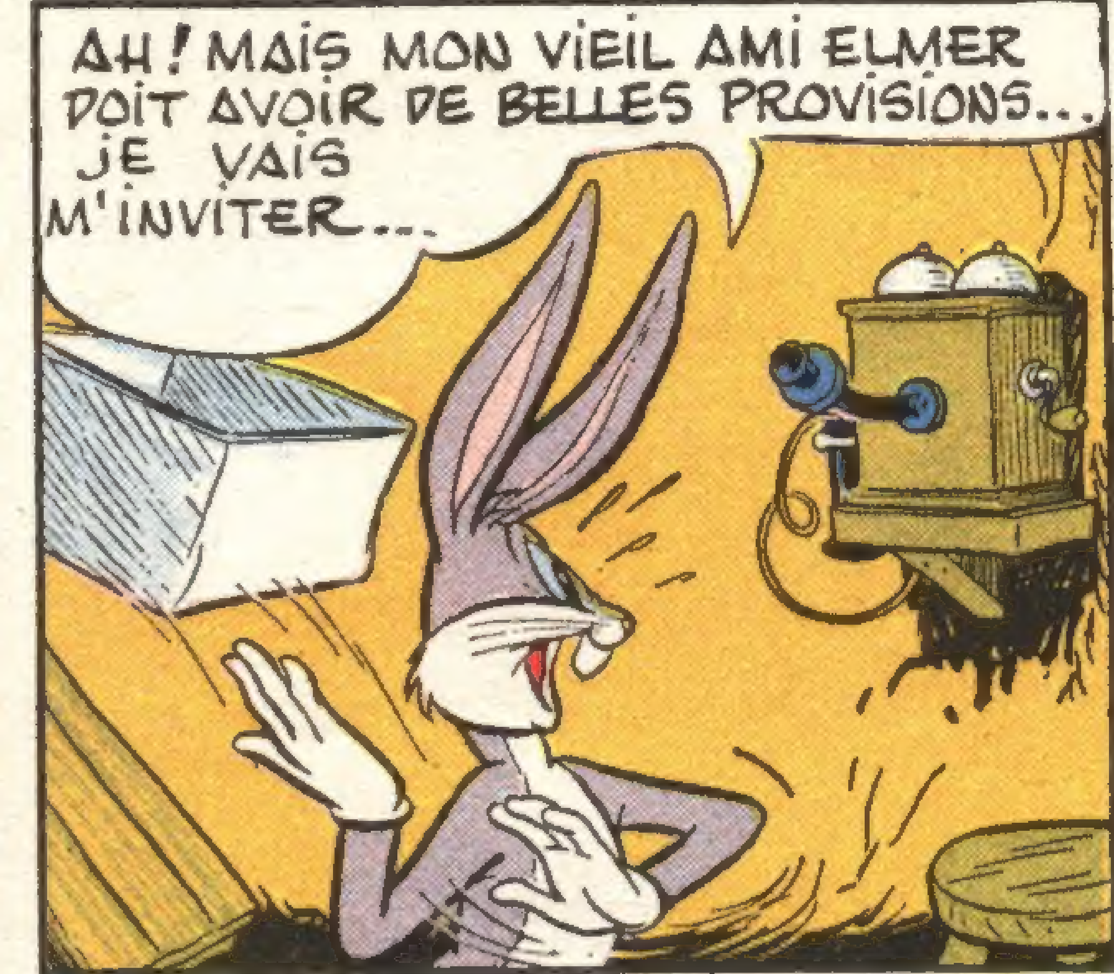

SUIVONS-LES, FANTASIO !.... QUI SAIT ? S'ILS LE TROUVENT, NOUS POURRONS PEUT-ÊTRE EMPÊCHER UN MALHEUR !....
8

Comme vous le savez sans doute, il y a soixante minutes dans une heure. Eh bien, il était une fois une de ces minutes qui avait disparu. Vous vous rendez compte de l'émotion provoquée dans le monde entier... Les heures n'avaient plus que cinquante-neuf minutes, les jours avaient vingt-quatre minutes de moins, et au bout de l'année, cent quarante-six heures étaient passées on ne sait où. Or, et c'est ici que l'histoire se complique, la minute avait été enlevée par une vilaine fée, qui voulait se venger d'elle. Lorsque les cinquante-neuf minutes apprirent ça, vous pensez bien que leur sang ne fit qu'un tour. Elles décidèrent d'organiser une expédition de sauvetage...

Quoi ? Vous trouvez que cette histoire est trop peu intelligente ? C'est bon, je ne vous la raconterai pas. Et si vous voyez dans ce numéro un article intitulé « Sauvetage-Minute », apprenez qu'il parle de tout autre chose... En réalité, « Sauvetage-Minute » est une histoire d'aviation vraiment passionnante. SPIP.





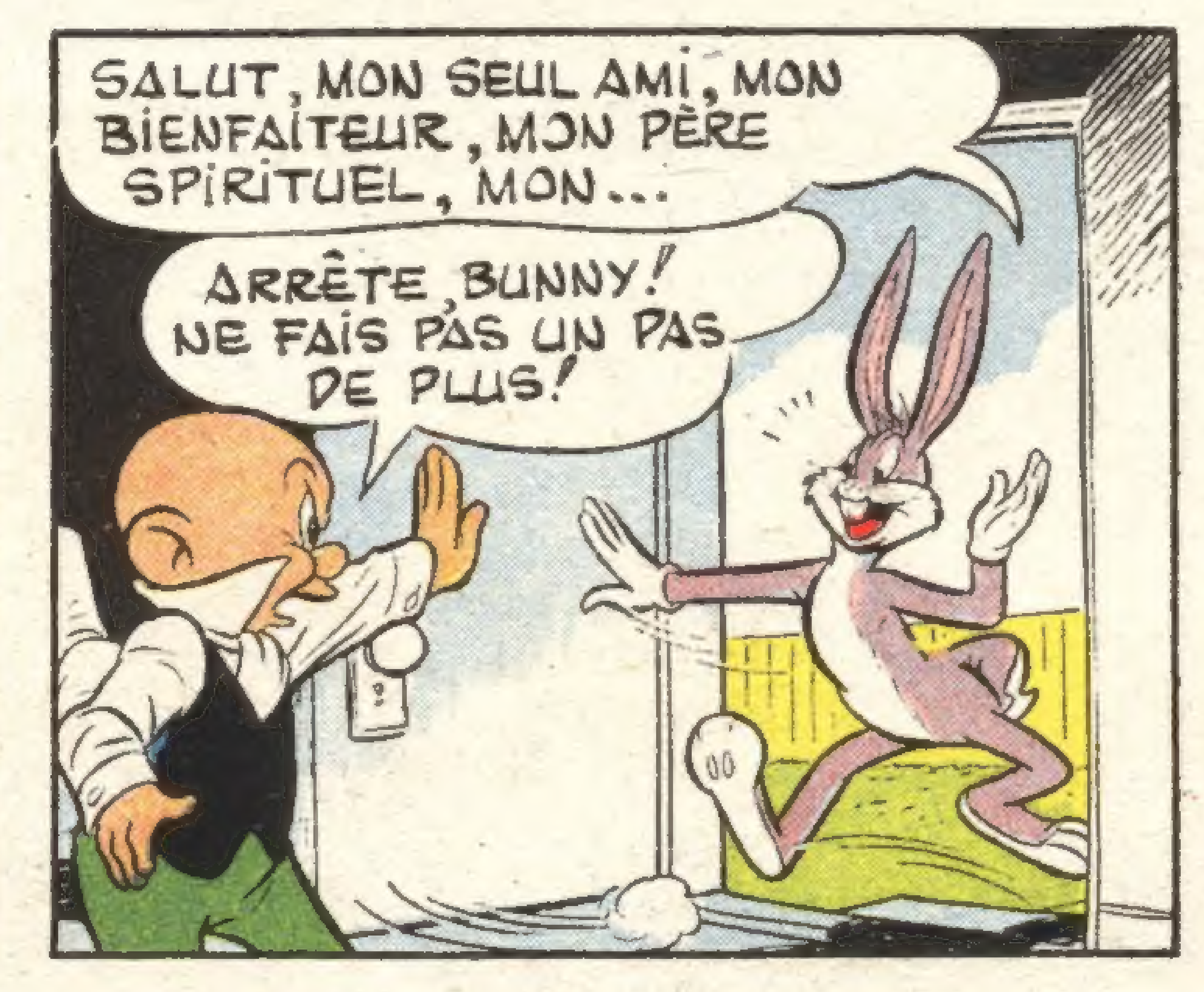








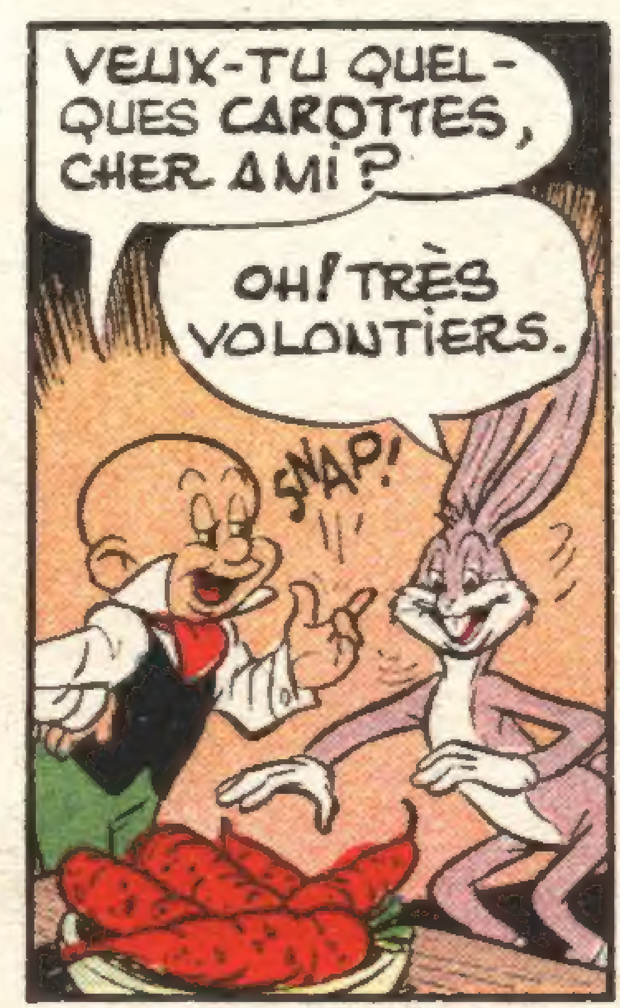


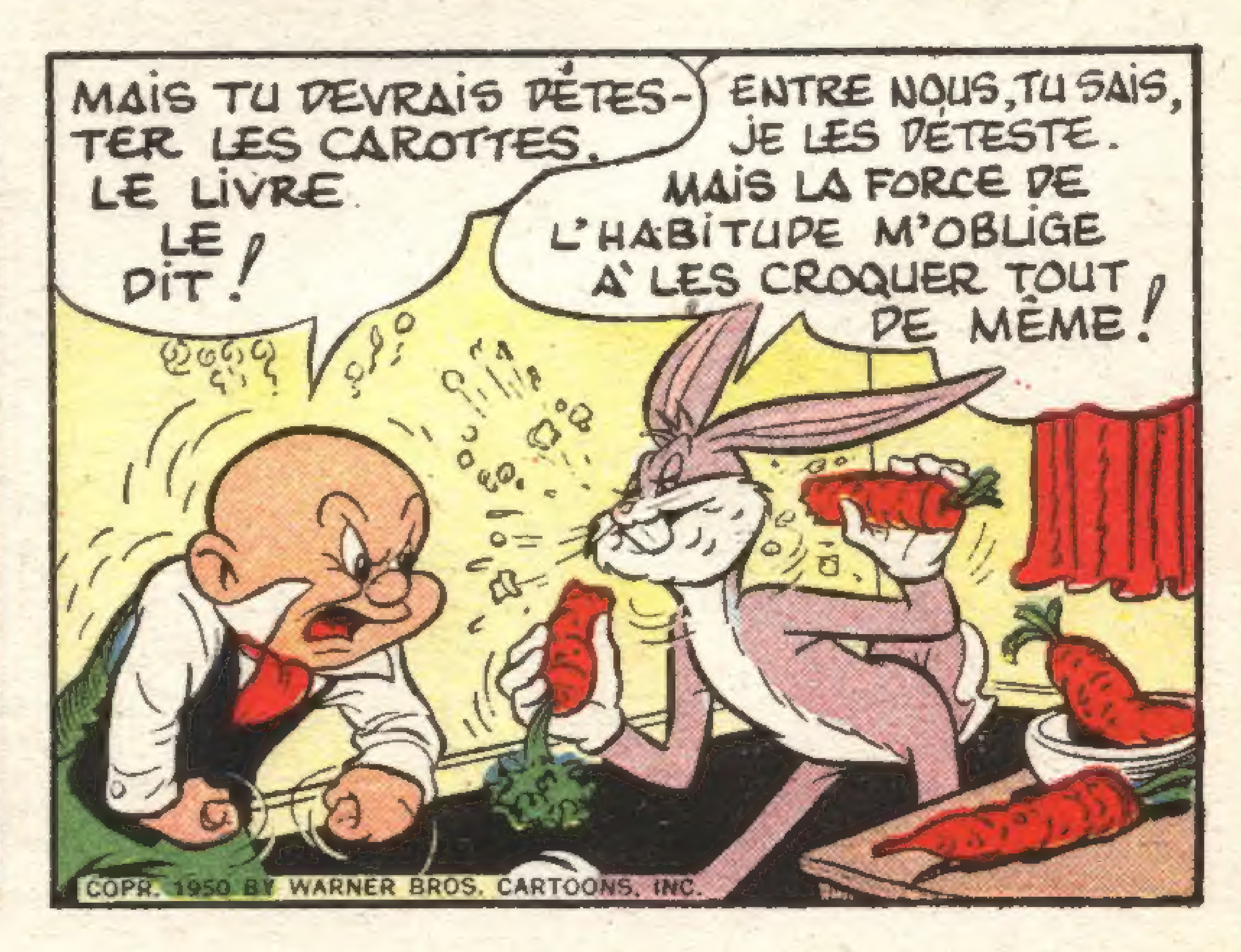












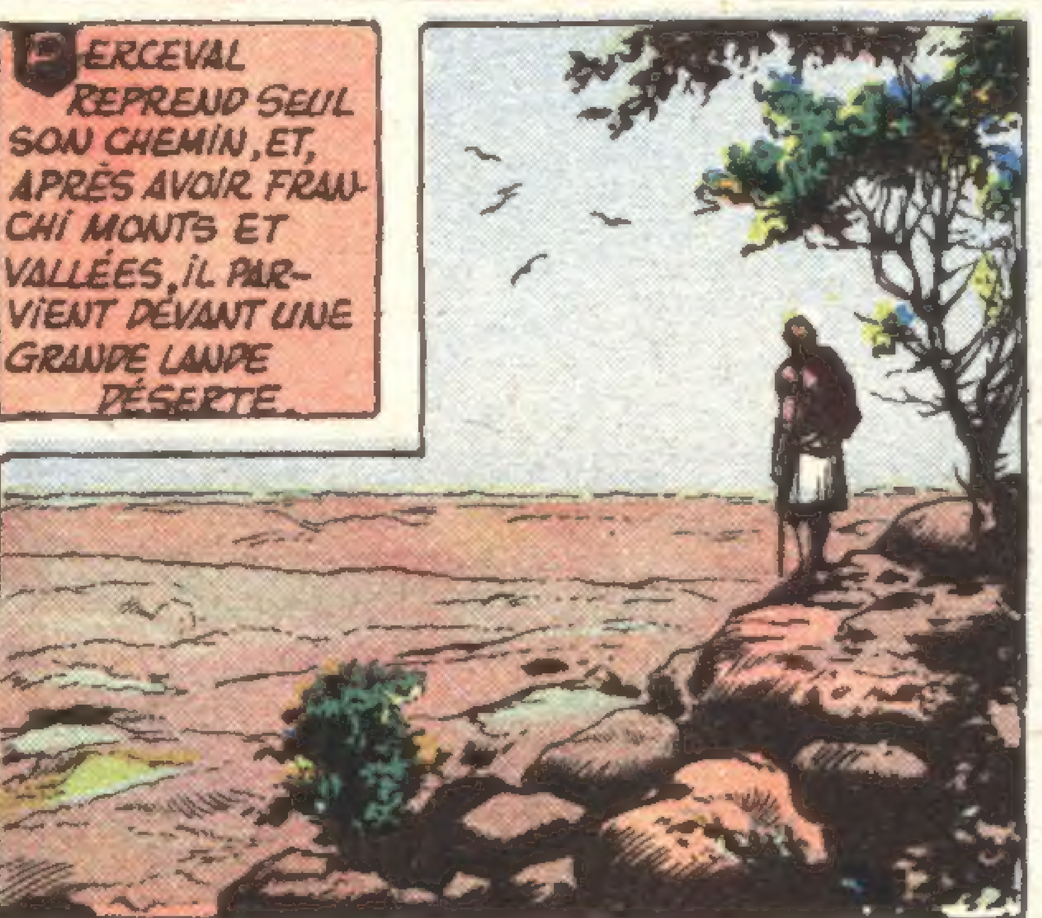
La légende de Perceval

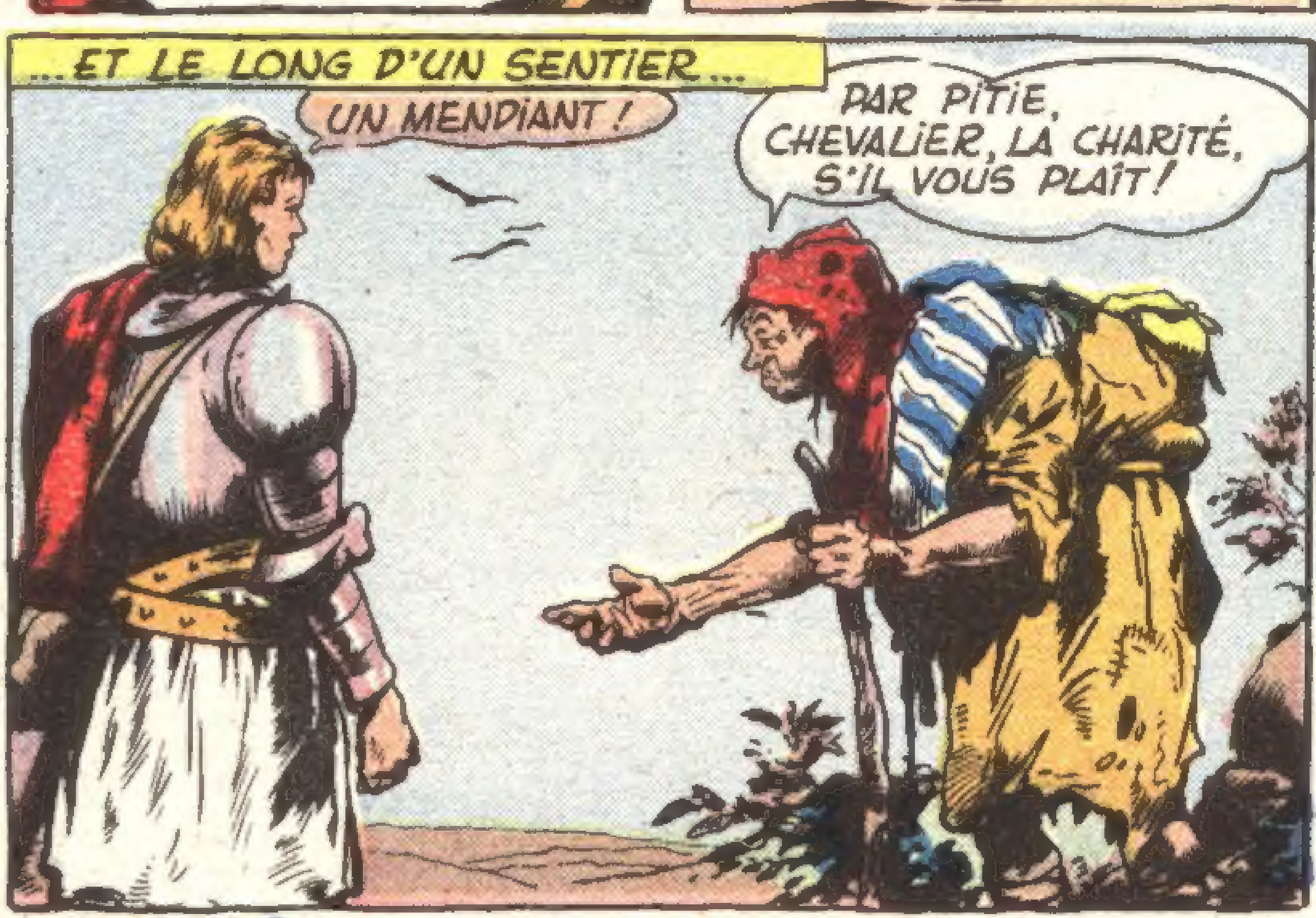




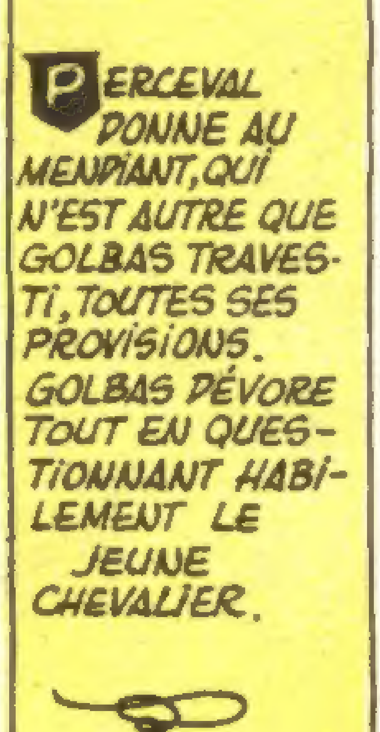


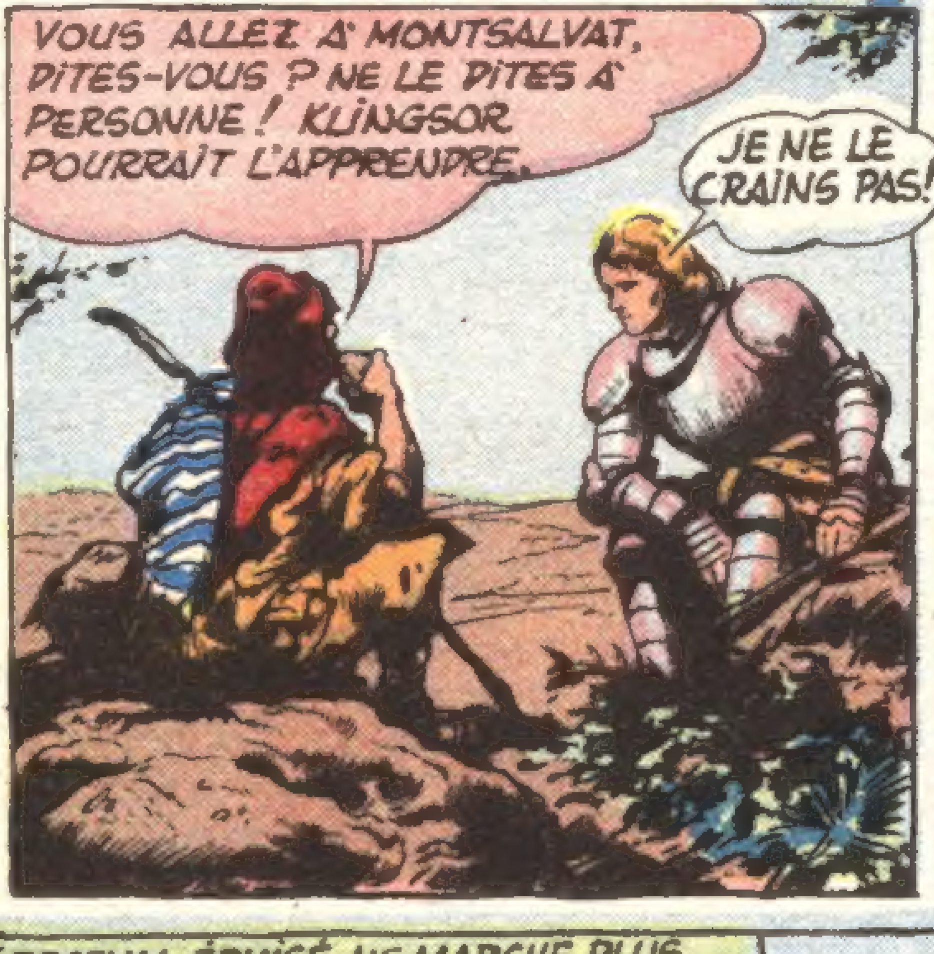












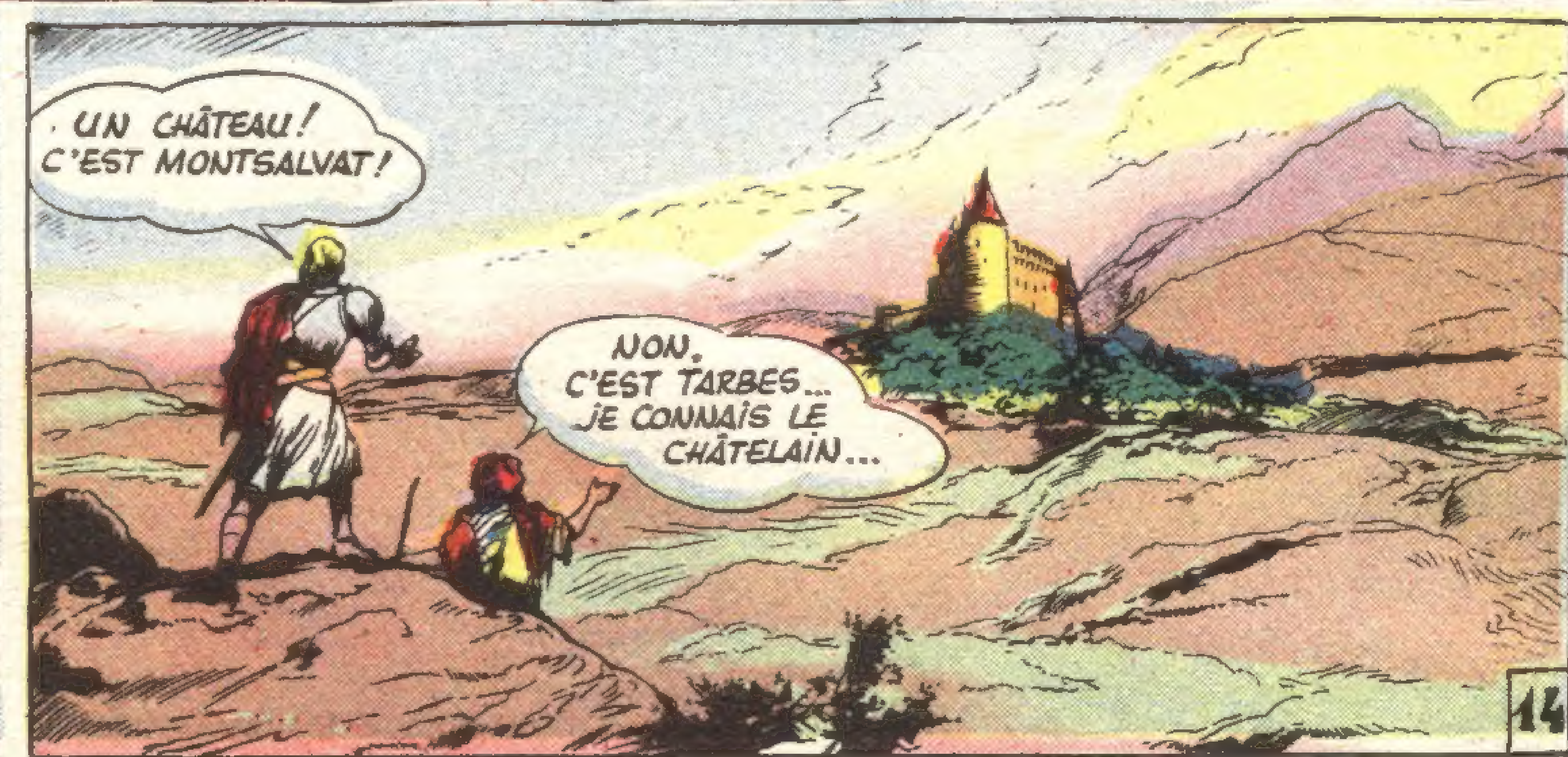














L'Ile de la Nuit

par Enid BLYTON.

BIEN que le vent fût fort et poussât rapidement l'esquif vers le large, la mer était calme. C'était un plaisir que de fermer les yeux et de se laisser bercer par le mouvement des vagues.

— Je ne connais rien de mieux ! avoua Jacques. J'adore écouter le bruit du vent dans la voile.

— Et moi, celui de l'eau contre la coque, ajouta Philippe, qui ne désirait pas demeurer en reste de lyrisme.

Les fillettes se taisaient, mais ne jouissaient pas moins que les garçons de la promenade. Elles s'étaient assises au milieu et laissaient pendre leurs mains dans l'eau fraîche. Kiki, plus curieux encore que son maître, était allé se percher sur le mât et avait quelque peine à garder son équilibre. Il était obligé d'ouvrir ses ailes pour ne pas tomber. Mais lui aussi, autant que les enfants, semblait aimer naviguer.

RESUME :

Jacques et sa sœur Lucy-Ann passent leurs vacances à Craggy-Tops, chez l'oncle de leurs amis Philippe et Dinah. En pleine nuit, les garçons ont surpris Jo-Jo, le domestique nègre, qui revenait à bord de son bateau. L'homme se met à leur poursuite. Ils s'échappent par le souterrain récemment découvert et aboutissent dans les caves de l'habitation. Plus tard, ils découvrent la retraite d'un nommé Bill Smugs, le propriétaire du mystérieux bateau déjà aperçu auparavant. Bill devient leur grand ami, mais les enfants doivent se cacher de Jo-Jo pour lui rendre visite. Quelques jours plus tard, ils appareillent pour l'Ile de la Nuit...

— Essuie tes pieds et ferme la porte ! criait-il en regardant Bill. Combien de fois ne t'ai-je pas dit...

— Tais-toi, Kiki ! hurlèrent tous les enfants en chœur. Si tu es grossier avec Bill, il te jettera par-dessus bord !

Kiki se mit à rire aux éclats, et tout à coup, quitta son perchoir pour voler avec les oiseaux de mer qui tournoyaient autour de l' « Albatros » et leur crier qu'ils feraient mieux d'employer un mouchoir. Puis, il poussa un cri si perçant que tous les autres oiseaux pris de peur s'envolèrent à tire d'aile. Kiki adorait ce petit jeu. Faire peur aux gens, aux animaux qui marchent ou aux oiseaux qui volent haut dans le ciel, était son plus grand plaisir.

— C'est curieux ! dit tout à coup Philippe. Je ne vois pas l'Ile de la

Nuit. Où est-elle, Bill ? Depuis que je suis sur l'eau, j'ai perdu toute notion de la direction.

— Elle est de ce côté-là ! répondit Bill en pointant son index vers l'ouest.

Mais les enfants eurent beau regarder, ils ne virent rien. Peu leur importait, d'ailleurs. Rien que le fait de savoir qu'ils approchaient de la « terre interdite », les comblait de joie.

Le vent se rafraîchit un peu, et le bateau commença à danser. Les cheveux des fillettes flottaient comme des drapeaux, et par moment les garçons étaient obligés de fermer les yeux. Tout à coup, Bill poussa une exclamation d'ennui. Sa cigarette venait d'être emportée et était tombée à l'eau.

— Si Kiki était malin, dit-il, il irait la chercher.

Et il lança un regard amusé vers l'oiseau.

— Pauvre Kiki ! sanglota alors le perroquet. Pauvre Kiki ! Ah ! quelle misère, quelle misère !

Et tout en se lamentant, il secouait sa tête avec un air si comique que tout le monde éclata de rire.

Jacques tenait un coquillage à la main et le lança dans sa direction. Aussitôt, l'oiseau se mit à rire, pour devenir silencieux tout de suite après. Bill essaya d'allumer une autre cigarette, mais le vent rendait cette opération excessivement délicate.

Il n'y était pas encore parvenu que Jacques hurla soudain :

— Regardez ! Regardez ! Terre... C'est l'Ile de la Nuit ! N'est-ce pas que c'est l'Ile de la Nuit ?

Tous regardèrent dans la direction indiquée par le petit garçon. Une masse sombre estompée par la brume apparaissait au loin.

— Oui, répondit Bill. C'est l'île. Elle est plus grande que je ne croyais.

Le bateau filait à belle allure, et bientôt l'île apparut dans tous ses détails. En fait, c'était un roc aride et d'aspect rébarbatif. Une ceinture blanche et écumeuse l'enveloppait de tous les côtés et montrait clairement qu'il fallait faire attention aux récifs et aux courants.

L'embrun éclaboussait les rocs à une hauteur impressionnante, et les enfants purent voir bientôt de petits rocs noirâtres et luisants pointer leur masse sinistre hors de l'eau.

L' « Albatros » n'était plus très éloigné de l'Ile de la Nuit et dansait comme un bouchon sur les flots. Lucy-Ann changeait doucement de couleur, et ses joues roses devenaient verdâtres. Elle fut la seule d'ailleurs à se sentir un peu incommodée, et honteuse de ne pas avoir le pied marin comme les autres, elle prit son mal en patience et se tut. Son malaise ne dura heureusement pas.

— Vous voyez la couronne de rochers tout autour de l'île ! s'exclama Bill. Combien de navires ne se sont pas brisés sur ces récifs, je me le demande ! Nous allons voir s'il y a une passe, mais nous n'approcherons pas, et il est donc inutile de me supplier.

L' « Albatros », qui pendant un moment avait de nouveau vogué gentiment, se remit à danser, et Lucy-Ann redevint verdâtre.

— Mange un biscuit sec, Lucy-Ann, lui conseilla Bill. Tout à ton aise. Mordille-le ! Et tu ne seras pas malade !

Lucy-Ann ne se le fit pas dire deux fois. Elle suivit le conseil de Bill, et bientôt elle sentit son malaise passer. Elle s'approcha des autres et s'intéressa comme eux à l'Ile de la Nuit.

Comme elle portait bien son nom, cette île ! Pour ce que les



enfants pouvaient en apercevoir, c'était une terre désolée et sauvage, faite de rocs noirs. A certains endroits, il poussait bien quelques arbres rabougris, et ici et là il y avait bien une étendue d'herbe pauvre et maigre, mais l'impression d'ensemble était sinistre. Pourtant, quand ils furent à une centaine de mètres de l'île, les enfants virent que le roc, près de l'eau, avait une couleur rouge et qu'il ne devenait noir que vers le haut.

— Que d'oiseaux ! que d'oiseaux! murmura Jacques, plus intéressé par les mouettes et les cormorans que par la nature du sol de l'île. C'est formidable, Bill ! Tu veux jeter un coup d'œil dans mes jumelles ?

— Non merci, Jacques, répondit-il. Je ne peux pas lâcher le gouvernail. Ces parages sont très dangereux ! Je te crois sur parole. Est-ce que tu reconnais tous les oiseaux que tu aperçois ?

Jacques débobina aussitôt une série de noms qui, pour Philippe et les fillettes, semblaient être du latin.

— Il y en a des milliers, Bill ! poursuivit le petit savant en herbe, au comble de l'enthousiasme. Oh ! Bill ! Si on débarquait... Trouve la passe ! Bill, trouve la passe ! Elle doit exister, cette passe...

— Inutile d'insister, Jacques ! répondit Bill, fermement. J'ai dit non, et ce sera non. Même si nous connaissions le chemin, ce serait dangereux, et nous ne le connaissons pas. Je ne vais pas risquer vos vies pour le plaisir de voir de près quelques oiseaux. Il y en a assez à Craggy-Tops. Et là tu peux les contempler à longueur de journée sans courir le moindre danger.

L' « Albatros » fit le tour de l'île en se tenant toutefois à une respectable distance des récifs qui l'encerclaient. Mais il arrivait parfois, malgré la prudence de Bill, que le bateau frôlait un roc plus éloigné que d'autres de l'île, et le raclement du bois contre la pierre avait un bruit sinistre qui donnait la chair de poule aux enfants. Ils battaient des mains, inconscients du danger, et se refusaient de voir les gouttes de sueur qui coulaient sur le front de leur grand ami.

Grâce à ses jumelles, Jacques voyait l'île mieux que tous les autres. Les verres étaient littéralement collés à ses yeux, et il suivait attentivement le vol des milliers d'oiseaux qui tournoyaient haut dans le ciel. Cela énerva Philippe, qui voulait voir aussi.

— Hé ! Jacques, cria-t-il, tu permets qu'on jette un coup d'œil ? Passe-moi les jumelles !

Mais Jacques faisait la sourde oreille, il craignait trop de laisser échapper un Grand Pingouin, et Bill fut obligé d'intervenir pour que Philippe pût à son tour contempler l'île au travers des jumelles.

Autant Jacques avait été intéressé par le spectacle des oiseaux, volant dans le ciel, autant Philippe le devint par ce qui se trouvait sur l'île même.

— Hé ! s'exclama-t-il, il y a encore des maisons dans l'Ile de la Nuit ! Je les vois bien, mais elles doivent être inhabitées, car elles tombent en ruine.

— Bien sûr ! répondit Bill. Il y a longtemps que plus personne ne vit ici. Je me demande même comment quelqu'un a pu vivre sur cette terre désolée ! Il n'y a pas moyen de pêcher et moins encore de cultiver quelque chose !

— Les maisons sont sur les hauteurs, répliqua simplement Philippe. Mais elles sont trop petites pour en bien voir les détails.

— Ce sont peut-être les habitations des fantômes avec lesquels Jo-Jo cherche à nous effrayer ! fit remarquer Dinah, moqueuse.

— Ne raconte pas de bêtises ! grogna Philippe. Tiens ! Regarde toi-même, Dinah ! Et puis passe les jumelles à Lucy-Ann...

Il tourna la tête vers Bill et lui avoua :

— Je trouve que cette île est effrayante, Bill ! L'Ile de la Nuit ? Qui a inventé ce nom ? On ne pourrait trouver mieux...

Les fillettes regardèrent rapidement. Non, elles n'aimaient pas cette île ! Bigre, qu'elle était sinistre ! Cela ressemblait vaguement à une terre perdue qui devait appartenir à un autre monde que le leur et qui n'avait pas encore atteint le XXe siècle.

Le bateau avait fait le tour de l'île. A l'ouest, il avait vogué un moment dans une eau plus calme, où nul rocher n'affleurait. Sans doute était-ce la passe ? L'eau n'avait plus de remous comme ailleurs, encore que les vagues venaient se briser avec violence contre les falaises.

— Tu vois, Bill ! C'est la passe, j'en suis certain. Nous l'avons découverte.

— C'est fort possible, répondit Bill en souriant. Mais il est inutile d'insister, nous ne nous y aventurerons pas. Dites au revoir à l'île, car nous allons nous éloigner et entrer dans des eaux plus calmes. Puis nous ferlerons la voile et nous en profiterons pour boire un gobelet de thé chaud. Lucy-Ann ne pourrait d'ailleurs plus supporter longtemps la danse que nous subissons pour le moment. Voyez, elle redevient verte !

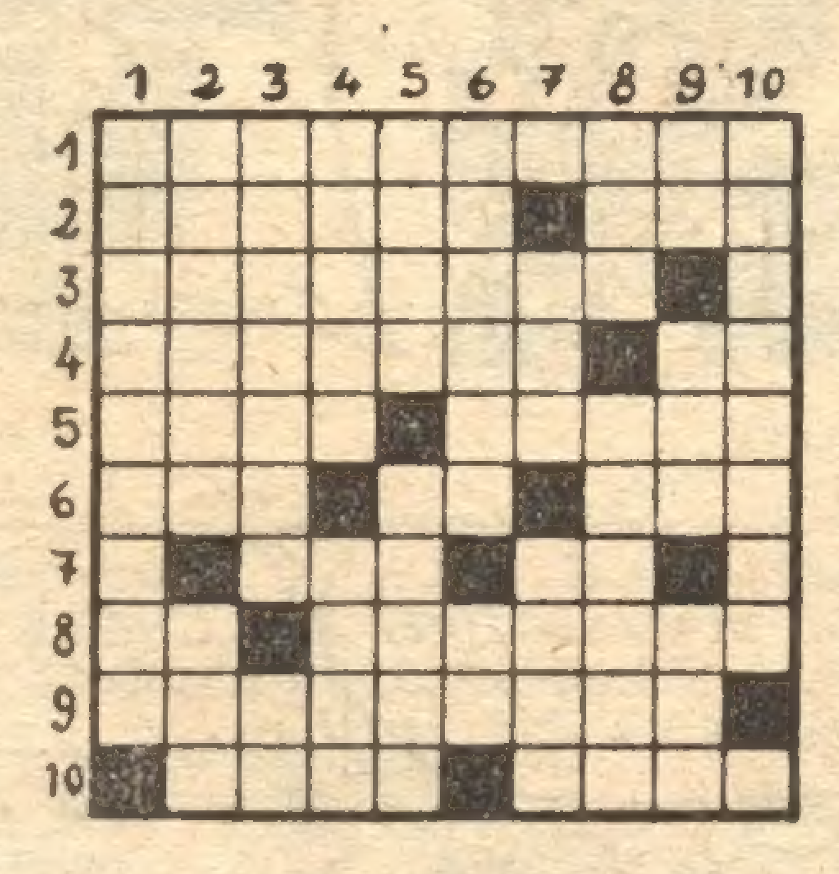
Jacques poussa un profond soupir et regarda une dernière fois au travers de ses jumelles. Mais alors, il poussa un tel cri que Dinah faillit tomber par-dessus bord et que Kiki quitta le mât.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? demanda Bill, interloqué.

— Un Grand Pingouin ! hurlait Jacques. Oui, oui, c'est un Grand Pingouin ! J'en suis certain !

(A suivre.)

NOS MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT :

1. Association sportive.
2. Retrancher d'une association les membres moins dignes. - Préfixe.
3. Animal qui vole.
4. Qui a le vice de l'égoïsme. - En les.
5. Ruse. - Instruments de musique.
6. Petit fleuve de France. - Note de la gamme. - Bordée de maisons.
7. Partie N. du comté de Cambridge. - Connaissance d'une chose.
8. Conjonction. - Eu égard.
9. Rendre plus cher.
10. Artifice dont on se sert pour tromper. - Moyen adroit ou subtil.

VERTICALEMENT :

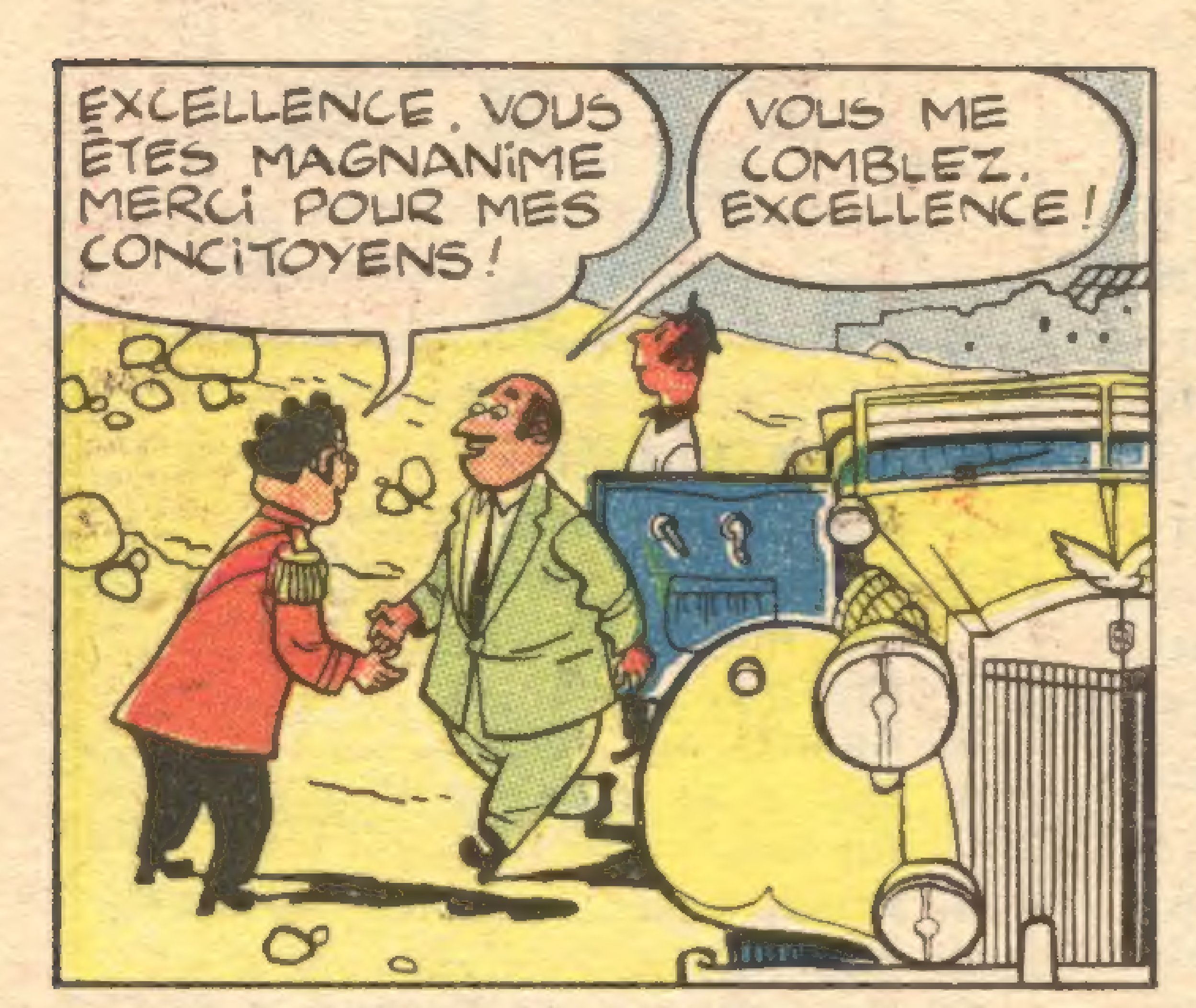
1. Variété de trictrac.
2. Le plus haut degré d'élévation. - Pour la troisième fois.
3. Vêtement d'homme. - Lettre grecque.
4. Marcherais. - Grandes étendues d'eau entourées de terres.
5. Polis. - Chose fabuleuse et rare.
6. Doge de Venise et général distingué. - Pronom.
7. Vieux loup. - Rend de bons offices à.
8. Elle se dépose dans le vin. - Devenir brun.
9. Usages. - Parfois de vie. - Epais.
10. Ancienne mesure de capacité pour les matières sèches.

Solution du problème précédent

HORIZONTALEMENT :

1) PORTUGAL. - A. — 2) ACIER. - LION. — 3) RAVAILLAC. — 4) IRONE. - ENTE. — 5) SILO. - AME. - S. — 6) NI. - T. - A. - UT. — 7) FA. - TIGNON. — 8) A. - PARADAIS — 9) IRREEL. - HEU. — 10) MIEL. - AMUSE.


TIF et TONDU

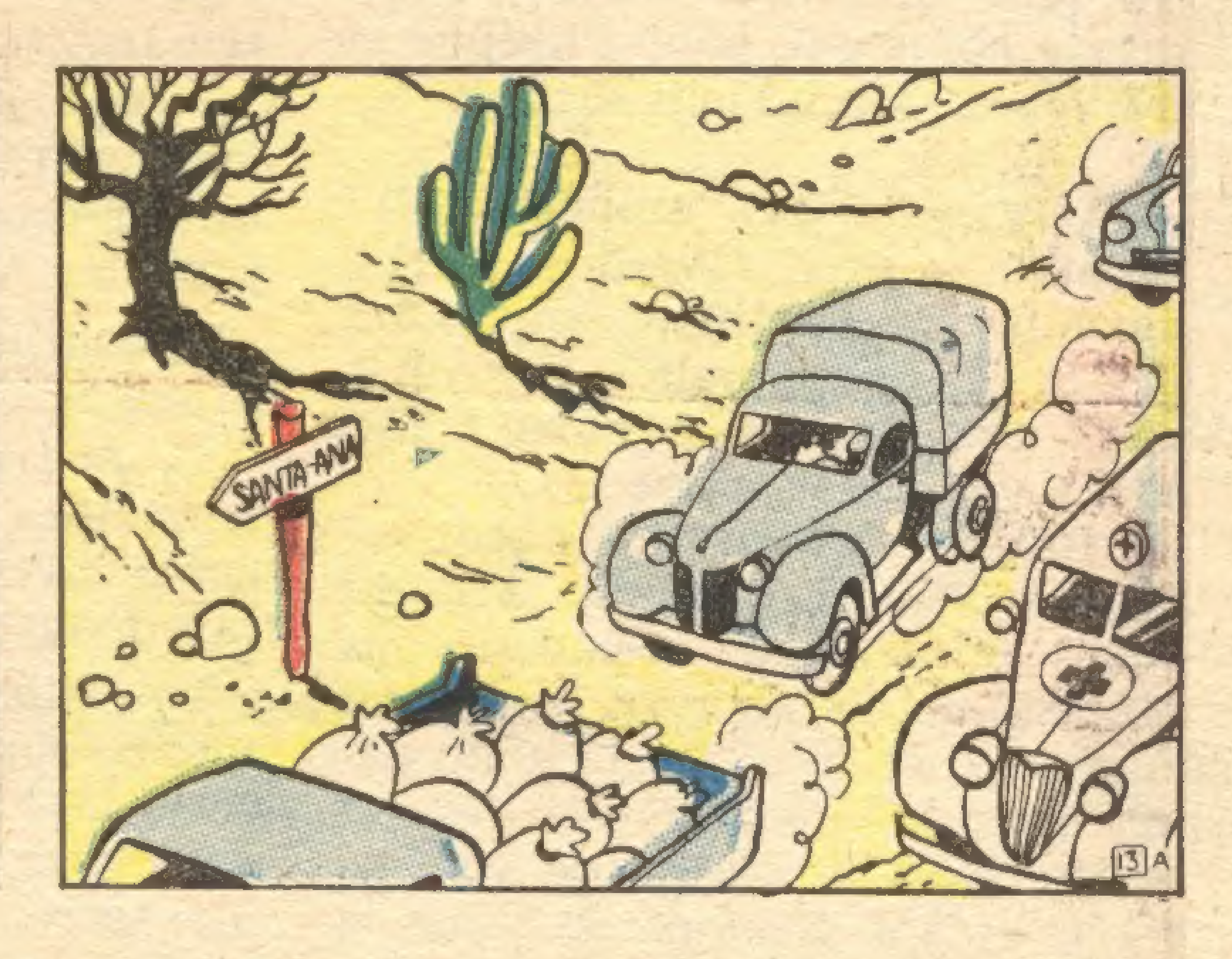

EXCELLENCE, VOUS ÊTES MAGNANIME MERCI POUR MES CONCITOYENS !
VOUS ME COMBLEZ, EXCELLENCE !


LES VIVRES ET LES SECOURS NE TARDERONT PAS.


PUIS-JE ME PERMETTRE DE VOUS DEMANDER POURQUOI NOS DEUX VILLES SONT TOUJOURS EN GUERRE ?
LE SAIS-JE ? PEUT-ÊTRE PAR HABITUDE. OUI, AU FAIT, POURQUOI ? C'EST STUPIDE !


HÉ LÀ ! GÉNÉRAL ! J'AI À VOUS PARLER.
HEM !


JE SUIS FIER DE VOUS. MES YEUX SE SONT OUVERTS ! VOUS AVEZ REMPORTÉ LA PLUS GRANDE VICTOIRE DANS L'HISTOIRE DU PAYS DE SALVADOR : CELLE DE LA RÉCONCILIATION DES HOMMES.

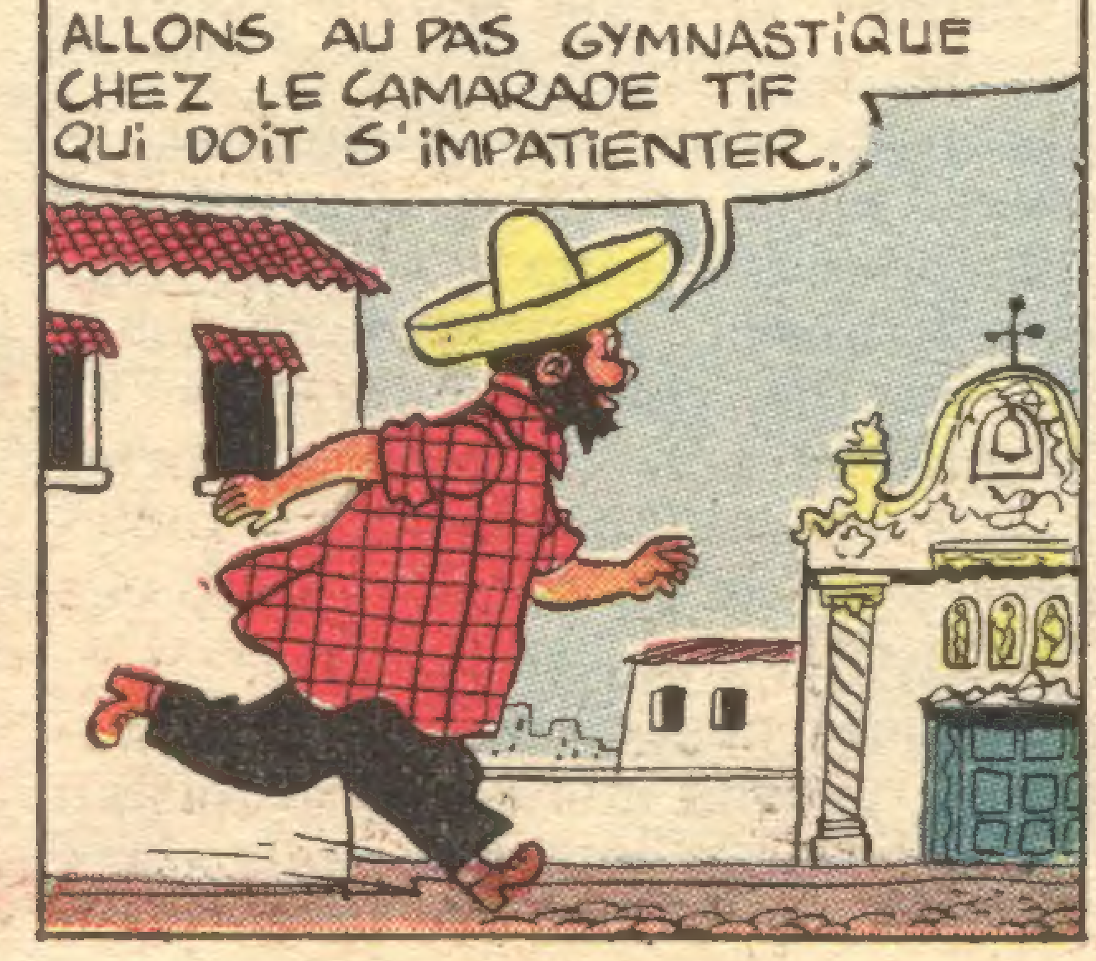

SANTA-ANA
13 A


TROIS SEMAINES APRÈS
JE VAIS ALLER VOIR CE VIEUX SERGENT !


DEPUIS QUE L'ARMÉE EST LICENCIÉE, JE SUIS DIRECTEUR DE LA PRISON. HÉLAS ! SANS CLIENT !


LE "CAFÉTAS" ARRIVE DANS UNE HEURE, ET LE CAPITAINE VIENT CHERCHER LA PRIME... ALORS...


TU ME FAIS REVIVRE, FISTON ! JE LES SOIGNERAI BIEN ! C'EST JURÉ !


ALLONS AU PAS GYMNASTIQUE CHEZ LE CAMARADE TIF QUI DOIT S'IMPATIENTER.


ÇA Y EST ! LE CAPITAINE VIENT AVEC LE SECOND. NOUS AURONS LA PAIRE.
ET NOS DOLLARS.
13 B

JO LUMIÈRE PAR FRANK GODWIN

















LES PINGOUINS ont le sens de la culpabilité



On dirait un maître d'hôtel impeccable à le voir avec son habit noir et sa belle chemise blanche. Il marche avec dignité sur ses courtes pattes, à raison de deux enjambées par seconde, enjambées qui auront de dix à douze centimètres.

C'est fort comique à voir. Mais il y a plus drôle : comment il vit en société. Les pingouins se déplacent



par bandes. Ils logent dans les nids fabriqués avec des cailloux pris sur la plage. S'ils ressemblent à l'homme par le costume, ils lui ressemblent aussi par l'application de certaines lois, par exemple celle du moindre effort, et il n'est pas rare de voir des pingouins profiter de l'inattention d'un camarade pour lui dérober quelques cailloux et les porter vers leurs femelles en se faisant le plus petits possible.

Car un pingouin voleur sait qu'il a fait mal. Il lissera ses plumes pour paraître plus petit, tandis que la victime semblera deux fois plus grosse, toute ébouriffée d'indignation.

Les observateurs ont toujours noté ce détail curieux : si un pingouin est de taille plus petite que ses camarades, c'est qu'il n'a pas la conscience tranquille et qu'il cherche à passer inaperçu.

D'ailleurs, le pingouin voleur possède à un tel degré la notion de sa culpabilité qu'il n'aura jamais recours à la violence.

Ce qui, chez les hommes, s'appelle vol à main armée n'existe pas chez ces oiseaux.

Un voleur découvert battra tou-





jours en retraite, et si le propriétaire lésé parvient à le rattraper, il ne s'opposera aucunement au châtiment qu'il mérite.

Les gifles données avec les ailerons pleuvront tant et plus qu'il se laissera faire, conscient de ne pas avoir volé cette raclée.

Une demande en mariage.

A l'époque où il convient de choisir une compagne, les pingouins deviennent belliqueux. Les combats d'ailerons sont fréquents, mais jamais meurtriers, et si un combattant vaincu tombe, épuisé, sur le sol, son adversaire ne s'acharnera pas sur lui. Le pingouin victorieux ira présenter un caillou à la femelle. Mais la pingouine, qui a assisté de loin à la dispute, répond d'abord par des coups de bec. Le mâle se soumet humblement, tend le dos, ferme les yeux. Puis, quand l'autre est calmée, il se redresse, se rapproche gentiment de sa future compagne et lui fait la cour sur un ton grave et doux.

L'entente est parfaite entre couples, mais une constante vigilance est de rigueur jusqu'au temps de la ponte. Alors, les concurrents ne sont plus à craindre, et quand naît un petit pingouin, l'esprit de famille règne en maître dans toute

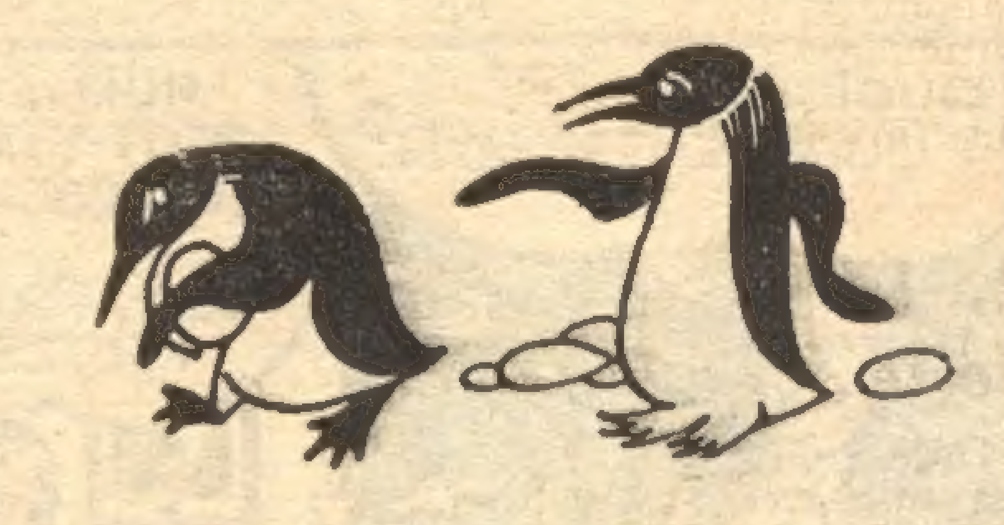


la colonie. Les drames sentimentaux n'existent plus.

Après vous...

Après vous, je vous en prie... semblent dire les pingouins quand ils vont au bain. Toute la troupe est au bord de l'eau et fait mille façons, exactement comme des baigneuses élégantes qui se demandent si la mer n'est pas trop froide ou trop dangereuse. Chaque pingouin invite son voisin à faire trempette en premier lieu. Et il se passe un long temps avant qu'il y en ait un à se décider. Mais dès qu'un courageux a montré l'exemple, tous les autres suivent à un rythme si rapide, si précipité, qu'on dirait un plongeon à jet continu.

Pourquoi ces manières ? Par jeu? Non, mais par prudence. Car la mer n'appartient pas qu'aux pingouins. Il y a aussi dans l'eau des phoques, des phoques dangereux, amateurs de chair pingouine... Or, les phoques se cachent sous l'eau et ne trahissent leur présence qu'au moment où les pingouins plongent. Ce que les pingouins, pas bêtes du tout, savent bien. Aussi, leurs plaisanteries sur la plage sont-elles intéressées. Ils tiennent à ce qu'un des leurs serve de bouc émissaire. S'il n'est pas attaqué par un phoque, tant mieux, toute la troupe avancera dans l'eau le cœur léger. Si un phoque apparaît, eh bien !



tant pis... Cela ne fera toujours qu'un pingouin de sacrifié.

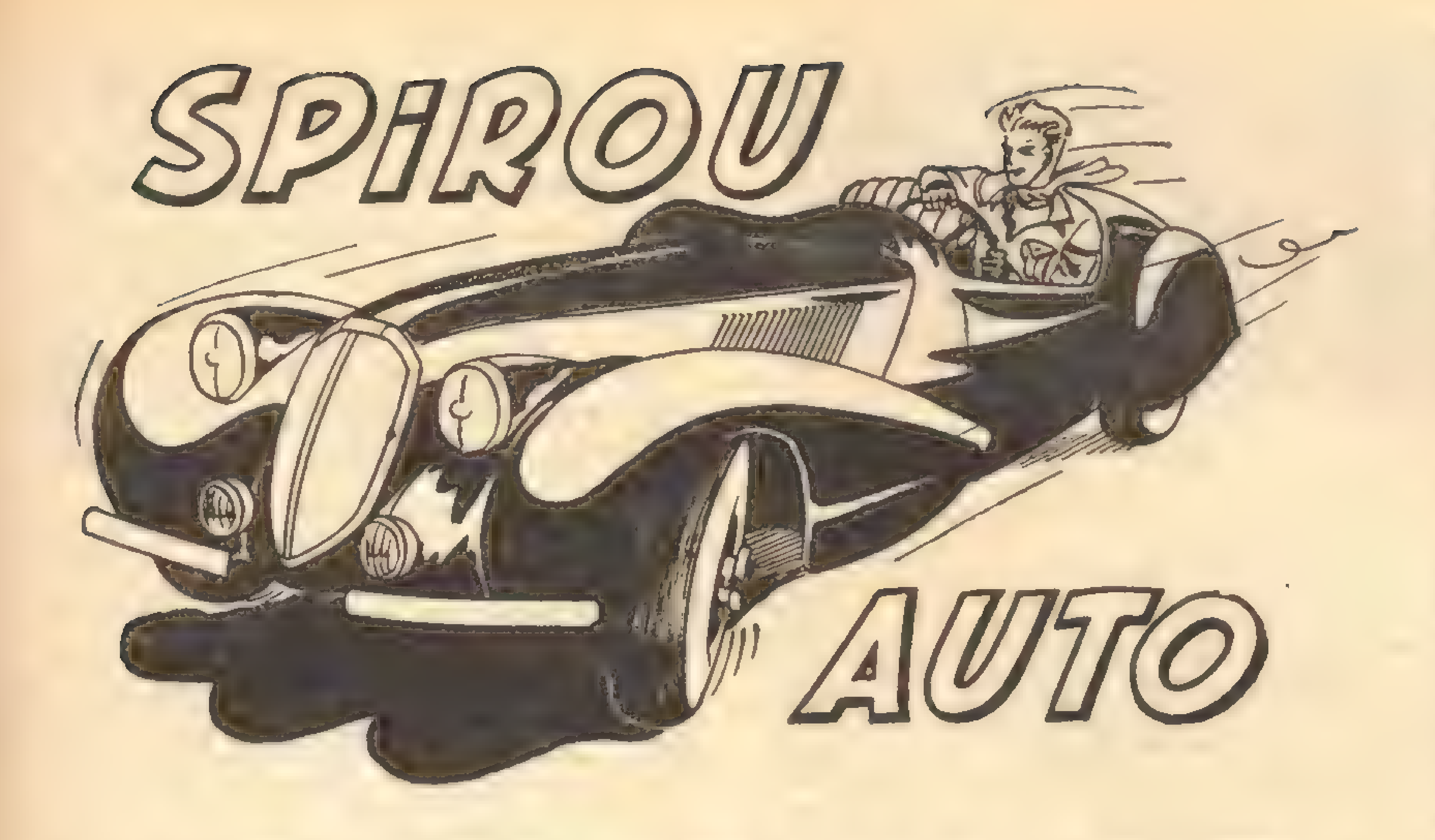
Hein ! qui eût cru à tant de roueries et de calculs de la part de ces oiseaux ?

L'ennemi numéro un.

Non, ce n'est pas le phoque, comme on pourrait le croire, mais la mouette. Mouettes et pingouins s'entendent mal. C'est qu'à l'époque de la reproduction, les mouettes vivent presque uniquement des œufs des pingouins et, plus tard, des petits eux-mêmes. Pour le pingouin, la mouette, c'est très exactement un avion militaire ennemi pour un civil. Les mouettes survolent la pingouinière en rase-mottes, et si un nid est découvert s'abattent sur les œufs, en percent un avec le bec et l'emportent sans presque interrompre leur vol.

Même au pôle nord, la paix n'existe pas...

M. M.



LA TATRAPLAN 11 CV.

La voiture tchécoslovaque « Tatraplan », à moteur arrière, est caractérisée par sa technique d'avant-garde.

D'ici, je vous entends : « Comment ? Encore ! Il n'y a donc que des voitures d'avant-garde en Europe ? Citroën, Grégoire, Lancia, Panhard, et j'en passe, nous ont été présentées comme représentantes d'une technique évoluée, et la « Tatraplan », aujourd'hui, s'ajoute à la liste ? »

— Eh ! oui, mes amis, c'est ainsi ; l'Europe, berceau de l'auto, est également le fief des mécaniques perfectionnées. C'est en Europe que naissent les véritables voitures grand-routières. Et vous n'avez pas fini de vous étonner !

Etudions donc cette belle machine tchécoslovaque.

La « Tatraplan » se révèle une très bonne routière ; sa tenue de route est excellente, sa direction, son équilibre, sa solidité, sont remarquables. On sent immédiatement que la « Tatraplan » est l'aboutissement d'études longues et minutieuses. Elle découle en effet de la « Tatra 87 », dont les principes de base ont fait leurs preuves.

1. La structure de la « Tatraplan ».

Déjà vous devinez que la « Tatraplan » est une monocoque, conception que vous connaissez déjà et dont nous ferons sous peu une étude théorique. Et vous avez deviné juste !

Les organes mécaniques de la « Tatraplan » sont montés sur une poutre centrale. Cette poutre constitue **l'épine dorsale** de la carrosserie auto-portante. Ne croyez surtout pas que cette conception s'apparente au châssis classique. On a affaire ici à une véritable **coque**, dans laquelle la poutre centrale s'incorpore rationnellement.

Décidément, Citroën a des émules ! Dès lors, rigidité, légèreté, simplicité, deviennent des qualités propres à la « Tatraplan », et ses performances s'en ressentent !

2. Suspension.

La « Tatraplan » a **quatre roues indépendantes**, solution dont les avantages sont multiples et indiscutables.

A L'AVANT : Deux ressorts à lames transversaux superposés remplacent les bras de la classique suspension à parallélogramme déformable. Nous étudierons cette technique qui n'a d'ailleurs rien de particulier ; le tout, dans ce cas, est la façon dont la mécanique est réalisée. En principe, d'ailleurs, les roues indépendantes par ressorts à lames transversaux sont à proscrire, car ces lames résistent mal aux efforts longitudinaux (forces de réaction de freinage, chocs dirigés obliquement, etc.). C'est d'ailleurs pour résister à ces forces nuisibles que les bras de suspension ont une forme triangulaire, la base du triangle constituant le pivot.

A l'arrière : Les roues arrière, motrices, sont suspendues par des essieux oscillants travaillant sur des barres de torsion. Je vous rappelle que, dans ce cas, le pont est fixé à la caisse et donc suspendu.

3. La direction.

La « Tatraplan » se devait d'avoir une direction parfaite, aussi est-elle dotée de l'inégalable **direction à crémaillère.**

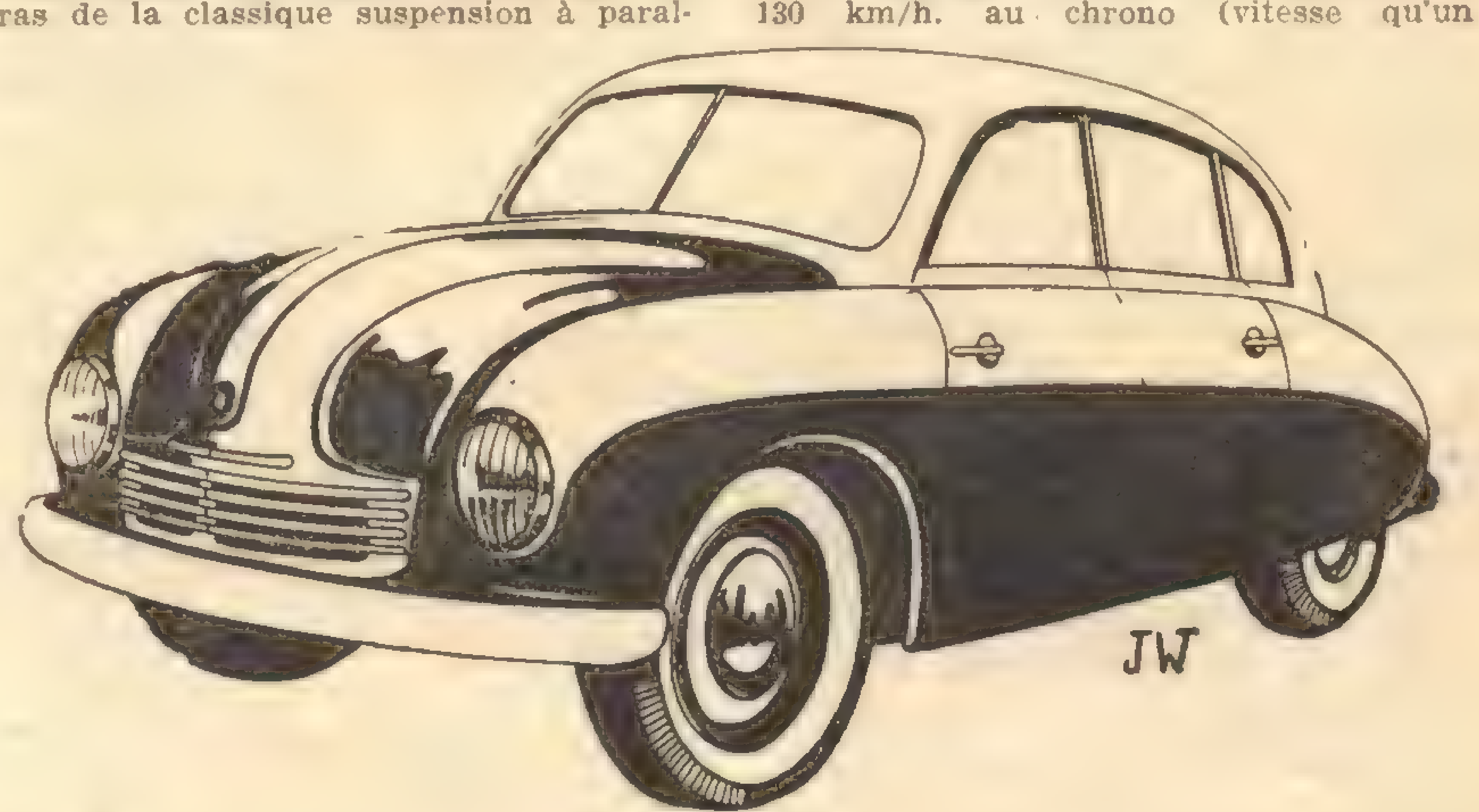
4. Le moteur.

Placé à l'arrière et refroidi par air, le moteur est du type Flat-Four (cylindres horizontaux). Cette solution, nous l'avons vu, représente par son équilibrage irréprochable la meilleure formule du moteur à pistons. Le montage de deux carburateurs peut faire songer à un moteur poussé. Ce n'est pourtant que dans un but de carburation plus homogène que cette disposition a été adoptée. En effet, le moteur « Tatraplan » n'est pas exploité à la limite de ses possibilités. Jugez-en : 1.950 cm3 de cylindrée, 55 CV., soit 28 CV. au litre. On comprendra de suite ce que des mises au point spéciales peuvent donner. Ce moteur, équipé de quatre carburateurs inversés, anime d'ailleurs une remarquable voiture de course, à structure tubulaire, avec laquelle la firme « Tatra » obtint de beaux succès.

5. Freins hydrauliques à grande surface de freinage.

PERFORMANCES :

Bien que son moteur soit peu poussé, la « Tatraplan » atteint, avec ses 55 CV., 130 km/h. au chrono (vitesse qu'un compteur américain traduirait par du 150 km/h., au moins).



Comment la « Tatraplan » peut-elle atteindre une telle vitesse ? Par son aérodynamisme, étudié scientifiquement.

Même le technicien admirateur des belles lignes classiques ne peut s'empêcher de juger **belle** la « Tatraplan ».

Belle par sa logique, **belle** par l'étude minutieuse qu'elle représente.

Comprenez-moi bien : si la « Tatraplan » ne possède pas la fine distinction des voitures françaises et italiennes, son aspect découle d'études de laboratoire et non d'exigences d'une mode passagère et souvent de mauvais goût. Sa beauté réside aussi dans la simplicité et la pureté de ses courbes.

CARACTERISTIQUES :

Moteur arrière : 4 cylindres en flat-four ; alésage/course : 85 mm. × 86 mm. ; cylindrée : 1.950 cm3 ; puissance : 55 CV. à 4.000 tours-minute ; soupapes à culbuteurs ; 2 carburateurs Zénith inversés ; refroidissement par air.

Propulsion arrière : boîte à 4 vitesses.

Suspension : 4 roues indépendantes ; essieux oscillants par cardans et barres de torsion à l'arrière.

Structure : monocoque avec poutre centrale.

Direction : à crémaillère.

Vitesse : 130 km/h. au chrono.

Schéma d'une suspension indépendante par ressorts à lames transversaux

1) Ressorts à lames. 2) Châssis. 3) Points fixes des ressorts. 4) Tambours de frein. 5) Articulations.

NOTE. — Dans la réalité, un ressort comporte plus de lames que sur le schéma, et elles sont reliées par des « brides de serrage ».



IL était borgne, il était laid, il était affreux. Le seul œil qui lui restât était à demi caché par un sourcil broussailleux, tandis que l'emplacement de l'autre était occupé par une verrue énorme. Il avait les dents ébréchées comme une scie mal ajustée, des lèvres calleuses que venait, en plein milieu, couper l'une des dents qui eût été digne d'une défense d'éléphant. Il avait des touffes de poils roux sur tout le visage, des cheveux hirsutes, et, sous deux grosses bajoues qui pendaient lamentablement, un menton ridiculement petit et fourchu. Le corps était à l'image du visage. Bancal et difforme, torse de gorille sur des jambes tortueuses, bosse sur le dos qui le faisait ressembler à un polichinelle grotesque et effrayant, et bras musculeux qui l'apparentaient à la race des chimpanzés. Sur tout cela, un air sombre, un mélange de malice et de tristesse, d'étonnement et de fureur concentrée.

Tel était Quasimodo.

Il n'avait pas d'autre nom.

Enfant trouvé, il n'avait jamais connu de parents, d'amis, de frères. Laid et répugnant, il s'était tenu aussi loin que possible de la société.

Son seul gîte était Notre-Dame de Paris.

Son seul métier était de sonner les cloches, ces cloches célèbres de la Cité et qui, d'ailleurs, lui valurent une surdité complète.

Quand on vint l'appréhender, il ne savait trop pourquoi.

Il s'était, paraît-il, rendu auteur de « rébellion et de déloyauté » envers les archers de l'ordonnance du roi, et ce crime nécessitait sa comparution devant le Tribunal du Grand Châtelet, d'où, quasi invariablement, on ne ressortait guère que pour l'exécution en place de Grève.

Assistée du chevalier du guet, une escouade de sergents vint donc prendre possession de lui.

Ficelé et garrotté, à tel point que les lanières de cuir lui entraient dans la chair jusqu'au sang, l'infortuné infirme, entre une double haie de hallebardes et d'arquebuses, fut conduit non sans force devant l'auditeur du Châtelet, lieutenant du Prévôt de Paris.

Un interrogatoire singulier se déroula. Interrogatoire de pure forme. L'auditeur, Me Florian Barbedienne, était, tout comme l'accusé, sourd comme un pot.

Comme Quasimodo ne comprenait goutte à ses questions, et que ne réalisant pas ce qu'on lui voulait, il répondait de travers, Me Florian Barbedienne, jugeant que le comparu se gaussait de lui, lui infligea une forte amende, outre deux heures de pilori où il devait être « tourné » et « battu ».

La sentence était exécutable sans délai. Notre pauvre Quasimodo, toujours escorté de ses sergents, de ses hallebardes et de ses arquebuses, prit, lié sur une charrette, le chemin de la place de Grève, où on lui fit gravir l'échelle du pilori.

La foule qui se pressait autour du pilori était immense. Elle se divertissait fort de ces sortes de réjouissances, et quand elle sut que c'était le supplice de Quasimodo, le sonneur de cloches, qu'on allait lui offrir en spectacle, sa joie mauvaise devint insigne cruauté.

Une huée de sarcasmes salua l'arrivée du gnome enchaîné.

Lorsque le patient fut installé sur la plate-forme et lié à la roue, ce fut du délire.

Lorsque son torse fut mis à nu, et nue également sa bosse, les cris et les quolibets redoublèrent de force. Et enfin, lorsque la roue se mit à tourner, lorsque les coups commencèrent à pleuvoir, les rires n'en devinrent qu'un, le charivari devint indescriptible, et les moqueries, plus cruelles encore que les fines lanières qui le flagellaient, plurent sur le malheureux.

Quasimodo n'entendait rien. Mais il voyait. Et il « sentait ». Il voyait la joie haineuse sur les visages. Il sentait les coups et ignorait pourquoi on les lui appliquait.

La flagellation prit fin, mais le supplice n'était pas terminé. Il restait maintenant au patient à subir une heure supplémentaire de pilori. En plein soleil. Sous les risées de la populace déchaînée qui, en même temps que les imprécations, les rires, les quolibets, lui envoyait des pierres et des crachats.

Quasimodo tint bon pendant un bon moment. Mais sa gorge était desséchée ; la chaleur était lourde; la fièvre le tenaillait.

Ce fut d'une voix chevrotante, d'une voix indistincte, qu'il demanda enfin à boire.

On ne pouvait lui refuser cela. Qui aurait eu le cœur de refuser quelques gouttes d'eau à un supplicié exposé aux ardeurs du soleil ? Il devait se trouver, dans cette foule compacte, un être bon et miséricordieux, un être moins endurci que les autres et qui exaucerait ce vœu si simple et si facile.

Il ne s'en trouva pas. Quasimodo éleva de nouveau sa complainte, la reprit sans arrêt :

— A boire ! A boire ! clamait-il en dardant son œil unique sur les visages hilares.

Mais tous paraissaient inaccessibles à la pitié.

Quasimodo était craint, était haï. Son aspect était effrayant, et toutes sortes d'histoires malfaisantes couraient sur son compte.

On le croyait un peu sorcier, un peu magicien, et sa laideur inimaginable faisait de lui un repoussoir hideux. On ne lui donna pas à boire. Les huées et les rires, au contraire, redoublèrent. Quasimodo n'eut plus que la force d'un balbutiement. Il sentit la vie s'en aller et la folie pénétrer dans son cerveau.

Tout à coup, cependant, la foule se tut. Quasimodo n'avait presque plus la force de regarder. Rouvrant une dernière fois son œil, il vit, au milieu des gens pressés, une jeune fille qui se frayait un passage. Vaguement étonné, il regarda mieux, s'efforça de comprendre, de capter son intelligence qui fuyait. Et il vit, il saisit, il comprit. La jeune fille — une très belle et très douce jeune fille — venait sur lui, venait à lui, ne craignait pas d'affronter la populace et de poser son pied mignon sur les rudes degrés de l'échafaudage infâme.

Quasimodo tint son haleine en suspens. Quasimodo ne voyait plus rien, hors celle qui s'avançait, qui s'approchait. Puis il lui vit, à la main, une gourde remplie. Il ne vit plus que cette main et que cette

gourde. Il vit la main se lever doucement à hauteur de son visage et la gourde s'approcher avec sollicitude de ses lèvres.

Il tendit le museau, il tendit ses lèvres avides, ses lèvres arides, et il but le breuvage réconfortant, il but à larges traits le liquide pur et frais.

Il se passa alors quelque chose d'intense et de bouleversant. Dans l'œil si sec de n'avoir jamais pleuré, dans l'œil si brûlé par la fièvre et par le désespoir du supplicié, une lueur d'infinie reconnaissance vint s'allumer. Et en même temps que cette lueur inusitée — une lueur qui métamorphosait sa physionomie, une lueur qui à l'encontre de tout le personnage était une lueur pathétiquement humaine, — on vit, les gens virent, la jeune samaritaine vit, une larme prodigieusement grosse qui se forma dans l'orbite, gonfla la paupière, hésita, et puis, comme à regret, roula lentement le long du visage affreusement grimaçant du patient.

Le peuple, grondant et cruel la minute d'avant, ne résista pas à ce spectacle. Les gens battirent des mains ; les hommes crièrent, les femmes prièrent tout haut, les enfants firent chorus. Et un cri — le cri miraculeux de la foule parisienne touchée et émue — s'éleva, grandit, s'amplifia, fit vibrer le cœur et les sens, vint tirer de leur torpeur les bourgeois sommeillants:

— Noël ! Noël !

Quasimodo était sourd. Quasimodo était borgne. Mais son œil unique voyait, saisissait, embrassait. Et ses lèvres hideuses, que la torture infligée rendait plus hideuses encore, se distendirent dans une grimace effroyable qui voulait être un sourire. C'était la première fois qu'il souriait. Tout affreux qu'il fut, le sourire était émouvant.

(Tiré du roman de Victor Hugo : « NOTRE-DAME DE PARIS. »)
Adaptation de Marc NANTERRE.



SPIROU-

PREMIÈRES ARMES

Après la démonstration, le travail collectif. Tout le monde se met à l'ouvrage pour mettre en application les excellènts préceptes qu'on vient de découvrir.

Attitude de base, course en COULE font l'objet de nos premiers soucis. On dirait d'abord une troupe de vieillards se mouvant dans une allée. Puis, petit à petit, la souplesse fait place à la raideur. Chacun se déplace de mieux en mieux en rase-mottes.

Afin de battre le fer pendant qu'il est chaud, j'imagine un jeu. Placés en colonne, me faisant face, mes garçons doivent l'un après l'autre venir à ma rencontre aussi rapidement que possible en course demi-fléchie. Imperturbable, je les laisse s'approcher.

François se met en mouvements. Il est à deux mètres de moi. Je lève latéralement le bras droit. François me crochette et passe à ma gauche.

C'est le tour de Raoul. Je place mon bras gauche à l'horizontale. Raoul me croise sur le côté droit.

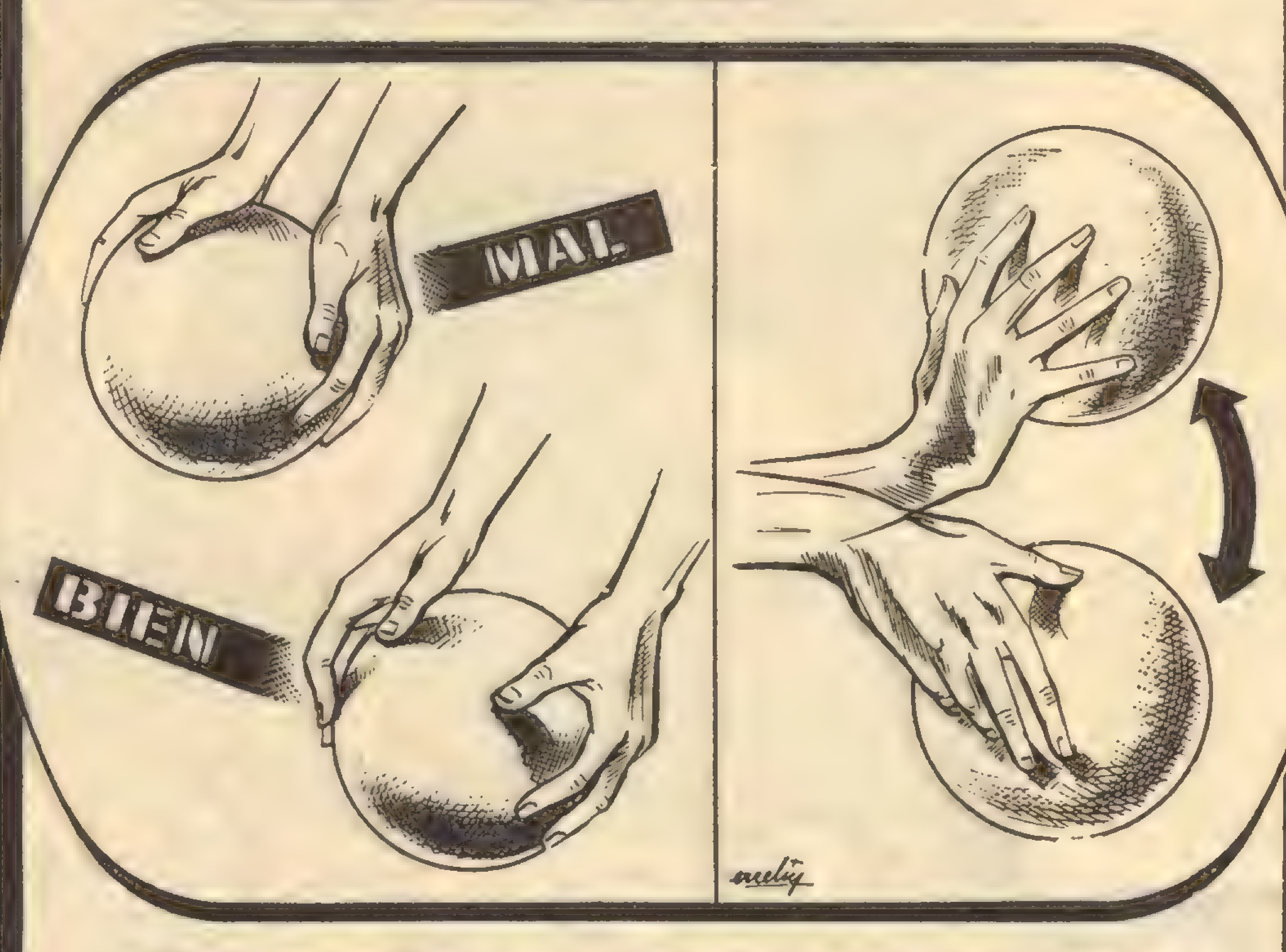
— A toi, Charles !

Celui-ci démarre. Il arrive sur moi. Je lève les deux bras à la verticale. Charles saute en l'air en extension. Toute la troupe suit. Mes bras commandent au dernier moment le geste que j'attends de chacun de mes joueurs. Les réflexes sont mis sérieusement à l'épreuve.

— Vous avez été fort dociles : cela mérite une récompense. Liberté de manœuvre ! Voici des ballons : amusez-vous avec comme bon vous semble !

Ma cohorte s'égaille, court, saute, fait voltiger les balles. Roger s'arrête devant moi. Immobile, il tient un ballon qu'il s'apprête à passer à Pierre.

— Ah ! malheureux ! Comment tiens-tu ta balle ?



Roger a les mains crispées sur le pauvre engin. Ses paumes, collées sur le cuir, en épousent parfaitement la forme.

— Ne change pas la position de tes mains ! Bon ! Fléchis tes poignets de bas en haut !

Roger s'exécute. Il parvient péniblement à faire décrire un part de cercle à son ballon.

— Tiens maintenant la balle du bout des doigts, ceux-ci à demi fléchis, et fais de nouveau tourner tes poignets !

Ce n'est plus un quart, mais trois quarts de cercle que décrit la balle.

— Ne te sens-tu pas moins gêné dans les entournures ?

— Oh ! oui, comme il sera beaucoup plus simple de donner de l'effet à mes balles !

— Evidemment. Une balle se tient avec le bout des doigts. Si, par hasard, elle est glissante et qu'il faille la contrôler plus solidement, applique tes doigts sur le cuir, mais jamais les paumes. Ce faisant, tu bloques l'articulation de tes poignets, qui ne te servent plus à grand-chose. C'est dommage, car à tout moment, tu auras à la faire jouer.

» Retiens bien la leçon. Elle est d'importance.

Jacques MORAIN.

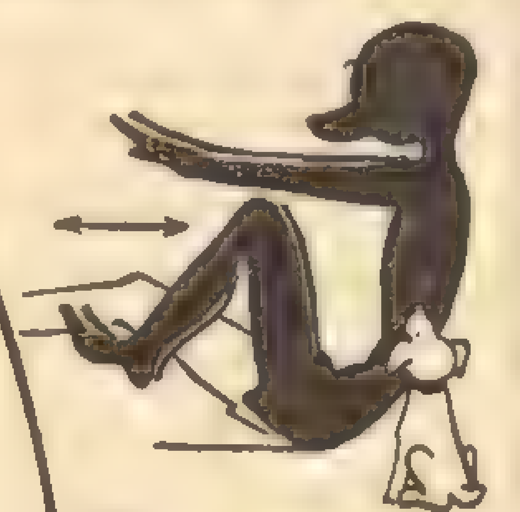
Un bon départ pour la journée



718
BRAS TENDUS, FLEXION DES POIGNETS - *MÊME MOUVEMENT QUE 717 EN TENANT LA BALLE LESTÉE DU BOUT DES DOIGTS.*



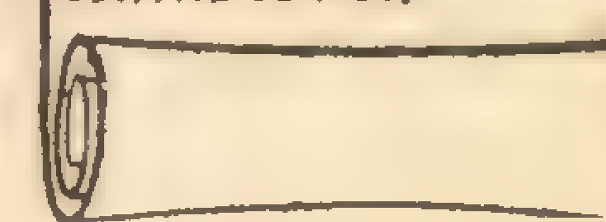
728
MARCHE À QUATRE PATTES
FAIRE LE TOUR DE LA CHAMBRE EN MARCHANT À QUATRE PATTES EN AVANÇANT JAMBE DR.TE BRAS G.HE JAMBE G.HE BRAS DR.



738
ASSIS, FLEXION EXTENSION SIMULTANÉE DES JAMBES - *ASSIS SUR LA POINTE DES FESSES, BRAS TENDUS EN AVANT POUR MAINTENIR L'ÉQUILIBRE FLÉCHIR ET ÉTENDRE SIMULTANÉMENT LES JAMBES, GENOUX RÉUNIS.*



149
LE TRÉPIED - *PLACER LES MAINS ET LA TÊTE SUR LE SOL PRÈS D'UN MUR. LANCER LES JAMBES VERS LE HAUT AFIN DE PLACER LE CORPS EN ÉQUILIBRE, LES PIEDS CONTRE LE MUR*





Les Résultats du Concours Sportif

— Ouf ! cette fois, ça y est !

Pourquoi vous cacherais-je, chers amis A. d. S., qu'après un ultime pointage, c'est avec un certain sentiment de soulagement que j'ai achevé le classement définitif des très nombreux compétiteurs de notre concours sportif.

Sans doute est-il passionnant d'être, en quelque sorte, « juge-arbitre ». Mais la fonction exige certaines responsabilités, d'autant plus quand il s'agit de départager des concurrents qui se trouvent à égalité de points et que seule la réponse à l'ultime question de la dernière étape — les raisons qui ont amené à « choisir » tel cas de fair-play de préférence à tel autre — fait pencher la balance.

Je ne vous dissimulerai pas un seul instant qu'à diverses reprises votre ami Kiki et ses camarades du jury ont été fort embarrassés. Leur tâche, du moins, a été grandement facilitée par le fait qu'ils avaient affaire à des garçons sportifs — c'est-à-dire s'inclinant d'avance avec le sourire devant toute décision des directeurs du jeu, même si cette décision risquait de se traduire pour eux par une désillusion.

ECHEC AUX GARÇONS !...

On vous a dit, depuis le début du concours, qu'on attachait une grande importance à cette « explication de vote » de la dernière étape.

Disons franchement les choses telles qu'elles sont : nous avons été passablement déçus par de très nombreuses réponses. Nombre de concurrents qui lors des trois premières étapes nous avaient montré qu'en matière de sport ils étaient à leur aise ont soudain trébuché.

On ne leur demandait pas un exercice de rédaction. Mais simplement de nous expliquer, en quelques lignes, en quoi tel geste véritablement sportif leur semblait supérieur à tel autre. Or, beaucoup d'entre vous, amis A. d. S., ont été... disons assez peu brillants.

A telle enseigne qu'après lecture de centaines et de centaines de bulletins, nous n'avons donné — en toute impartialité — qu'un seul maximum de 150 points.

Et qui plus est — voilez-vous la face, garçons ! — à une fille.

Ce maximum, nous l'avons attribué à Marie-Anne Estas, qui, ayant choisi le « cas n° 2 » (la poignée de main de Clausen à Heinrich, lors des championnats d'Europe d'athlétisme au Heysel) a expliqué comme suit sa décision :

« Le fair-play n'est pas le résultat d'une obligation morale, mais le témoignage d'admiration d'un vaincu qui s'incline en toute sympathie devant meilleur que lui, ou bien l'attitude d'un vainqueur qui n'affiche pas sa supériorité devant un adversaire plus malheureux. Le geste de Clausen me semble le mieux illustrer cette conception du fair-play : c'est un geste détaché, spontané, provoqué uniquement par l'esprit sportif de cet athlète. Alors que les autres cas sont plus ou moins des cas de conscience. »

On ajoutera que Marie-Anne Estas a répondu « à côté » de nombreuses autres questions. Mais cette réponse, marquée au coin du meilleur bon sens, lui a permis de récupérer des points précieux et, à défaut d'une place d'honneur, de prendre place sur la liste des lauréats. Ce dont nous la félicitons vivement.

LA GLOIRE SPORTIVE EST EPHEMERE.

Très rares sont les concurrents qui ont trouvé les dix Belges qui ont triomphé dans cette épreuve majeure du sport mondial que sont les Jeux Olympiques. De même, nombreux sont ceux qui semblent croire que le cyclisme belge remonte à Sylvère Maes ou la boxe à Cyrille Delannoit.

Les uns et les autres doivent en tirer cette conclusion, que la gloire sportive est éphémère et que telle vedette dont le nom encombre les colonnes des journaux tombera demain dans l'oubli. Comme quoi, tout en se passionnant légitimement pour les grands exploits athlétiques, les jeunes sportifs doivent toujours, selon la fameuse devise des rois de France « savoir raison garder ». Et ne pas considérer comme une affaire d'Etat une victoire des footballers de l'Union, du Standard ou du Sporting. Demain, ce sera oublié, car autant en emporte le vent...

Ceci dit, et il était bon qu'on le dise, on s'en voudrait de ne pas remercier ici tous ceux qui ont pris part à notre petit jeu — qui n'est pas le dernier.

Ce concours SPIROU a obtenu un succès de participation beaucoup plus grand que ses devanciers. Peut-être était-il un peu difficile. Mais n'est-il pas vrai qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire ?

La prochaine fois, nous tâcherons de trouver une nouvelle formule, encore plus attrayante.

... Et qui permettra aux vaincus de l'amicale compétition qui s'achève de prendre (peut-être) leur revanche...

KIKI.

LES CINQUANTE LAUREATS :

1. — Louis Vernet, Hôtel de Ville, à Tamines (835 pts)

gagne un ballon de football « professionnel », valeur 500 francs.

2. — Claude Chellietz, 27, rue de Russie, Saint-Gilles, Bruxelles (825 pts) ;
3. — Albert Dufay, 8, rue Noidré, à Sprimont (805 pts),

gagnent un jeu complet de ping-pong, avec 5 balles de rechange.

4. — Jean Moreau, 28, place Fernand Cocq, Ixelles ;
5. — Jean De Mez, 115, avenue de Linburg-Stirum, à Wemmel - Bruxelles ;
6. — Gaston Trouillet, 20, voies de Renliers, à Sivry (Hainaut),

gagnent une paire de patins à roulettes, montées sur roulement à billes.

7. — Guy Jassogne, 131, rue Th. Vander Elst, à Watermael ;
8. — André Clerebaut, 4, rue Lesbroussart, à Ixelles ;
9. — Albert Versnick, 75, rue de Warneton, à Ploegsteert (Fl. occ.) ;
10. — Nadine Radenet, 112, rue de l'Indépendance, à Bruxelles,

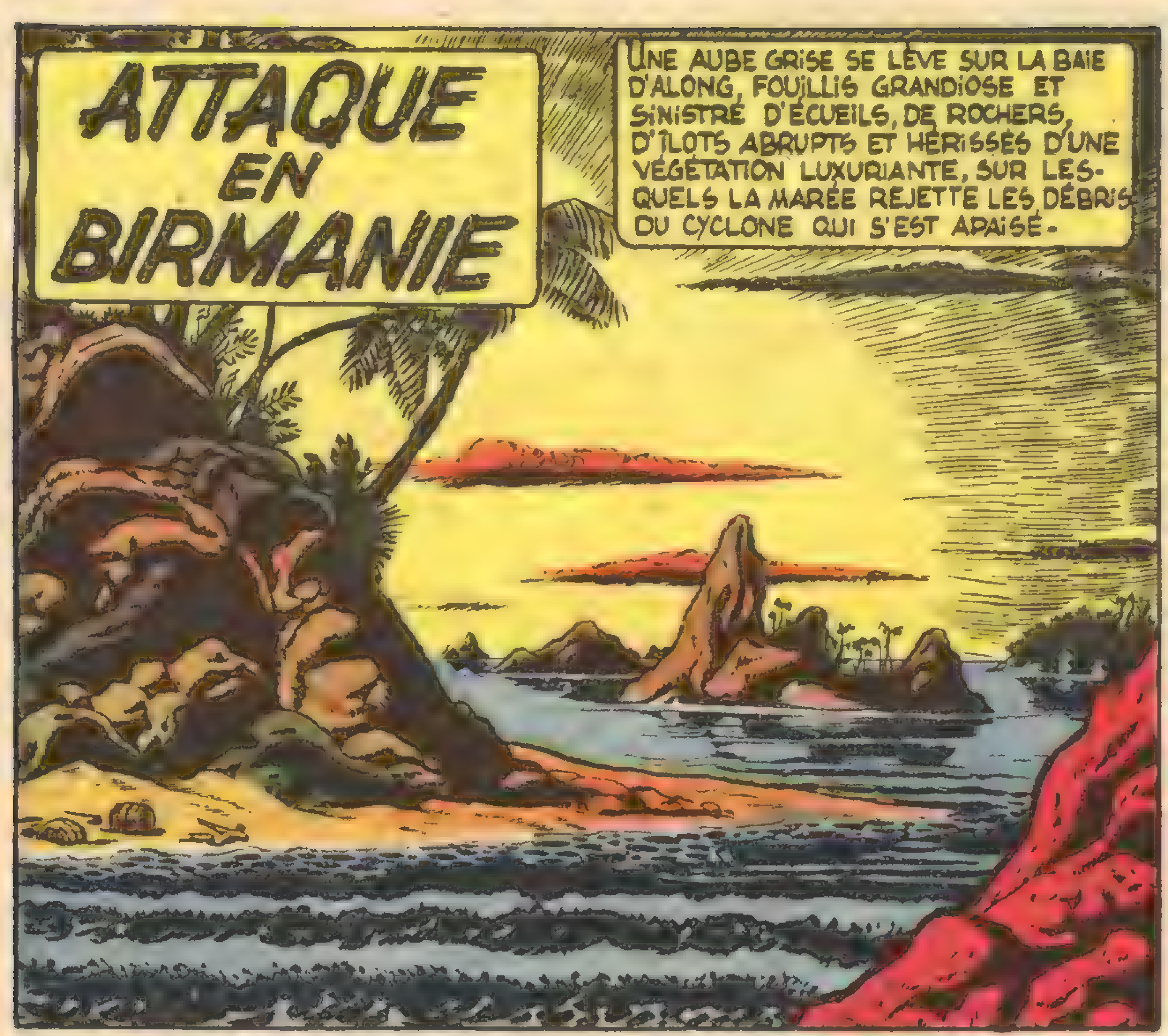
gagnent un magnifique stylo plume or.

11. — André Miot, 118, rue V. Cuvelier, à Ecaussines-d'Enghien ; **12. — Daniel Jean Mahieu,** 306, rue Paul Pastur, à Quaregnon ; **13. — Raymond Galasse,** 310, rue du Moulin, à Bressoux ; **14. — José Mouche,** à Werbomont ; **15. — Rodolphe Stembert,** 6, rue de Hodimont, à Verviers ; **16. — Jean Dubois,** 8, rue de Courcelles, à Luttre ; **17. — Antoine Bedieur,** Habremont, 9, à Nerbomont ; **18. — P. Pivetta,** rue du Collège, à Philippeville ; **19. — Michel Genet,** 9, rue de la Coopérative à Saint-Nicolas-lez-Liège ; **20. — J. Wayenberg,** 38, av. E. Mascaux, à Marcinelle...

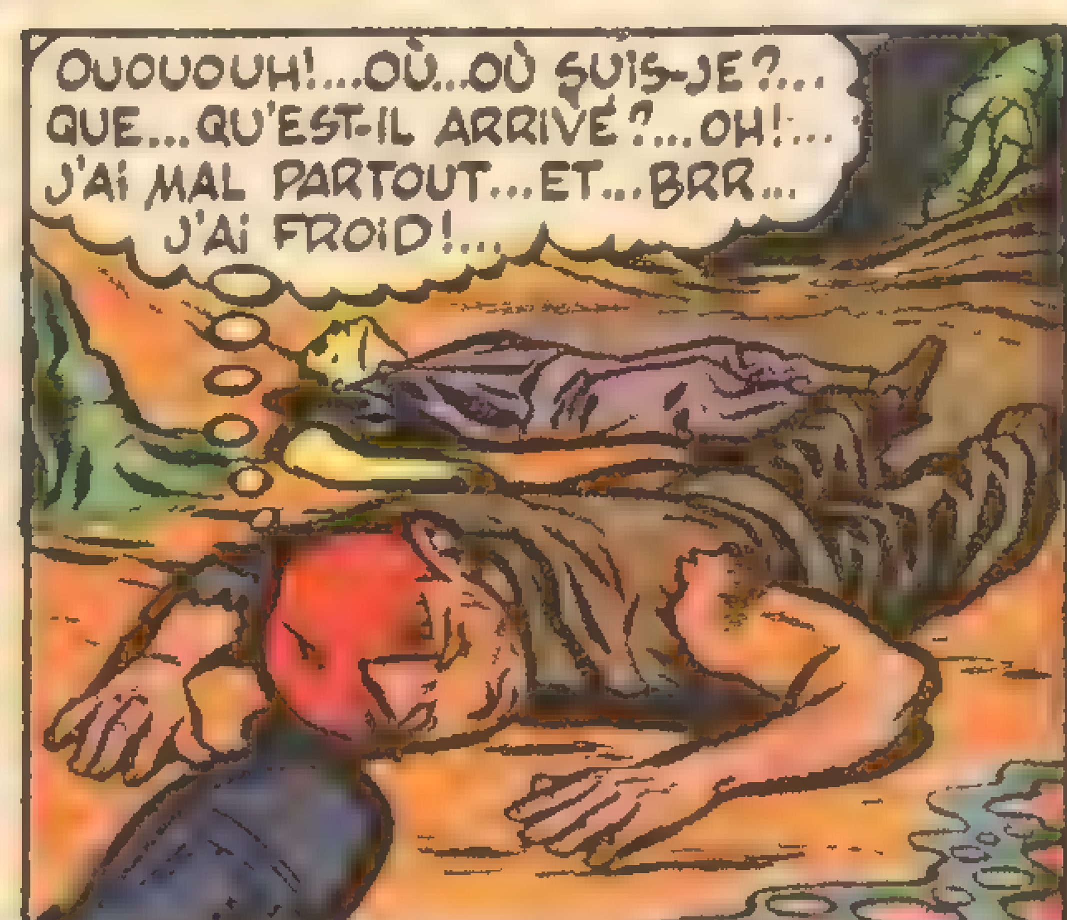
gagnent un stylo à bille.

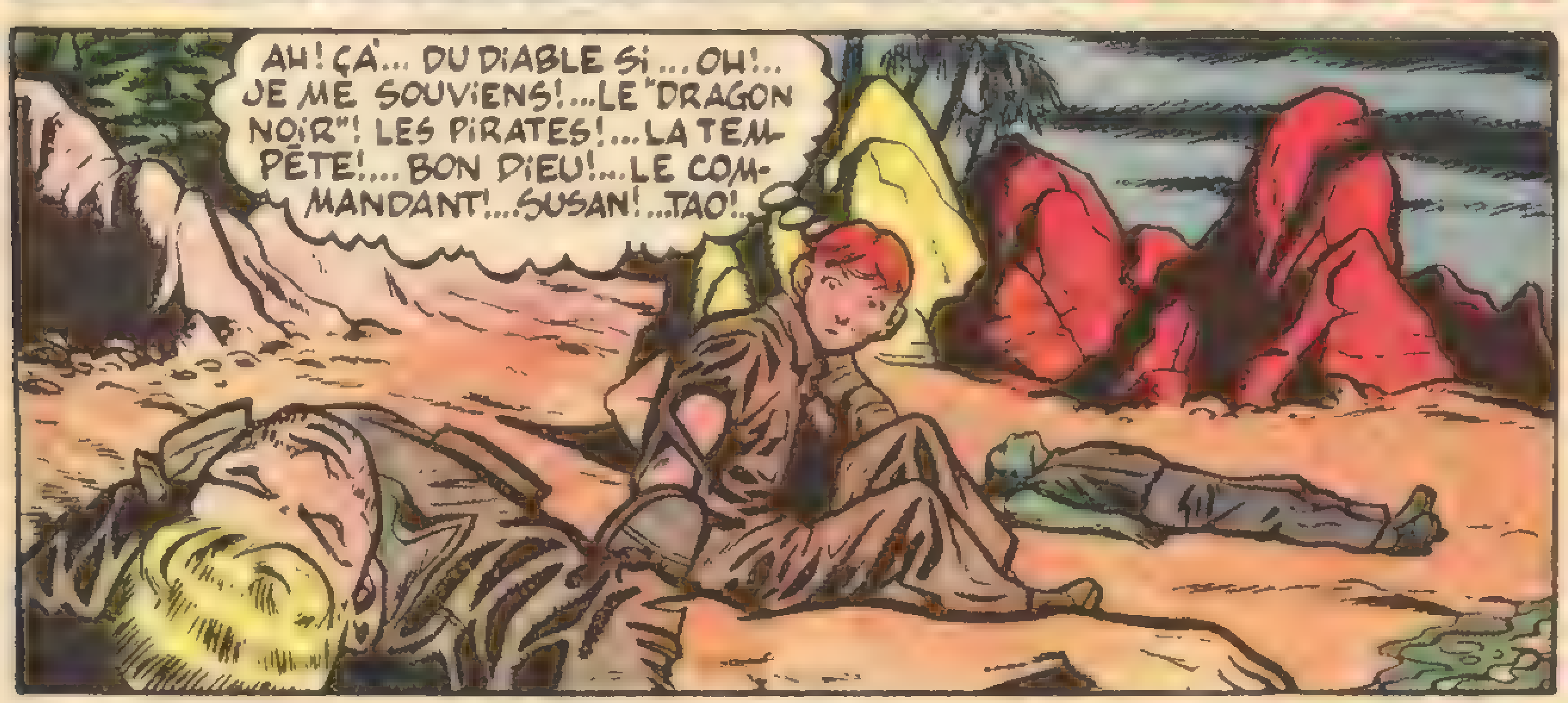
21. — Josse Dubois, 134, Grand Chemin, à Brugelette ; **22. — Michel Zeevart,** 20, rue Chantraine, à Fléron ; **23. — Micheline Stroobants,** 477, avenue d'Etterbeek, à Anderlecht ; **24. — Raoul Onraet,** 79, rue de la Déportation, à Haine-Saint-Paul ; **25. — André Jaumain,** 43, rue Jean Jaurès, à Couillet ; **26. — Raymond Dries,** rue Saint-Sang, à Auvelais ; **27. — René Rassart,** 13, rue du Mont, à Jandrain (Jauche) ; **28. — Marie-Anne Estas,** 32, rue du Monastère, à Bruxelles ; **29. — Camille Gruselle,** 19, rue de la Gendarmerie, à Moustier-sur-Sambre ; **30. — Yves Mouche,** 49 route de Bastogne, à Werbomont ; **31. — Roger Caekelbergh,** 8, rue Van Ysendijck, à Schaerbeek ; **32. — Michel Vanadenhoven,** 43, rue du Fosteau, à Thuin ; **33. — Claude Fiévet,** 60, rue de l'Espinée, à Brye ; **34. — Antoine Bervaard,** 24, Quartier Poulet, à Strépy-Bracquegnies ; **35. — Jacques Peel,** 17, rue Mercelis, à Ixelles ; **36. — Georges Claustriaux,** 1, Grand-Place, à Havré-lez-Mons ; **37. — Jules Buisseret,** 135, chaussée de Ghlin, à Mons ; **38. — Roger Flament,** 22, rue de Bascoup, à Morlanwelz ; **39. — André Roynet,** 20, rue Paradis, à Hour-Havenne-Houyet ; **40. — Joseph Delvaux,** 25, rue Victor Cornet, à Saint-Servais-Namur ; **41. — Claude Lejeune,** 148, rue de Mons, à Tubize ; **42. — Yvon Toubeau,** 22, rue Dejardin, à Frameries ; **43. — Guy Martin,** 34, rue Jules Destrée, à Pont-de-Loup ; **44. — Daniel Veyt,** 28, avenue du Parc, à Wemmes ; **45. — Francis Lonay,** Fontaine, 116, à Horion-Hozémont ; **46. — Jules Lesueur,** 25, rue Champs du Mont, à Ougrée ; **47. — Albert Kempeneers,** 30 rue de l'Ange, à Brye ; **48. — Jean Mechers,** cité Nicolas Deprez à Herstal ; **49. — Marcel Cenuit,** 399, rue du Bon Voisin, à Aisquercq ; **50. — Pierre Debois,** 24, rue Colonna, à Malines...

gagnent un album surprise.


ATTAQUE EN BIRMANIE
UNE AUBE GRISE SE LÈVE SUR LA BAIE D'ALONG, FOUILLIS GRANDIOSE ET SINISTRE D'ÉCUEILS, DE ROCHERS, D'ÎLOTS ABRUPTS ET HÉRISSÉS D'UNE VÉGÉTATION LUXURIANTE, SUR LESQUELS LA MARÉE REJETTE LES DÉBRIS DU CYCLONE QUI S'EST APAISÉ.

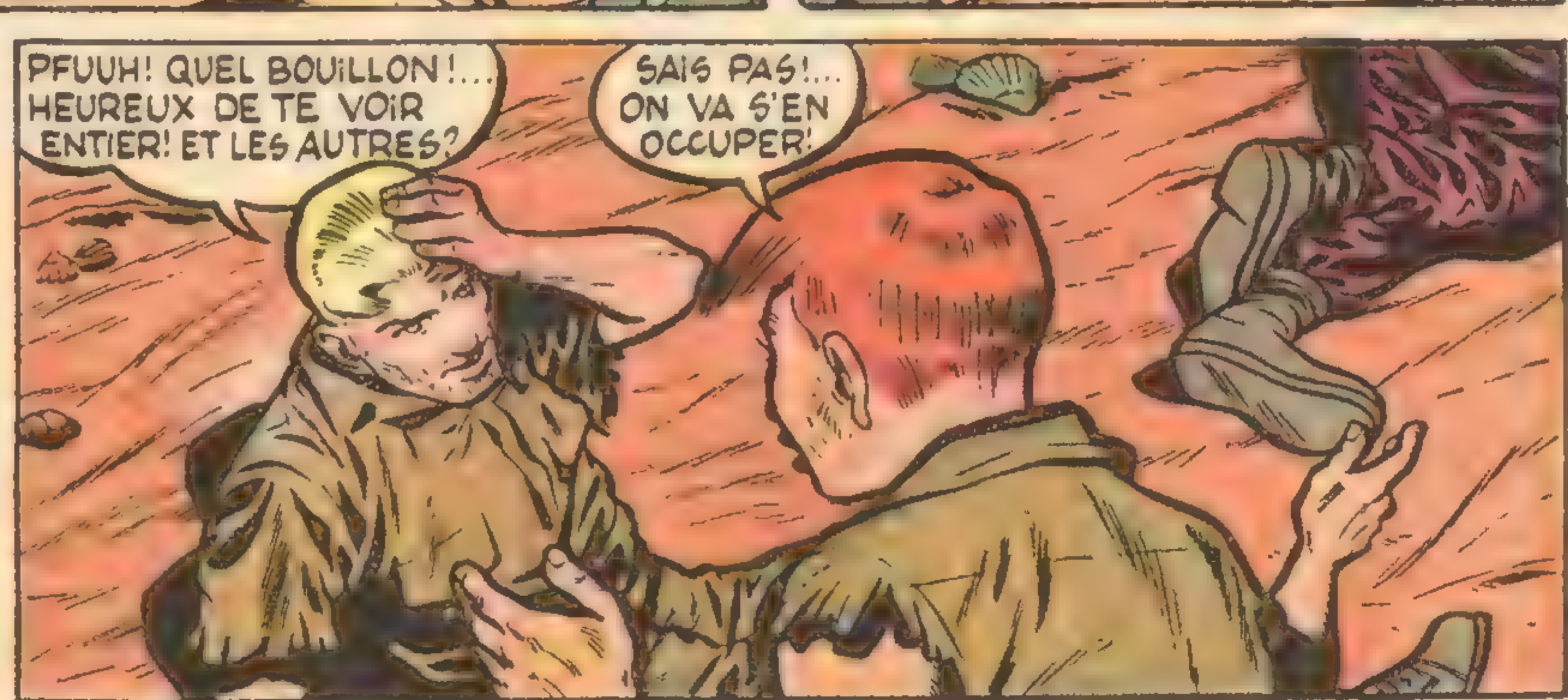

...SUR UNE PLAGE MINUSCULE, LES CORPS DE BUCK DANNY ET DE SES COMPAGNONS MIRACULEUSEMENT ÉPARGNÉS PAR L'OURAGAN !.. (1)
(1). VOIR : "DANS LES GRIFFES DU DRAGON NOIR.


OUOUOUH !...OÙ...OÙ SUIS-JE ?... QUE...QU'EST-IL ARRIVÉ ?...OH !... J'AI MAL PARTOUT...ET...BRR... J'AI FROID !...

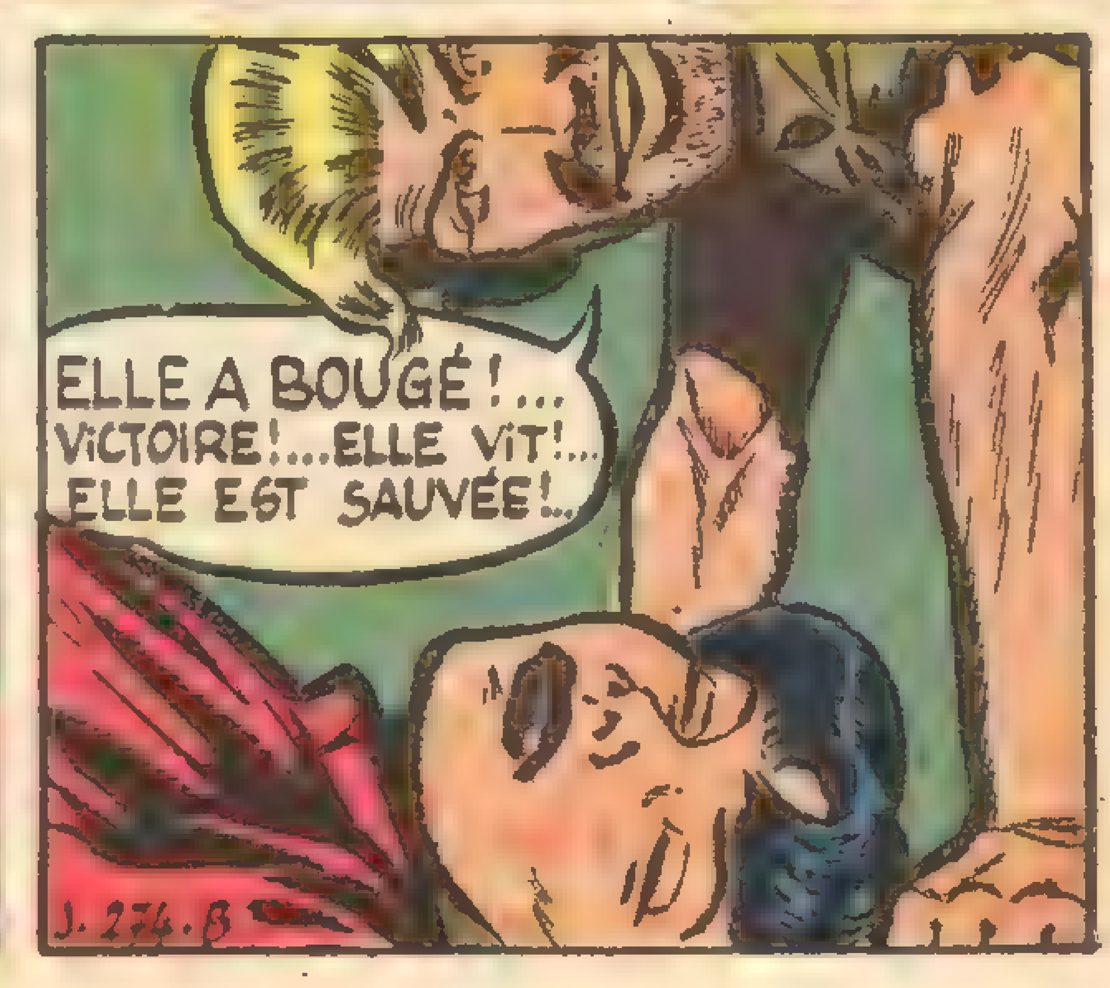

AH ! ÇA... DU DIABLE SI ...OH !.. JE ME SOUVIENS !...LE "DRAGON NOIR" ! LES PIRATES !...LA TEMPÊTE !... BON DIEU !...LE COMMANDANT !...SUSAN !...TAO !...

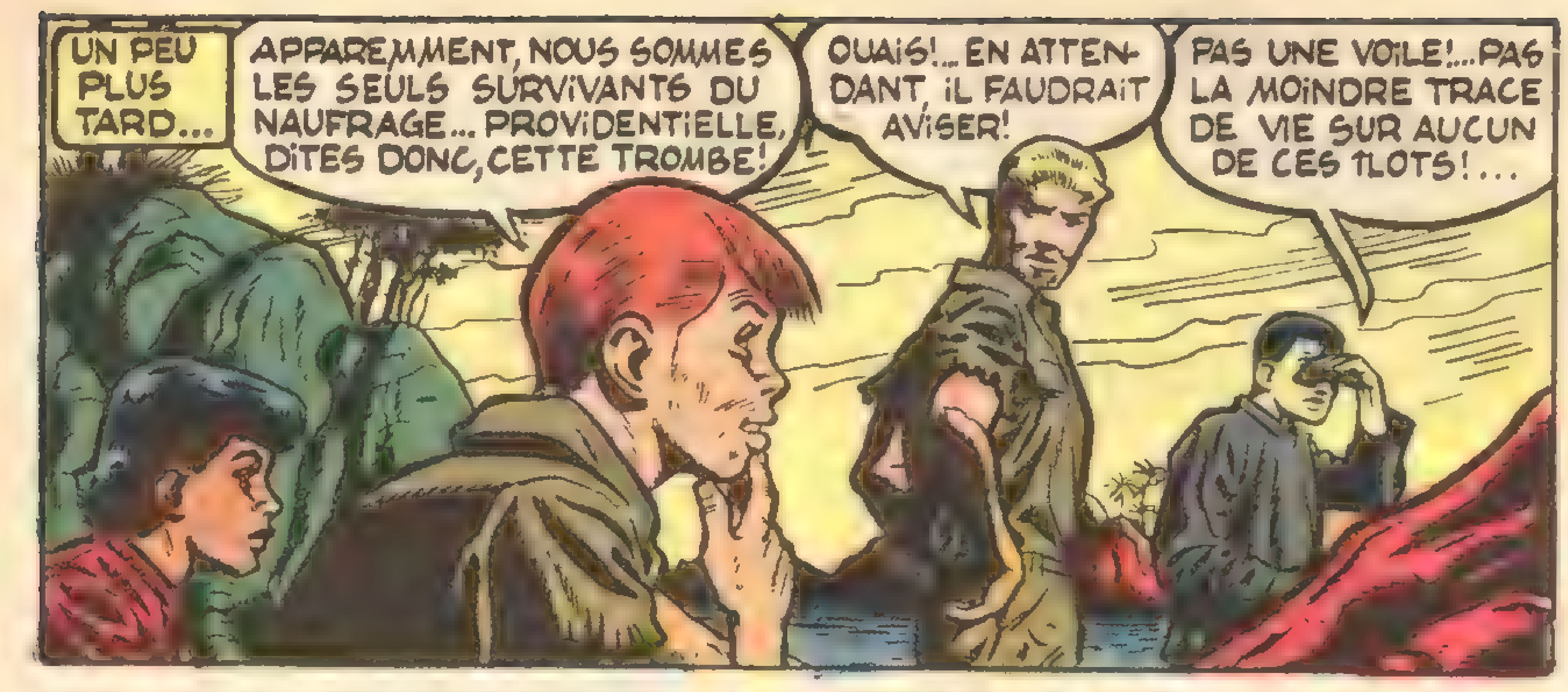

ILS NE BOUGENT PAS ! GOSH !...POURVU QU'ILS NE SOIENT PAS...MORTS !...
J.274.A


DIEU SOIT LOUÉ !...IL VIT !...OUF ! J'AI EU PEUR ! HÉ ! COMMANDANT !...DEBOUT !...AH !...IL OUVRE LES YEUX !...


PFUUH ! QUEL BOUILLON !... HEUREUX DE TE VOIR ENTIER ! ET LES AUTRES ?
SAIS PAS !... ON VA S'EN OCCUPER !


AAH !...GLLB !... ARRÊTE ! TU ES FOU !...J'AI DÉJÀ AVALÉ ASSEZ D'EAU COMME ÇA !
HÉ ! COMMANDANT !... UNE FIÈRE IDÉE QU'ON A EUE DE S'ACCROCHER LES UNS AUX AUTRES AU MOMENT DU CHOC !...
BON DIEU !.. SUSAN NE BOUGE PAS !...ÇA FAIT DIX MINUTES QUE JE PRATIQUE LA RESPIRATION ARTIFICIELLE !


ELLE A BOUGÉ !... VICTOIRE !...ELLE VIT !... ELLE EST SAUVÉE !...
J.274.B


UN PEU PLUS TARD...
APPAREMMENT, NOUS SOMMES LES SEULS SURVIVANTS DU NAUFRAGE... PROVIDENTIELLE, DITES DONC, CETTE TROMBE!
OUAIS!... EN ATTENDANT, IL FAUDRAIT AVISER!
PAS UNE VOILE!... PAS LA MOINDRE TRACE DE VIE SUR AUCUN DE CES ILOTS!...

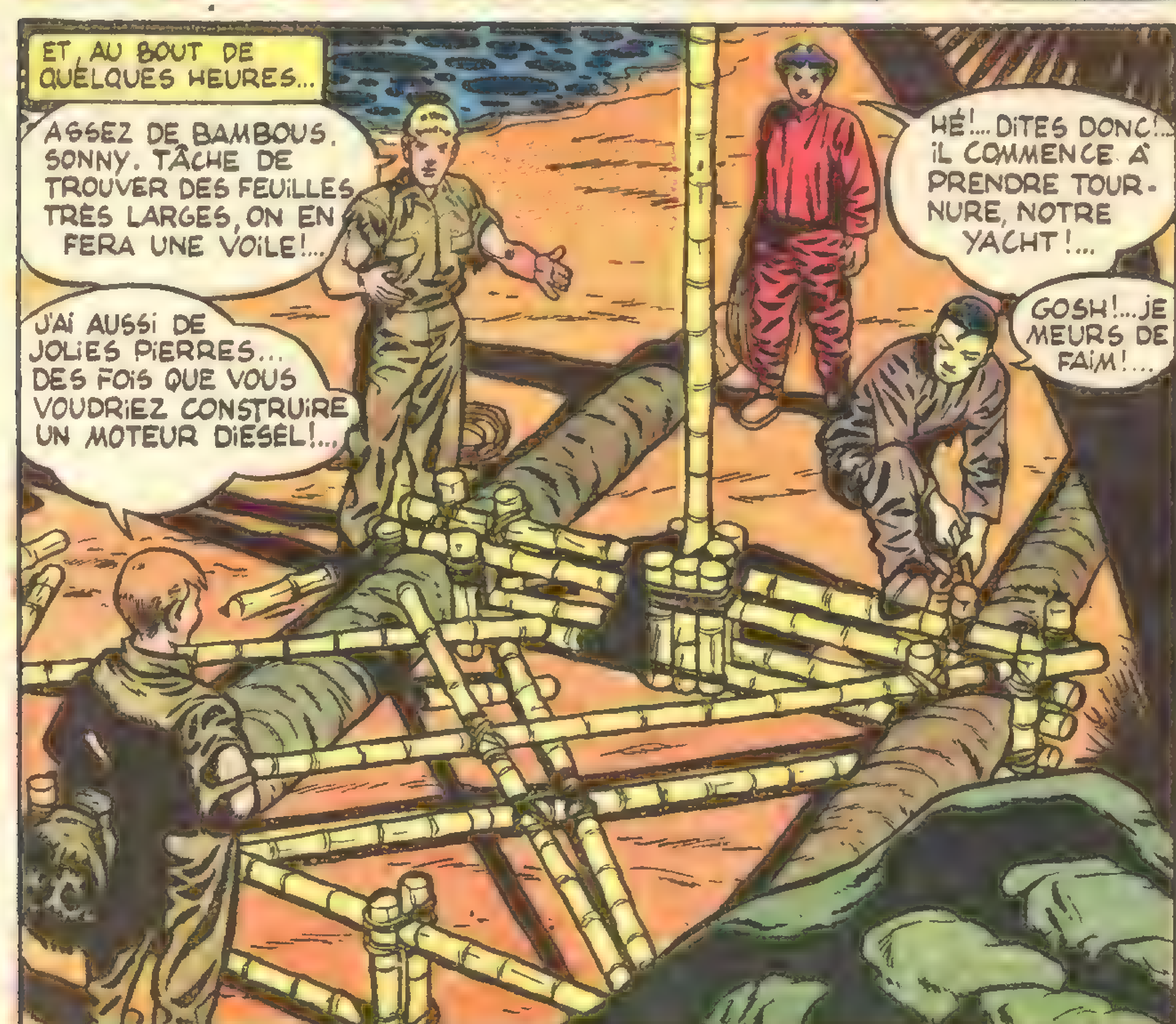

NOTRE SITUATION EST CRITIQUE! PLUS D'ARMES NI DE VIVRES!
ET... ET LES PLANS?...
BON SANG!... C'EST VRAI!... QUE SONT-ILS DEVENUS?

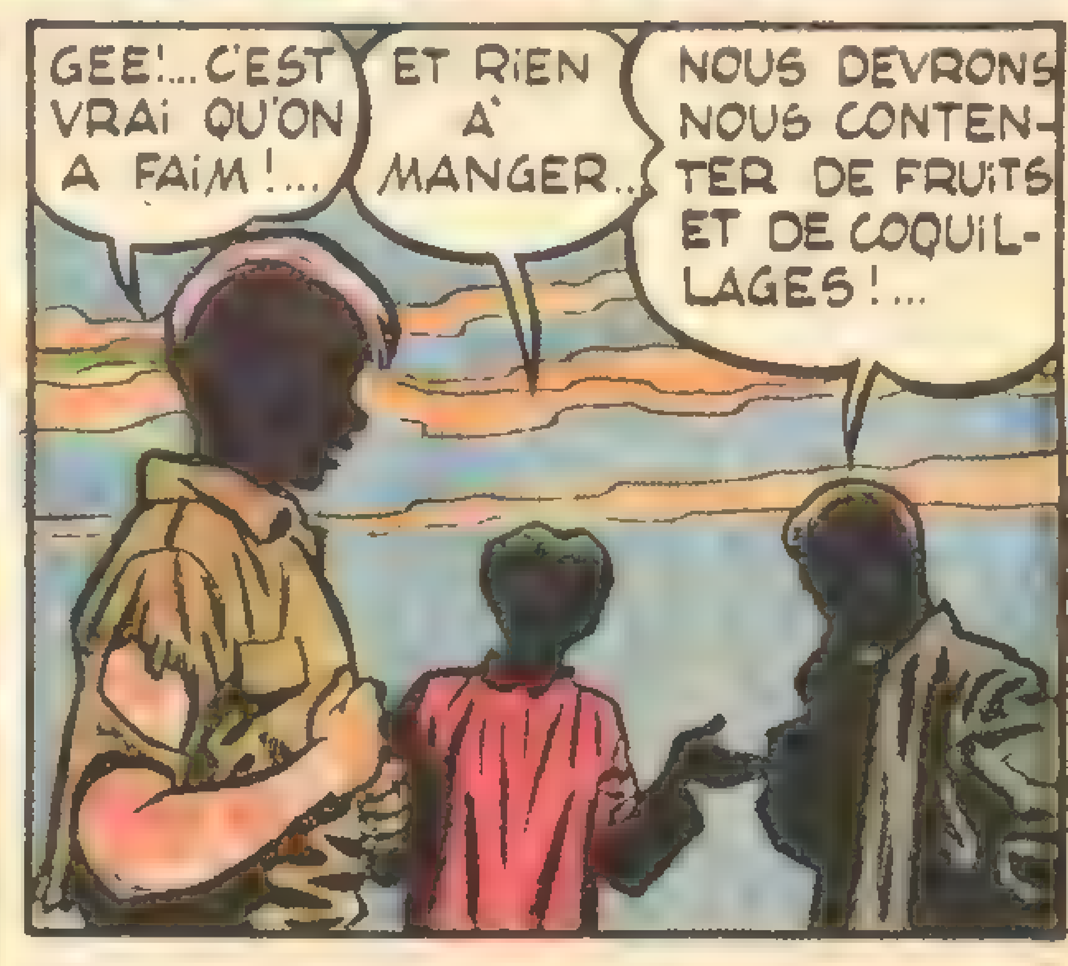

ILS SONT INTACTS!... HEUREUSEMENT!... ILS NE CRAIGNAIENT NI L'EAU NI LE FEU!...
LE TOUT, MAINTENANT, EST DE LES RAMENER À SOU-CHOW!...

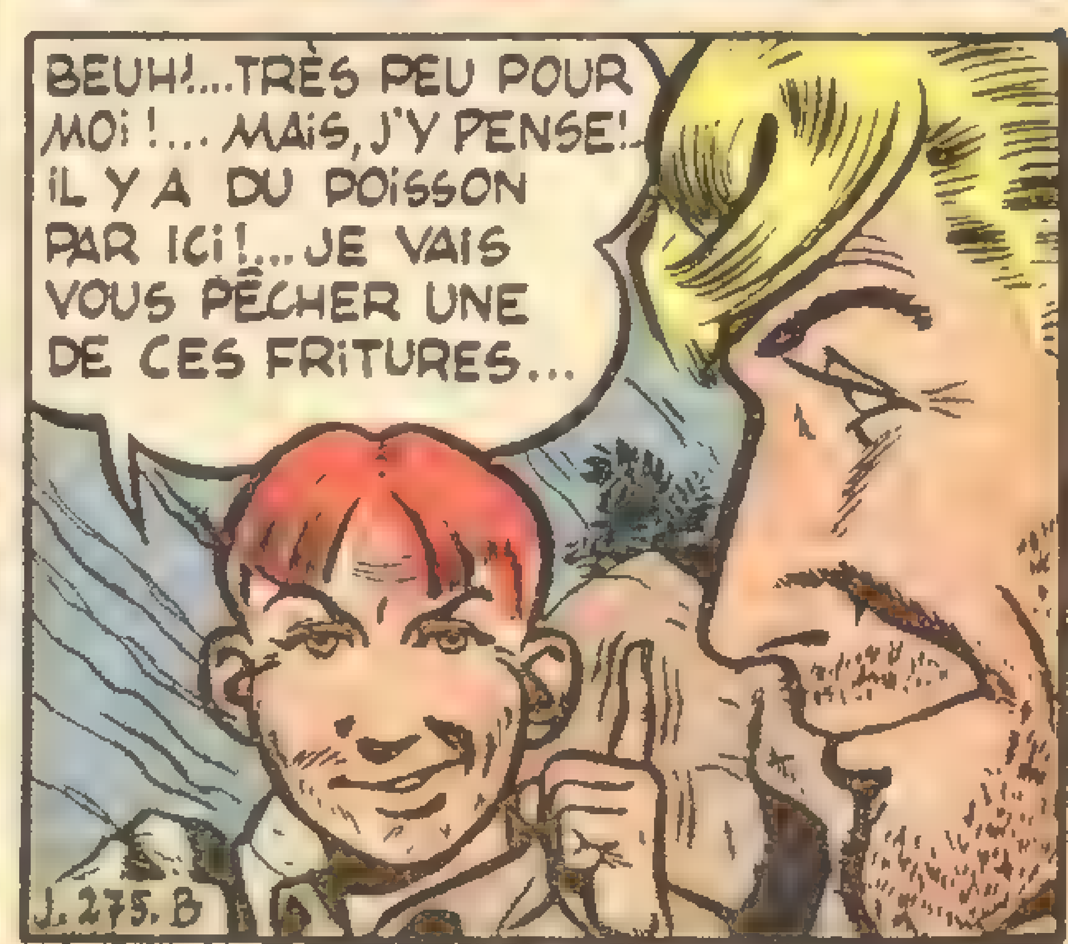

NOUS DEVONS ÊTRE À PROXIMITÉ DE L'ILOT OÙ LE SOUS-MARIN NOUS ATTENDRA DEMAIN. IL FAUT ABSOLUMENT QUE NOUS SOYONS AU RENDEZ-VOUS!(1)
COMMENT VOIR QUELQUE CHOSE SUR CETTE CARTE, L'EAU L'A RÉDUITE EN BOUILLIE!...
SI!... VOILÀ KAO-KIANG ET NOUS SOMMES QUELQUE PART DE CE CÔTÉ, TOUT PRÈS!...
OUAIS! MAIS IL Y A PLUSIEURS BRAS DE MER À TRAVERSER!...
(1). VOIR: "DANS LES GRIFFES DU DRAGON NOIR".


CONSTRUISONS UN RADEAU!... NOUS IRONS D'ILE EN ILE JUSQU'À KAO-KIANG!
CONSTRUIRE UN RADEAU?... AVEC QUOI?... AVEC QUELS OUTILS?...


UN RADEAU!... POURQUOI PAS UN DIRIGEABLE OU UN TRANSATLANTIQUE?
ELLE A RAISON!... LE CYCLONE A DÉRACINÉ PLUS D'ARBRES QU'IL N'EN FAUT ET LES LIANES REMPLACERONT LES CORDES!...
AVEC CETTE MER D'HUILE, UN ENGIN, MÊME RUDIMENTAIRE, SUFFIRA!...
J.275.


ET, AU BOUT DE QUELQUES HEURES...
ASSEZ DE BAMBOUS, SONNY. TÂCHE DE TROUVER DES FEUILLES TRÈS LARGES, ON EN FERA UNE VOILE!...
HÉ!... DITES DONC!... IL COMMENCE À PRENDRE TOURNURE, NOTRE YACHT!...
J'AI AUSSI DE JOLIES PIERRES... DES FOIS QUE VOUS VOUDRIEZ CONSTRUIRE UN MOTEUR DIESEL!...
GOSH!... JE MEURS DE FAIM!...


GEE!... C'EST VRAI QU'ON A FAIM!...
ET RIEN À MANGER...
NOUS DEVRONS NOUS CONTENTER DE FRUITS ET DE COQUILLAGES!...


BEUH!... TRÈS PEU POUR MOI!... MAIS, J'Y PENSE!... IL Y A DU POISSON PAR ICI!... JE VAIS VOUS PÊCHER UNE DE CES FRITURES...
J.275.B



Des amis commettent souvent la même petite erreur : ils écrivent sur la même feuille à différents rédacteurs, ce qui provoque fatalement un certain retard. C'est ainsi que je reçois aujourd'hui un envoi de Jean-Claude, qui me soumettait une de ses poésies, avec la solution d'un concours de la semaine. Heureusement, on s'en est aperçu, et voici un extrait de ce petit chef-d'œuvre, intitulé « L'Œuf du jour :

A qui voulait l'entendre, une poule [chantait
Qu'elle venait de pondre
De pondre un œuf, bien sûr, ovoïde [et parfait.
Au lieu de se morfondre
Sur le sort qu'à son œuf le destin [réservait,
L'orgueilleuse poulette
Caquetait à tue-tête.

Elle se vante donc au point que le chien de garde, agacé, l'invite à se taire, dans son intérêt, ajoutant que pour que de l'œuf sorte un beau coq

... il eût fallu
Te taire et prendre garde.
Maintenant, ma pauvrette,
Ton bel œuf finira
Pour sûr en omelette,
A la coque ou sur le plat.

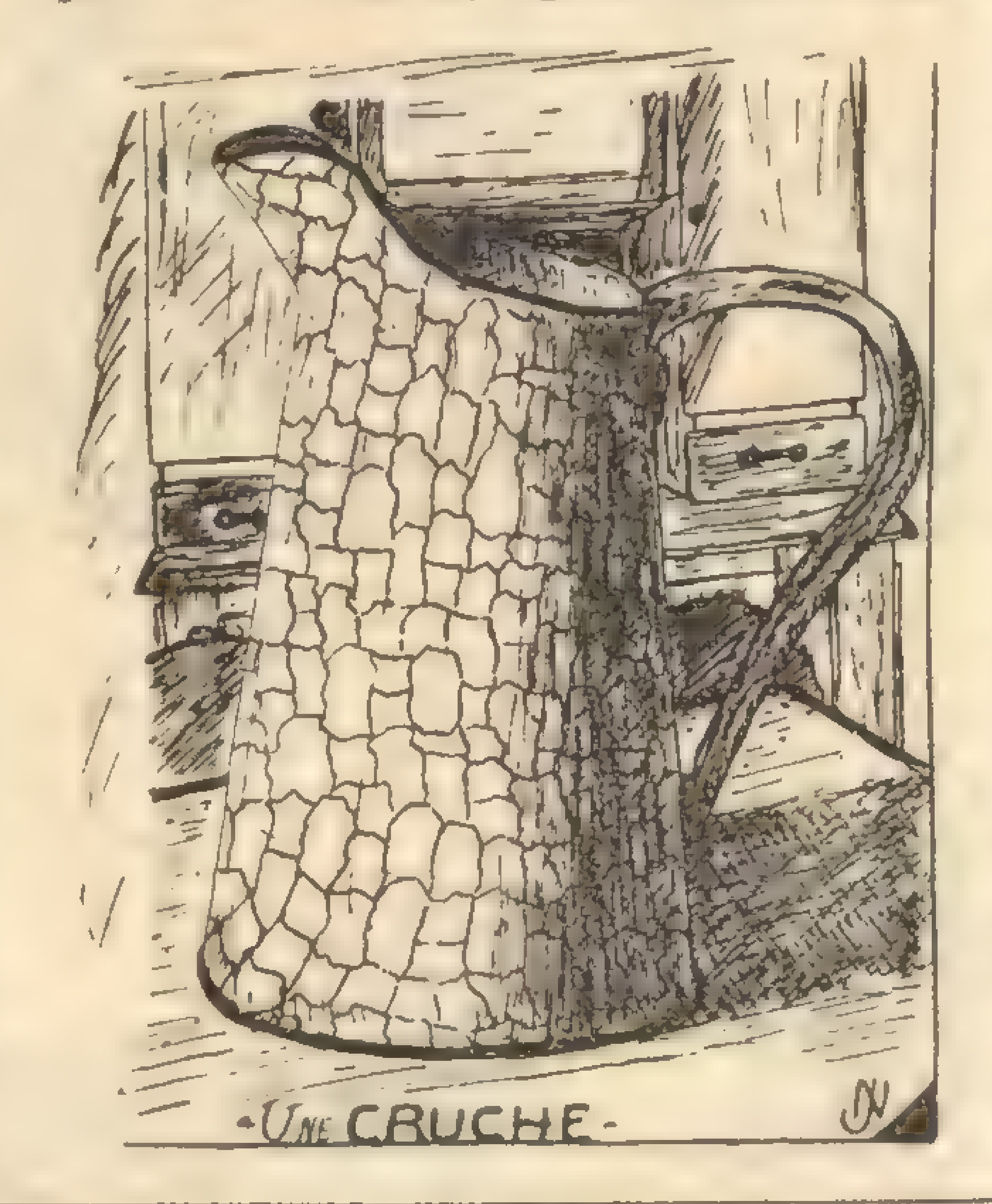
Une fois de plus, je me suis demandé si l'auteur est bien celui qui m'envoie la fable. Dans ce cas, je le félicite ; il ne tardera pas à faire de brillants débuts d'humoriste.

Tous mes compliments aussi aux lecteurs qui, ayant participé aux concours des mots croisés par le Fureteur, ont composé, en prose ou en vers, de courtes histoires très spirituelles en utilisant les mots des définitions.

Je regrette seulement de ne pouvoir les citer ; ils sont si nombreux, et je m'en réjouis.

⁂

Jacques Noizet, d'Ecouviez, me présente une série d'excellents croquis. J'ai retenu, après hésitation,





la « Cruche », à cause du parti tiré d'un simple objet, grâce surtout à l'habileté de la mise en page. Jacques a su également proportionner la valeur à donner à l'objet principal par rapport à l'arrière-plan.

De Nick Coorter, un beau profil « Ma Cousine » et la « Dame aux Fleurs ».

Je préfère cependant « Mon amie Sue dans le vent », d'abord parce que le sujet était plus difficile à traiter, ensuite à cause de l'impression de mouvement donné par la jeune fille immobile, face au vent.

Seule, la pose des doigts, trop peu ferme pour traduire l'effort, est à critiquer.

Mais je n'attends pas des chefs-d'œuvre, et je serai heureux de recevoir beaucoup de croquis moins parfaits, à condition qu'ils soient aussi spontanés.

LE PLUMITIF.

Le Grand Meneur vous parle.

L'Histoire du Congo par les Timbres

Nous avons fait un voyage au Maroc et en Algérie, la semaine dernière.

Cette fois-ci, c'est un voyage à travers l'histoire que je vais faire avec vous, en examinant l'album de timbres d'Yves.

Depuis qu'il a vu mon enthousiasme, mon ami Yves s'est donné beaucoup de mal pour me faire plaisir. Ainsi, à présent, entre les timbres, il y a de petites bandelettes de papier collées, sur lesquelles il a tapé à la machine quelques phrases expliquant les timbres.

Entrons donc au Congo belge et lisons la première indication : **« Pendant longtemps, les Noirs vivaient en sauvages dans la forêt équatoriale, adorant les idoles qu'ils taillaient dans le bois. »**

Deux pages entières de timbres montrant des idoles nègres, les statuettes et les masques des sorciers noirs.

La page suivante nous montre différentes coiffures de négresses et de Noirs. Nous voyons aussi dans l'Uélé des scènes de villages noirs, des Azandés jouant du tam-tam, des Pygmées construisant un pont de lianes. La page suivante nous révèle les cocotiers et les dattiers. Tandis que plus loin nous voyons des tigres, des okapis et des éléphants. Nous avons donc une idée un peu plus concrète du Congo. Retournons maintenant à l'histoire.

« Léopold II, aidé par Lambermont et Banning, voulait absolument donner une colonie à la Belgique (et voici des timbres à l'effigie de Lambermont et Léopold II). **C'est pourquoi ils suivirent avec attention les explorations de Livingstone et de Stanley. Stanley rencontra finalement le Roi et accepta de diriger une exploration pour lui. »**

Ici aussi, la collection des timbres montrant Stanley, puis Léopoldville tout au commencement de la colonisation marque bien l'époque des premiers conquérants.

« Mais des Arabes venaient attaquer les Noirs et les emmenaient travailler en esclavage. »

Un célèbre timbre d'un franc vingt-cinq montre dans une scène les Arabes fouettant les Noirs et emmenant leurs troupeaux en captivité.

« Les officiers belges ont armé les Noirs et ont formé avec eux une armée contre les esclavagistes. »

Ici, la magnifique série de l'armée congolaise illustre magnifiquement cette première action des coloniaux belges.

Mais il ne suffit pas d'apporter la paix au Noirs, il faut encore organiser le pays.

« En 1898, on construit un chemin de fer entre le port de Matadi et Léopoldville pour amener facilement les marchandises jusqu'au fleuve, au-delà des chutes et des rapides, afin que les bateaux puissent les emporter vers l'intérieur du Congo. »

Le timbre commémoratif de 1848 montrant la première ligne de chemin de fer et la carte géographique qui la complète est une illustration magnifique. Continuons la question des communications, et nous voyons :

« En 1925, Thieffry réunit la Belgique au Congo par avion. »

Mais je m'arrête ici. Les amis qui ont des timbres du Congo belge peuvent ainsi continuer, élargir leurs connaissances et, à l'aide d'une histoire du Congo, faire de leur album de timbres un livre palpitant plein d'images.

LE FURETEUR VOUS DIRA



Cas de conscience.

S'il est bien vrai qu'un journal a les lecteurs qu'il mérite, « SPIROU » a le droit d'être fier. Quelles réponses généreuses à la question du cas de conscience !

Vous vous souvenez : il s'agissait d'un aide-pharmacien, père de famille, qui constate, six mois après l'incident, qu'il s'est trompé en préparant une ordonnance. Sa « victime » n'en est pas morte ; un domestique, soupçonné de tentative d'empoisonnement et congédié, a été peu après mis en prison pour vol. Que doit faire l'aide-pharmacien ?

Dans l'ensemble, les participants ont conclu que son devoir est de se taire. A l'appui de leur thèse ils disent : sa conclusion tardive ne fera de bien à personne, et il risquera de perdre sa place, ce qui sera un malheur pour ses enfants.

Plusieurs ajoutent : il faudrait voir si le domestique s'est mis à voler à la suite de son renvoi ; dans ce cas, l'aide-pharmacien doit s'intéresser à lui, tâcher de lui trouver un emploi à sa sortie de prison, et en attendant lui envoyer des colis pour le consoler et le ramener à de bons sentiments.

Félicitons aussi ceux qui ont pensé à l'avenir : Cousin de Fantasio, cet aide-pharmacien est peut-être sujet aux distractions. S'il en est ainsi, il ne doit pas attendre pour changer de métier. Si, au contraire, il a fait cette erreur en passant, la leçon lui servira.

D'autres enfin estiment que l'assistant fera bien d'avouer son erreur au client, en confidence. Celui-ci le complimentera de sa franchise, reprendra son domestique ; heureux d'avoir réparé une injustice involontaire, il ne refusera pas au cousin de Fantasio l'argent pour s'installer.

Cette dernière conclusion part aussi d'un excellent sentiment, mais ce serait aller un peu loin que de tirer profit d'une faute.

Personne ne pense donc que l'aide-pharmacien doit en conscience se dénoncer à la justice. Je me rallierai à l'avis unanime, tout en faisant observer que le cas est relativement simple ; les conséquences de l'erreur sont oubliées ; il subsiste seulement un doute en ce qui concerne le domestique, mais son incarcération n'a en tout cas pour cause directe le soupçon qui a plané sur lui, et le cousin de Fantasio ne pourrait prendre sa place en prison.



Le Concours de la Semaine.

Aujourd'hui, je vous inviterai à venir, une fois de plus, au secours de notre cher étourdi lui-même. Il s'agit de lui indiquer les cinq manquements aux usages qu'il a commis par ignorance. Donnons-lui la parole :

« J'avais reçu par écrit une invitation à un grand dîner. Comme j'étais libre ce jour-là, je n'ai pas répondu : qui ne dit mot consent. Pour montrer mon empressement, je suis arrivé avec une grosse demi-heure d'avance. Au moment de passer à table, la maîtresse de maison parlant avec un invité, j'ai annoncé pour elle : " La soupe est servie ". Sachant qu'il n'est pas poli de prendre du sel de la pointe de couteau ou du dos de la fourchette, j'ai discrètement puisé avec deux doigts dans la salière. Une fois le dessert terminé, j'ai posé ma serviette sans la plier près de mon assiette ; vous serez sans doute étonné d'apprendre que le maître de la maison m'a prié tout haut de la plier. Comprenant la leçon, j'ai obéi, puis je me suis retiré aussitôt, pensant qu'il serait de mauvais ton d'imposer ma présence plus longtemps. »

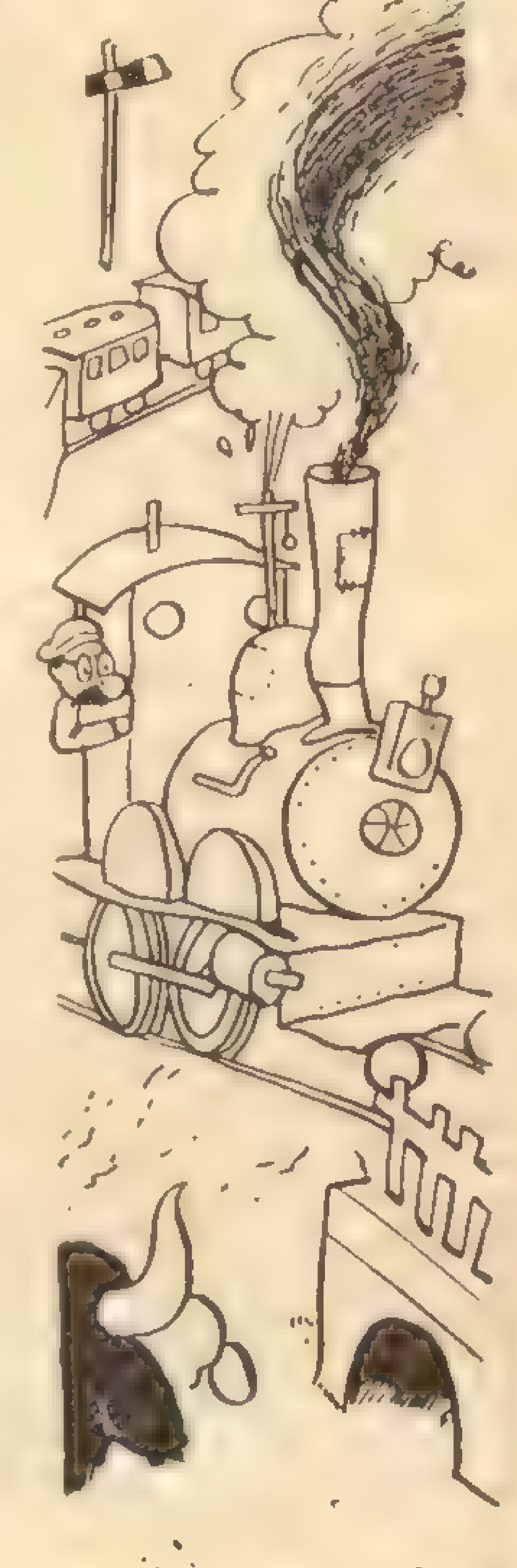
J'ai bien dit cinq manquements.

Vous êtes donc avertis : il est, dans le récit du convive, un point parfaitement naturel. A vous de le discerner.



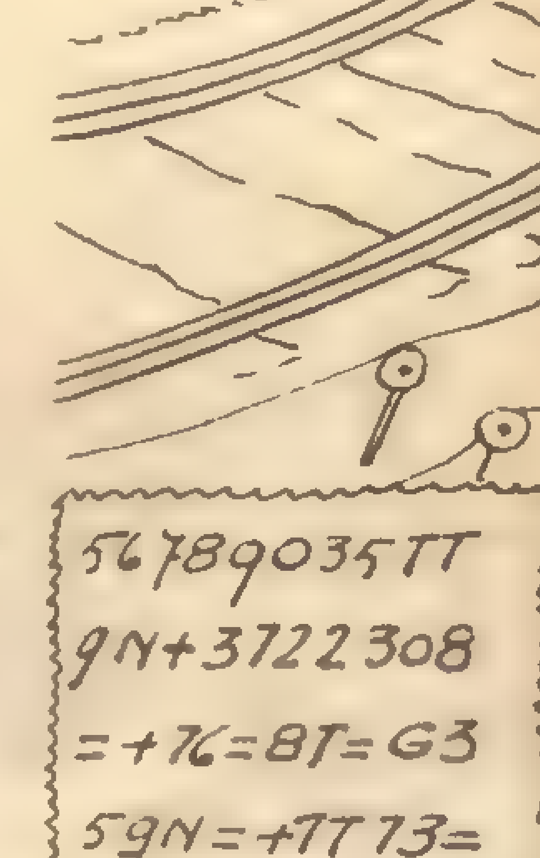
Soupapes de sûreté et sifflets d'alarme.

Ah ! ce Fantasio ! Qui inventera un dispositif qui l'avertira de ses bévues ? Il lui faudrait bien un de ces sifflets d'alarme dont tu ne t'expliques pas le fonctionnement, **Ourson Danseur.** Rappelons d'abord que Papin a cherché dans sa marmite sous pression un engin de cuisine destiné à la cuisson plus économique des viandes. Mais, même sans prévoir l'usage industriel de son invention, il a saisi le danger d'explosion, et il a imaginé la soupape de sûreté, par où la vapeur fuse dès qu'elle dépasse la pression prévue, le réglage étant une simple question de poids. En 1717, la marmite de Papin était définitivement abandonnée par les cuisiniers, parce que le bouillon ainsi préparé n'était pas meilleur, mais l'inventeur fit adapter son dispositif sur les premières machines à vapeur, pour la sécurité des ouvriers.



Le même principe est encore exploité pour le fonctionnement des sifflets des locomotives, à cette différence près que c'est la main du mécanicien qui admet la vapeur dans le conduit.

Ceci dit, voyons les sifflets d'alarme adaptés aux chaudières et qui préviennent d'une baisse anormale du niveau d'eau.

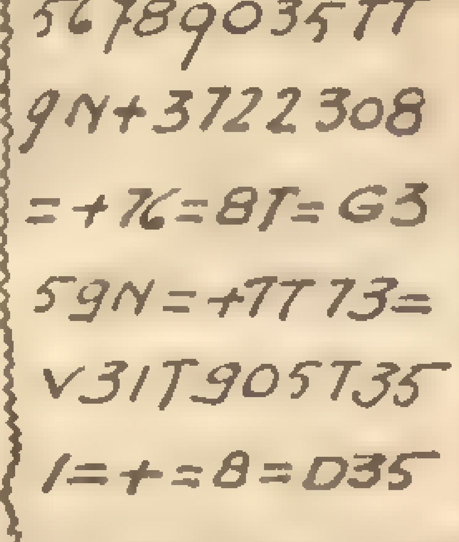


Nous avons une tringle coudée, mobile autour d'un axe et portant à une extrémité une boule flottante, à l'autre un contrepoids.

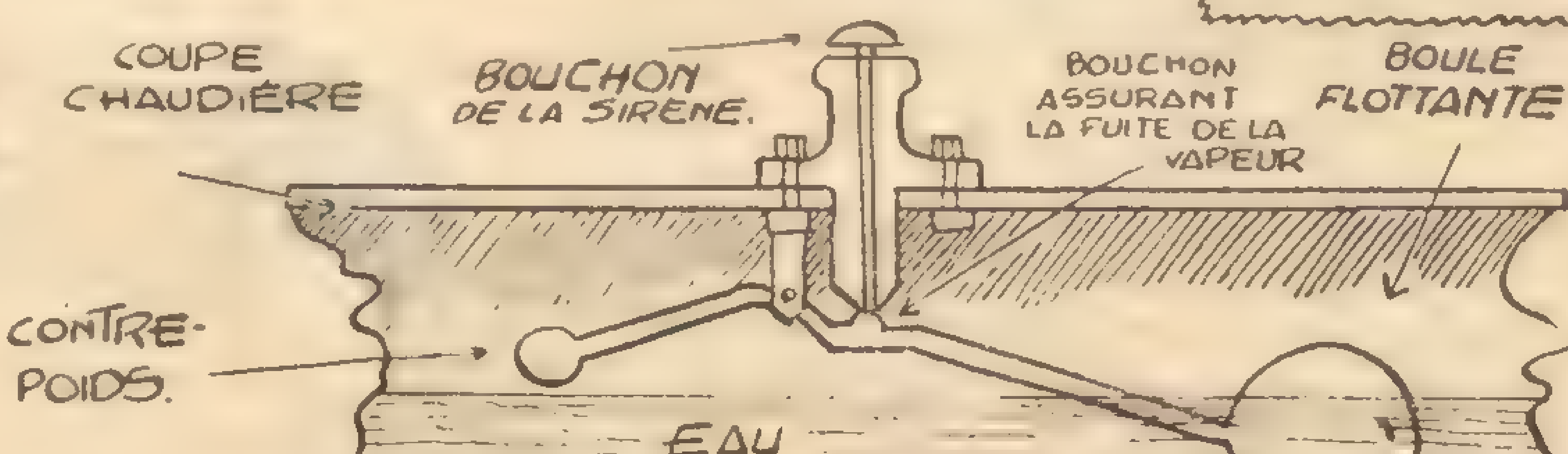
Tant qu'il y a assez d'eau dans la chaudière, la longue branche de la tringle maintient un bouchon dans un étroit canal communiquant avec un timbre. Si le niveau baisse trop, la boule descend avec l'eau, entraînant le bouchon. La vapeur passe alors dans le canal et frappe au passage le timbre, d'où sifflement. Le mécanicien alerté prend alors ses dispositions.

Il a eu chaud, le pauvre ! Je gage qu'il s'écrierait volontiers, comme nous : **Spirou ami... partout... toujours!**

LE FURETEUR.







SAUVETAGE-MINUTE

Le Thunderbold descendait vers le terrain d'aviation à une vitesse surprenante.

Jack, à côté de moi, l'examinait à la jumelle et s'écria:

— Mais il n'a même pas ouvert son train d'atterrissage !

Cependant, une sirène se mit à mugir, et là-bas, du côté des hangars, nous avons vu une grosse voiture-citerne se précipiter à toute allure sur le champ d'aviation.

Certainement, il y avait quelque chose qui n'allait pas.

L'avion à réaction rasa les toits, se baissa encore et, finalement, vint se poser sur la piste sur le ventre, raclant l'herbe et arrachant tout sur son passage à une vitesse de deux cents kilomètres à l'heure.

— Le feu !

Bien sûr ! Le feu !

Nous nous sommes mis à courir comme des fous vers l'avion. Celui-ci était enveloppé dans un effrayant brasier.

Le camion arrivait à toute vitesse. Il avait déclenché autour de lui une espèce de brouillard, il était comme enveloppé dans de la poussière d'eau.

Tout roulant, il fonça dans le brasier même.

Comme par miracle, j'ai pu voir les flammes s'abaisser.

Des hommes montèrent dans la carlingue, arrachèrent le pilote et son passager, tandis que d'autres, munis d'espèces de ridicules petits arrosoirs, projetaient non pas de puissants jets d'eau, mais un léger brouillard au-dessus du Thunderbold en feu, et les flammes cédaient rapidement sous cette attaque.

Cinq minutes plus tard, il n'y avait plus d'incendie, et, avec quelques réparations, l'avion à réaction pourrait à nouveau être utilisé.

J'avais ainsi assisté à une nouvelle technique prouvant le progrès de la science contre le feu.

Un peu plus tard, j'ai rencontré l'un des expérimentateurs de la formule, et je lui ai demandé ce qu'il en pensait :

— Voyez-vous, le jet d'eau compact et violent, comme nous le connaissons dans les lances d'incendie, fait un trou dans le brasier et disperse la matière enflammée parfois très loin.

» Il écrase, mais cet écrasement forme des étincelles. Tandis que, au contraire, l'eau pulvérisée (car il s'agit en fait d'eau pulvérisée et de rien d'autre) tombe en pluie douce sur une très large surface et étouffe les flammes en abaissant rapidement la température du brasier.

Enfin, il y a un gros avantage encore, c'est que le tuyau pulvérisateur n'a que 25 mm. de diamètre, tandis que le tuyau de la lance d'incendie a 65 mm. L'un est autrement plus facile à manier que l'autre.

Mon interlocuteur m'a cité un dernier cas :

— Lorsqu'on faisait les premiers essais de l'eau pulvérisée, à New-York, le feu a pris dans un transport de munitions.

Tout allait sauter et, très probablement, communiquer l'incendie à d'autres transports en rade.

Bref, le ravage allait être effrayant.

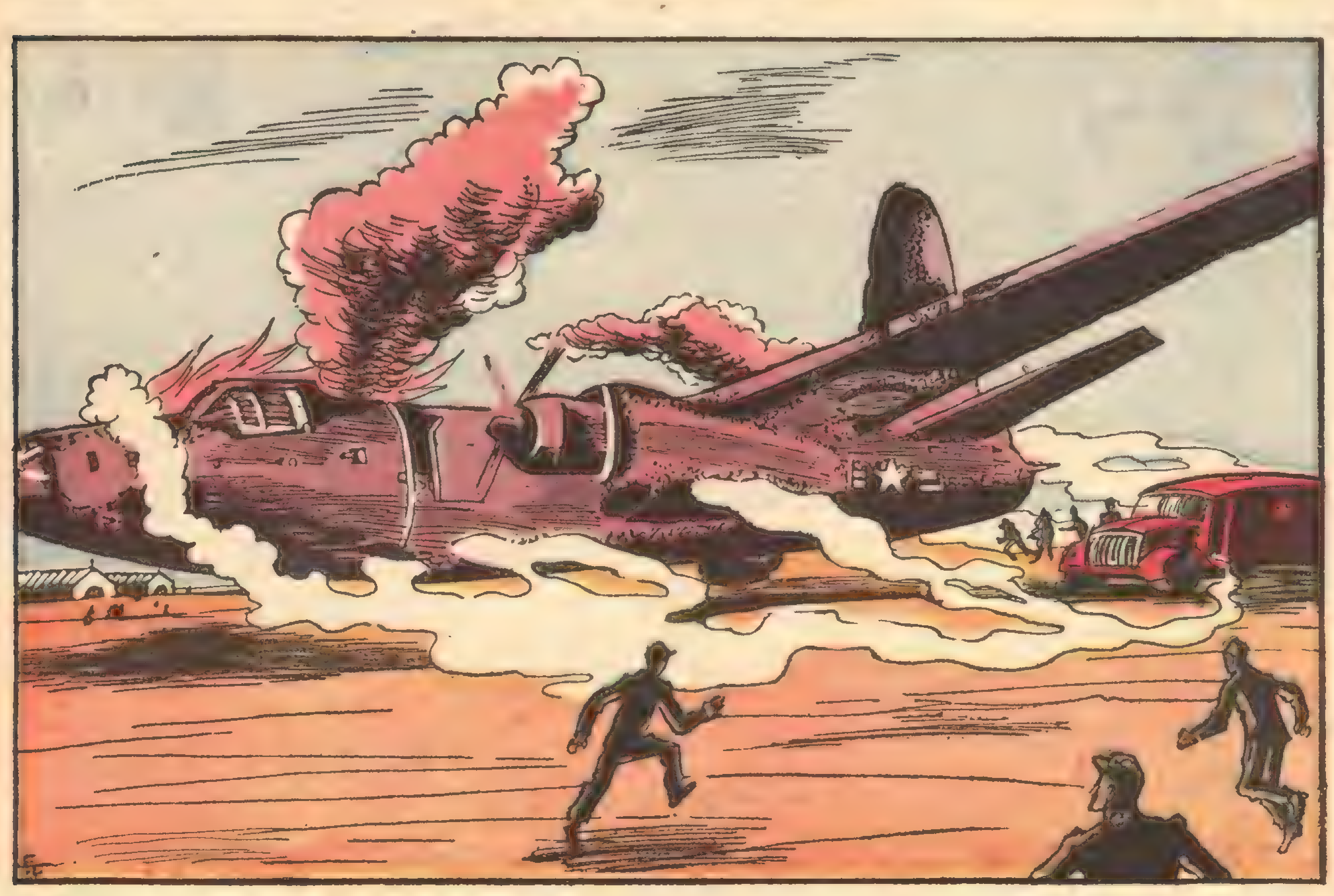
Or, deux hommes de l'équipe d'essai n'étaient pas loin de là et fracturèrent la porte de notre local. Munis de pulvérisateurs, ils se précipitèrent sur le cargo.

Les pompiers leur crièrent de s'enfuir, mais en vain.

On assista à ce miracle, que deux hommes, en cinq minutes, arrivèrent à bout de l'incendie.

L'héroïsme, allié à une nouvelle technique, venait de sauver des centaines, voire des milliers de vies humaines.

S. P.

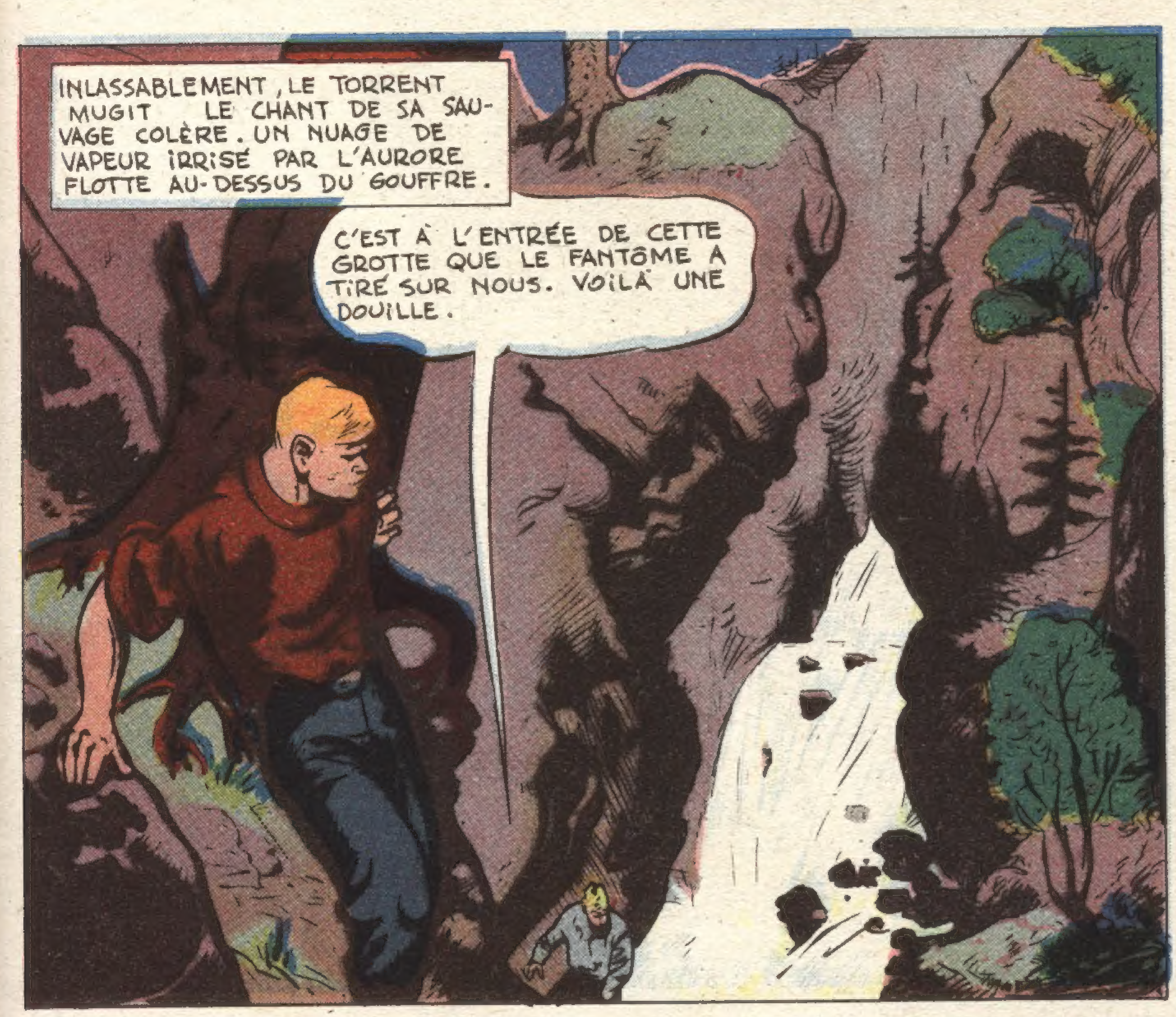




Eric et Larsen poursuivent, sans le reconnaître, Marano, qui tire sur eux...

La CAVERNE est VIDE



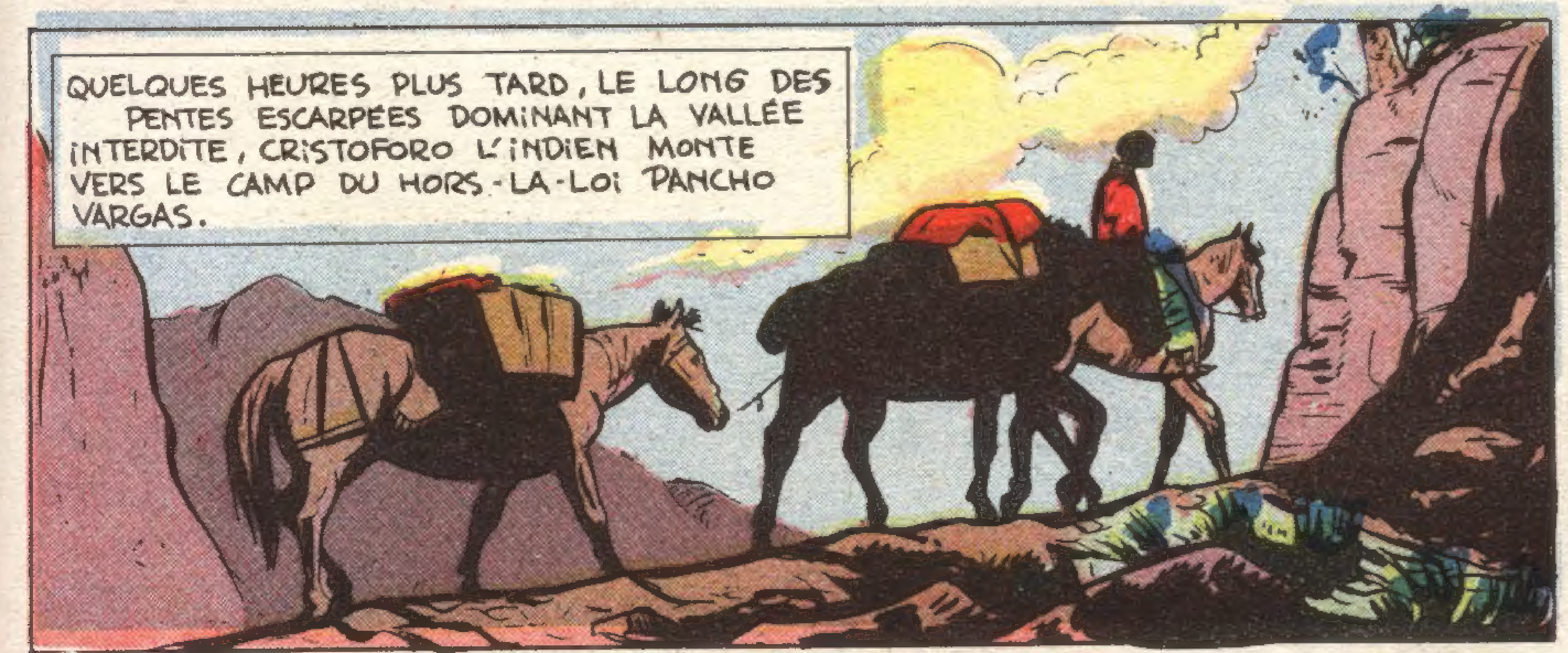


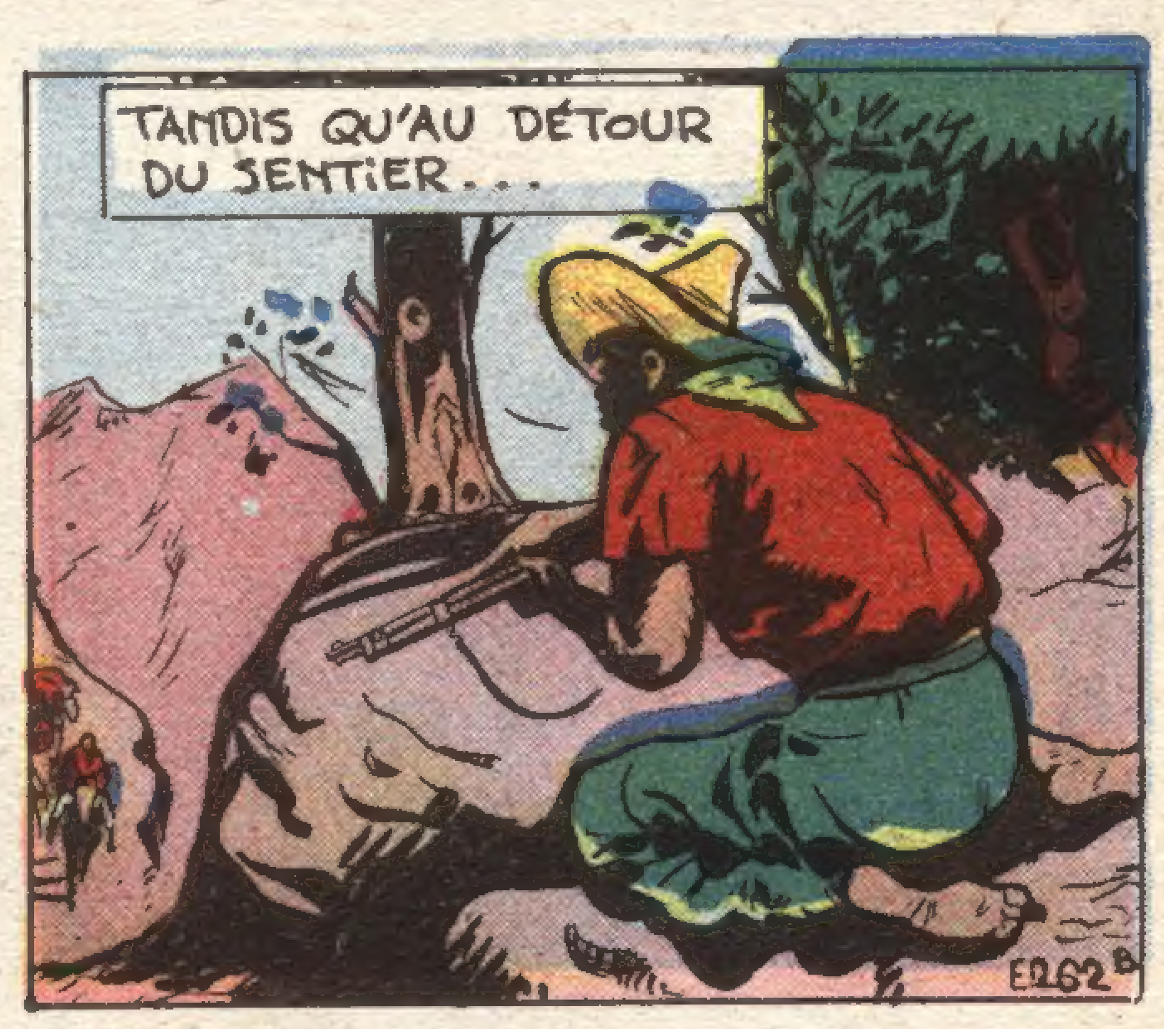


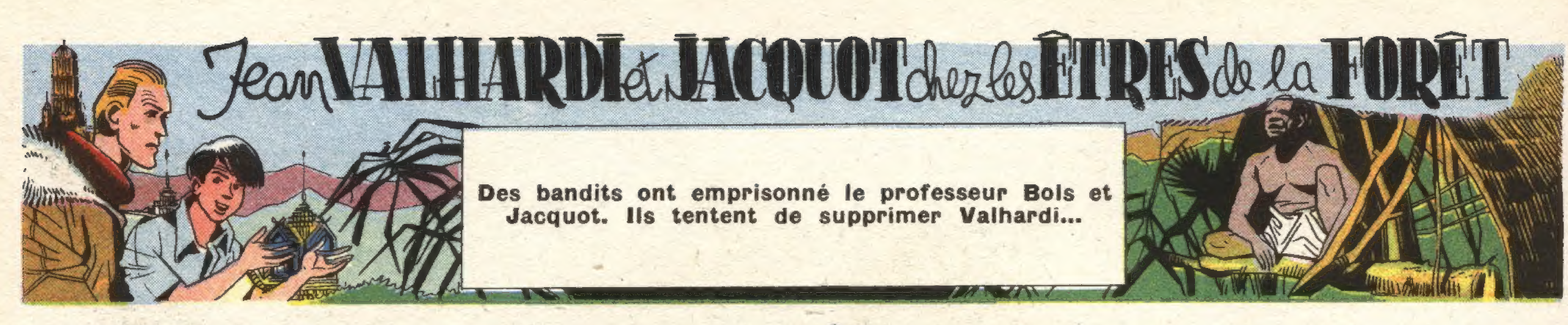




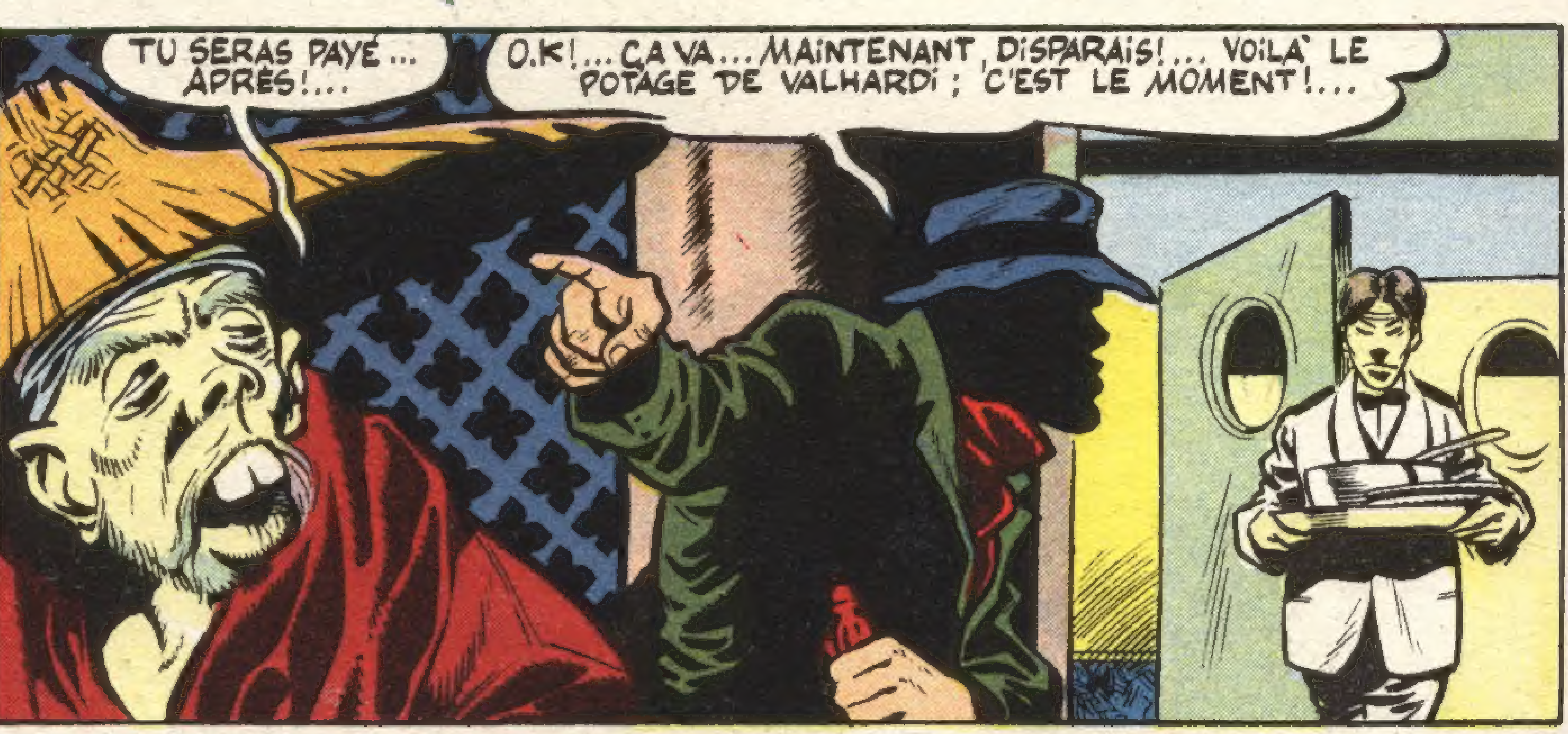







Jean VALHARDI et JACQUOT chez les ÊTRES de la FORÊT
Des bandits ont emprisonné le professeur Bols et Jacquot. Ils tentent de supprimer Valhardi...

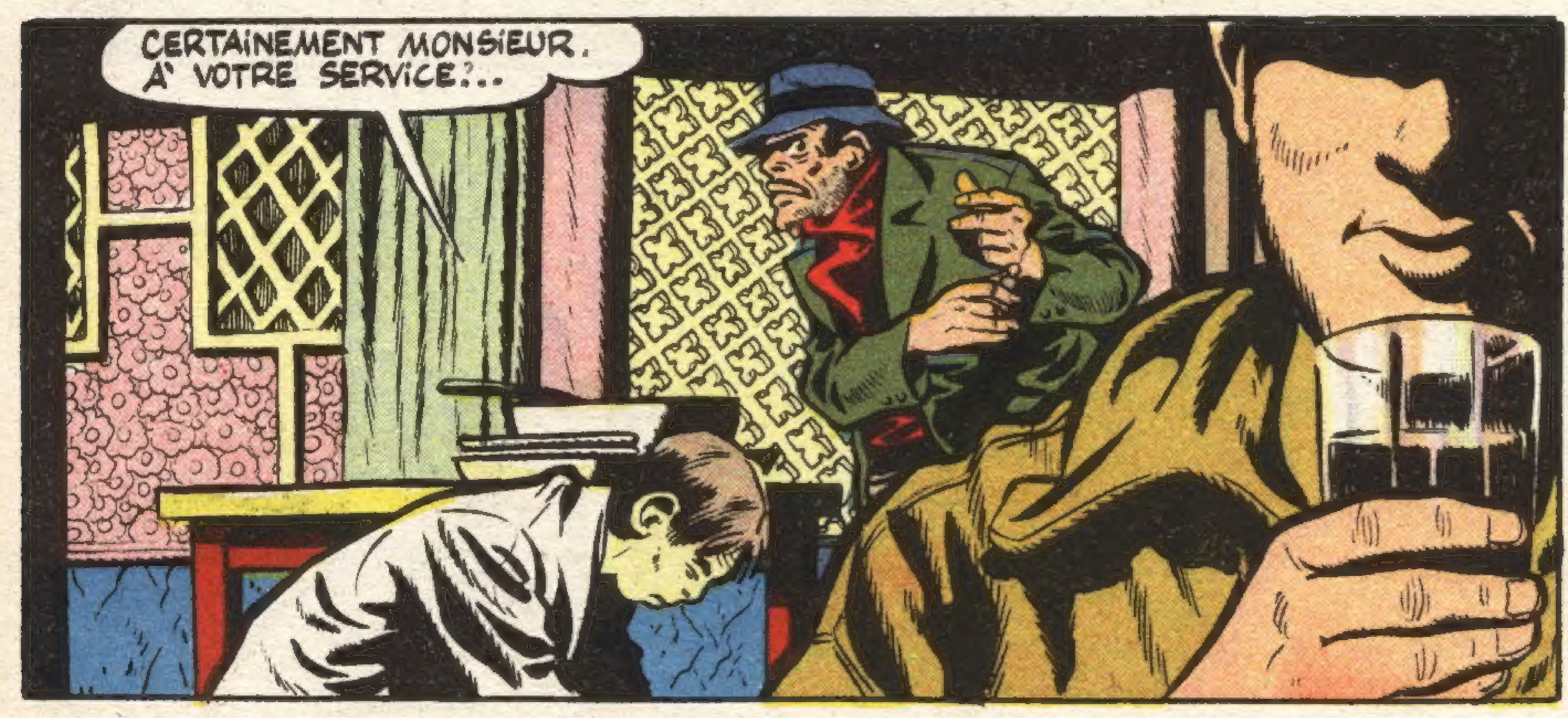

TIENS!... VOILÀ LA MARCHANDISE!.. C'EST FOUDROYANT!... ASSURE-TOI DE SA MORT ET VIENS NOUS EN RENDRE COMPTE OÙ TU SAIS...
ET... MES HONORAIRES,?!...

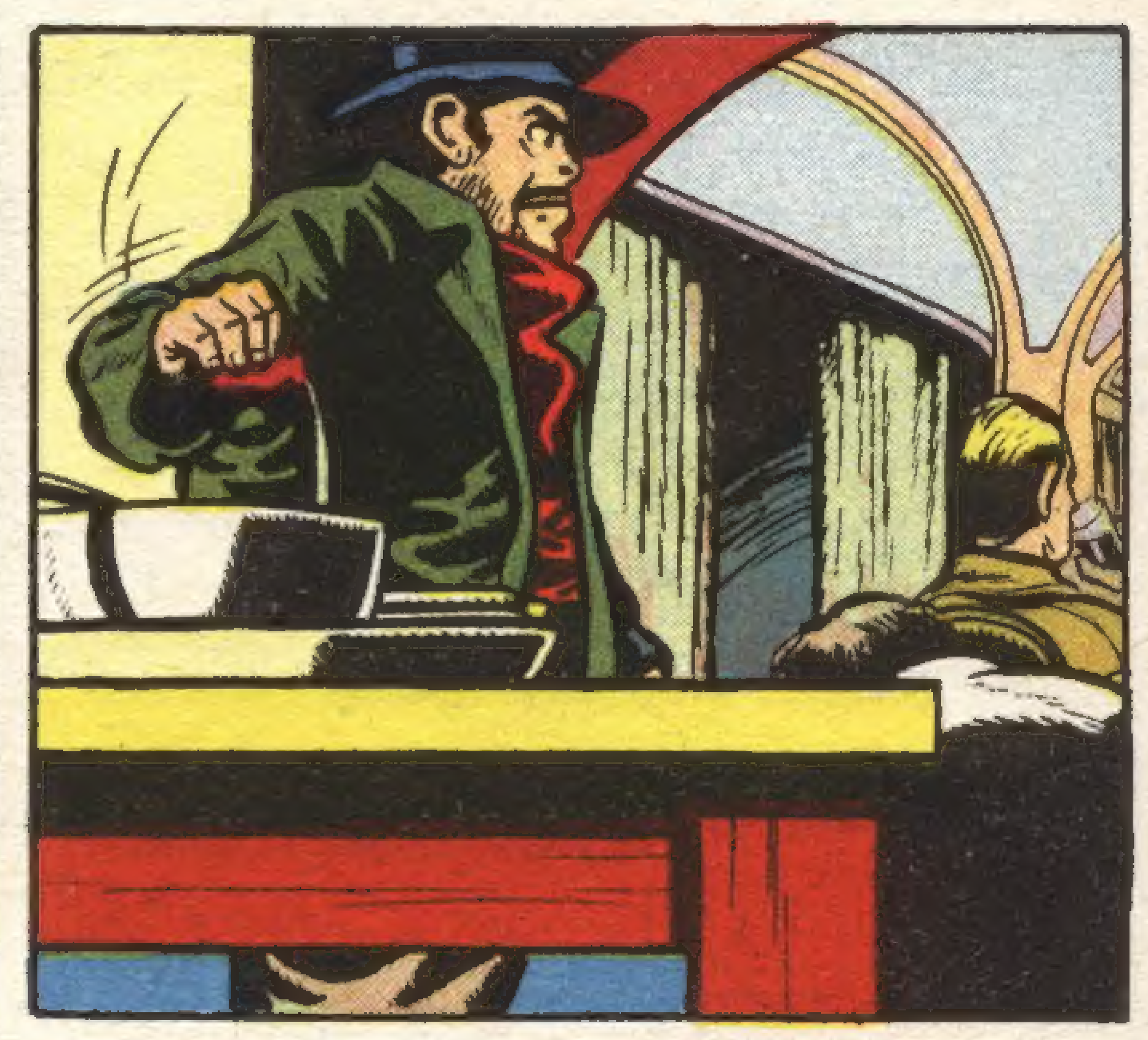

TU SERAS PAYÉ... APRÈS!...
O.K!... ÇA VA... MAINTENANT DISPARAIS!... VOILÀ LE POTAGE DE VALHARDI ; C'EST LE MOMENT!...




HEP!...BOY!...
?


BOY, VOULEZ-VOUS RAMASSER MON PORTEFEUILLE...IL EST TOMBÉ ET JE NE PUIS ME BAISSER!...


CERTAINEMENT MONSIEUR. À VOTRE SERVICE?..

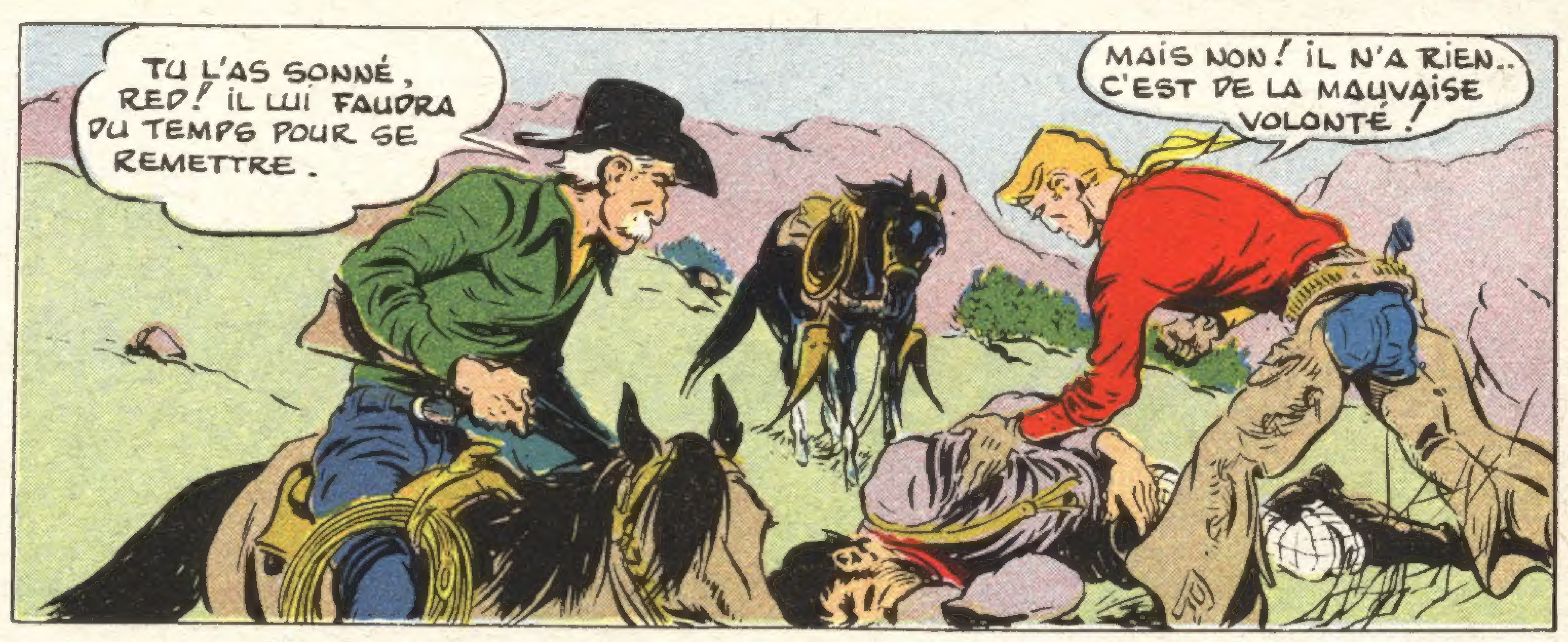



VOICI MONSIEUR!...
QUOI?!...AH! MERCI, BOY..


VOTRE POTAGE, MONSIEUR VALHARDI!...
MERCI, MON VIEUX!... MMM... IL A L'AIR EXCELLENT!...
À TA SANTÉ, PETIT!...
V. 48

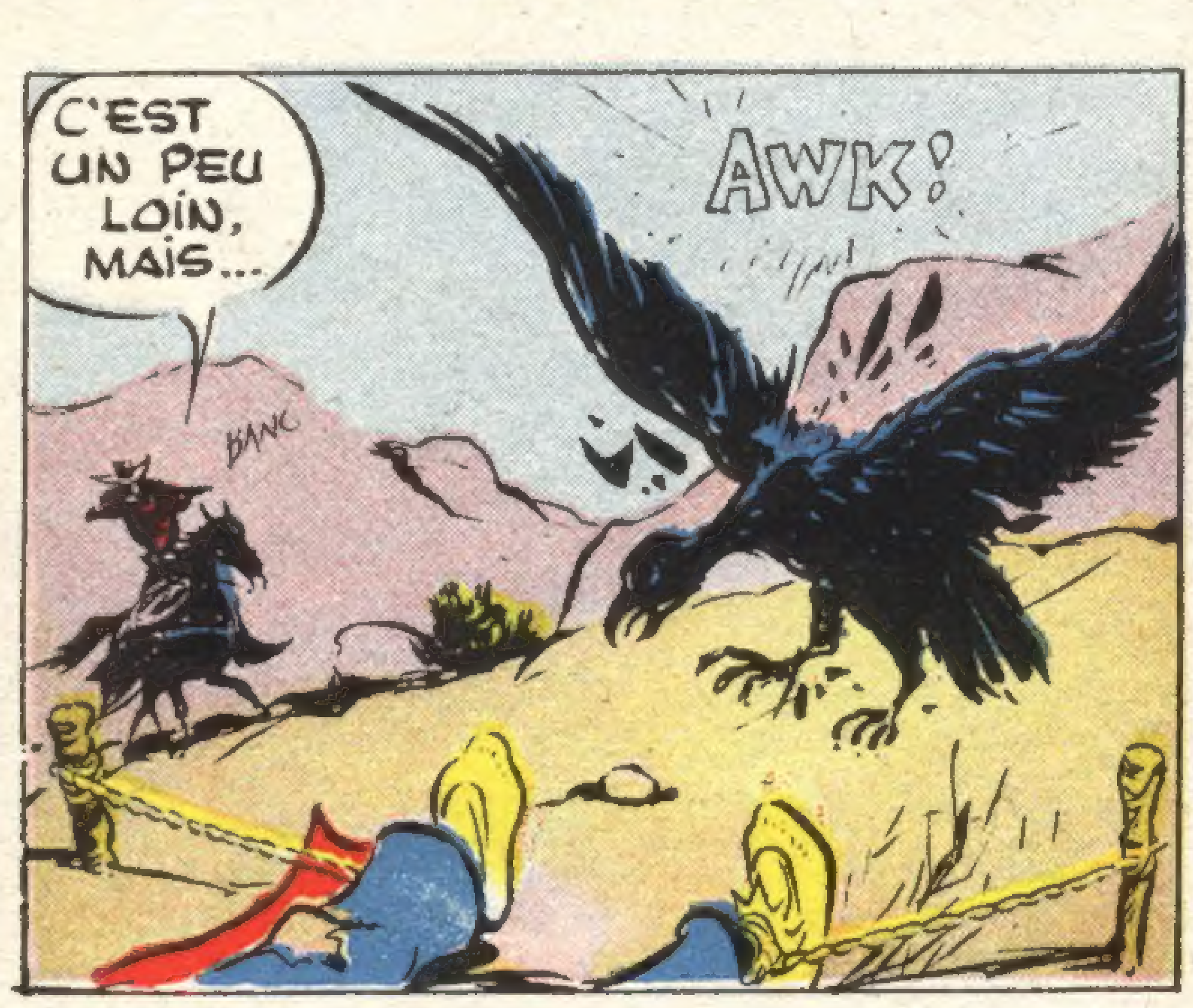




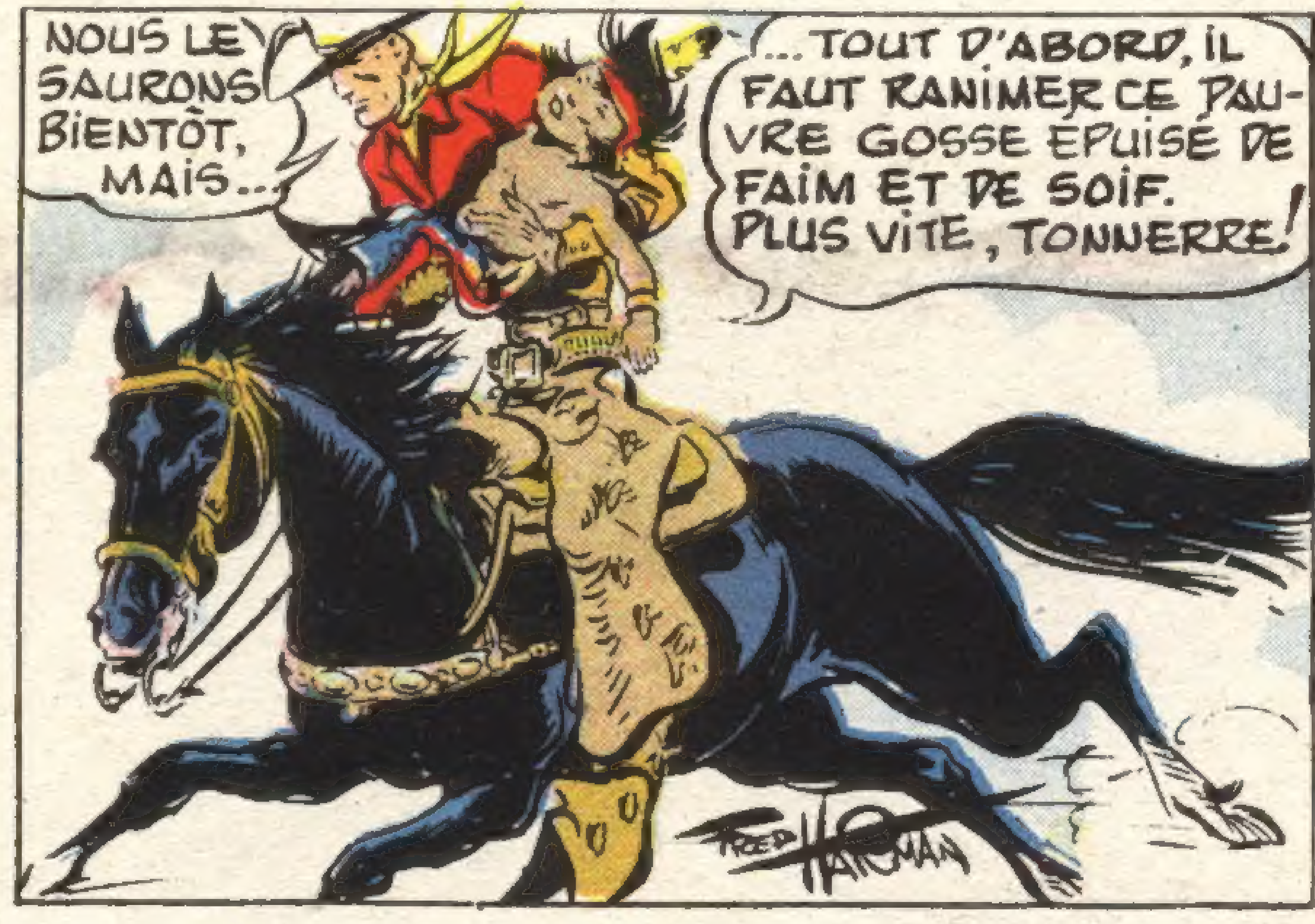












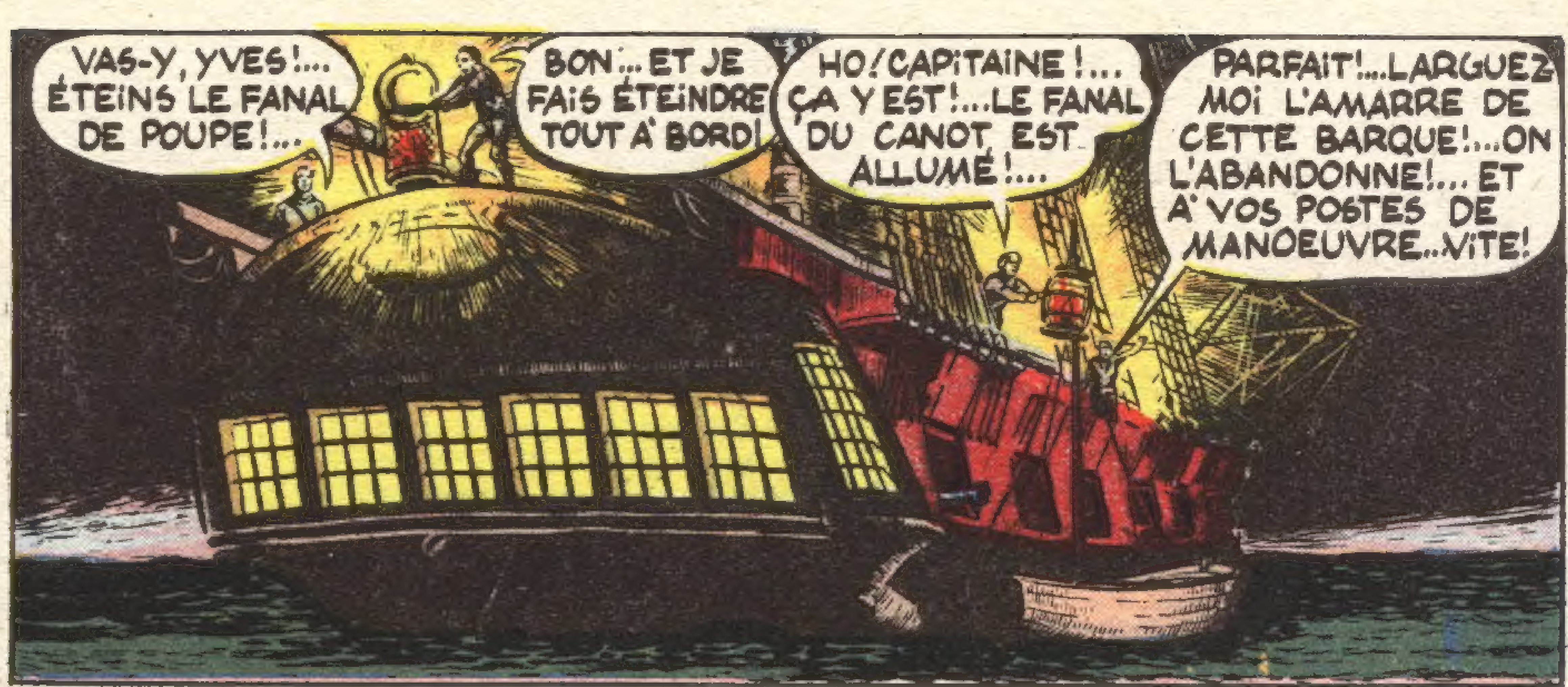
D'OU VIENT CETTE EXPRESSION ?

BARAGOUINER.

Quand vous dites d'un étranger qu'il « baragouine à peine le français », vous ne vous doutez pas que vous parlez vous-même un peu breton ! C'est pourtant vrai ! En bas-breton, le mot « bara » signifiait « pain », et le mot « gwin » signifiait « vin ».

Des termes aussi usités que vin et pain reviennent souvent dans la conversation courante. Et les Français d'autrefois qui ne comprenaient pas le breton avaient été frappés par ces deux termes qu'ils entendaient sans cesse. En les réunissant, ils ont formé un mot nouveau pour exprimer l'idée d'une langue inintelligible, d'un véritable **CHARABIA**, comme nous disons aussi. **BAR** et **GWIN** ont donné **BARAGOUIN** — exactement comme **ARABE** et **ARABIE** a donné **CHARABIA**.

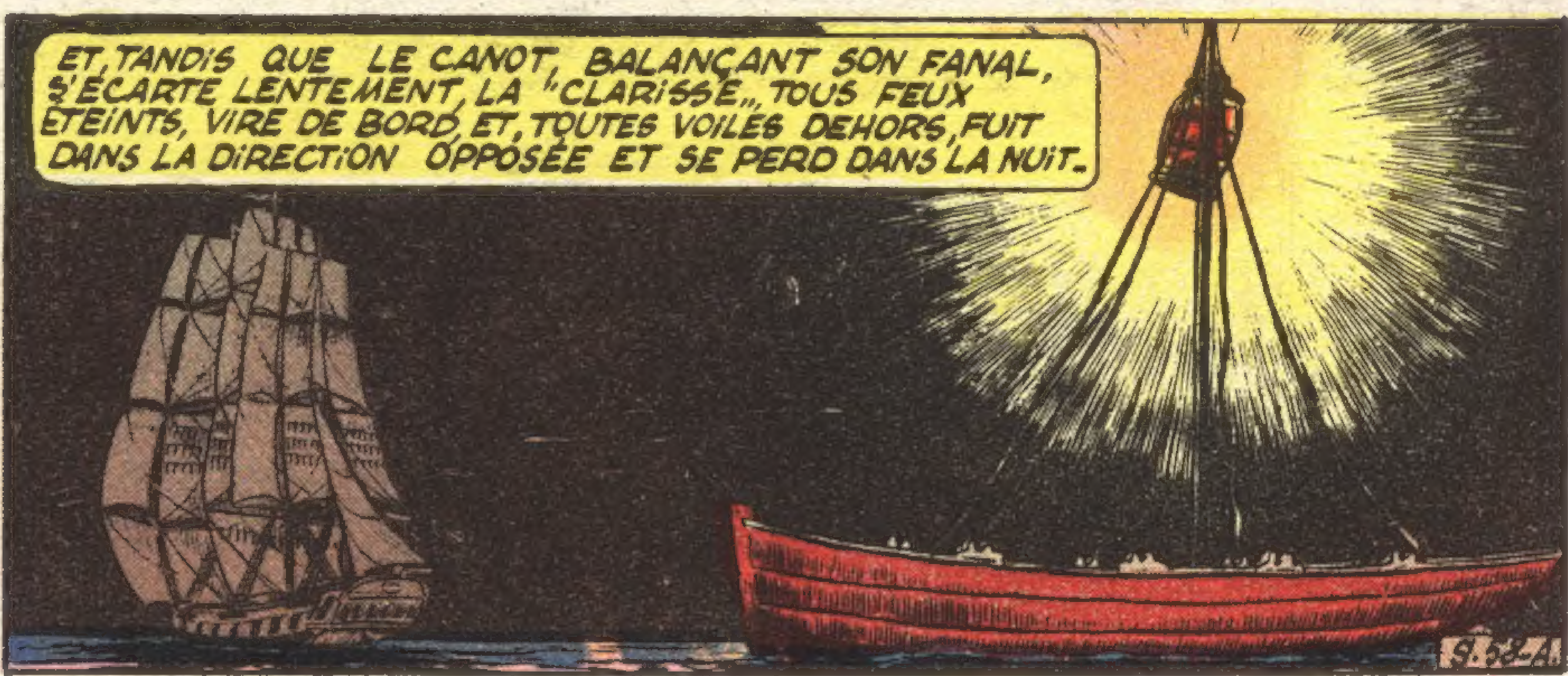


















Imprimé en Belgique aux Editions J. DUPUIS, Fils & Cie, Marcinelle.